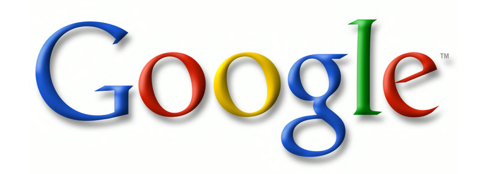
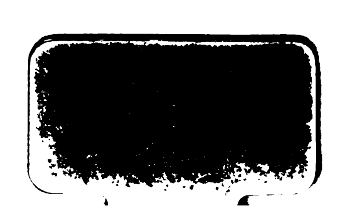
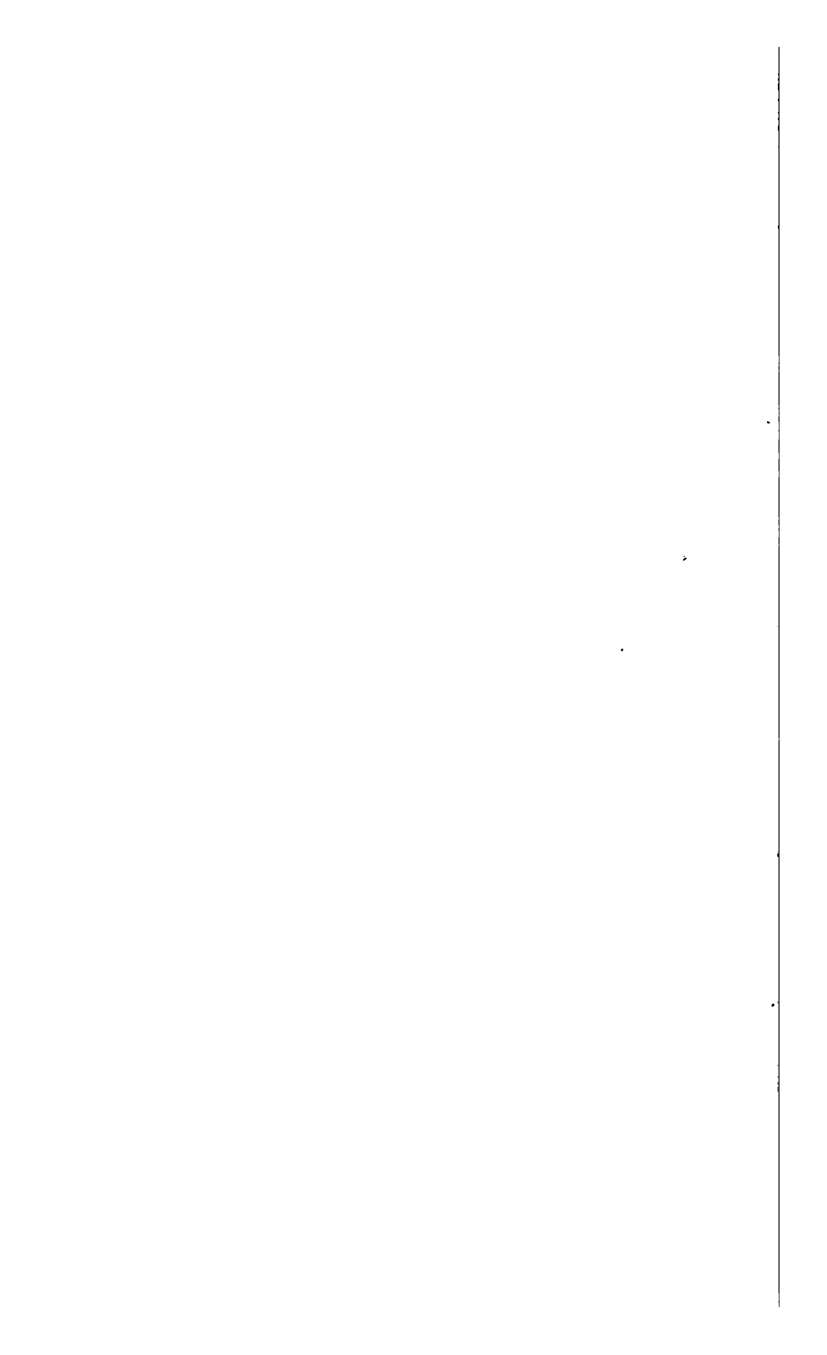



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





LE JUPON VERT.

L'AMANT DÉROUTÉ.

LE BONHOMME.

LES PRÉVENTIONS D'UNE FEMME.

LES PATRES DES PYRÉNÉES.

De l'Imprimerie de T. Gillet,
Salisbury-square, Fleet-street, à Londres.

NOUVEAUX ROMANS

PAR

MAD. DE GENLIS.

LE JUPON VERT.

L'AMANT DÉROUTÉ.

LE BONHOMME.

LES PRÉVENTIONS D'UNE FEMME.

LES PATRES DES PYRÉNÉES.

TOM. III.

1802.

Se trouve à Londres, chex DEBOFFE, Libraire, No. 7, Gerrard-street, Soho; A. DULAU & Co. Soho-Square; & PROSPER & Co. No. 1, Wardour-Street.

LE JUPON VERT,

ANECDOTE.

LE JUPON VERT,

ANECDOTE.*

VALCOUR, jeune homme très-distingué par son esprit et par ses sentimens, voyageait dans le Nord, durant l'automne de 1789. Il s'arrêta quelques jours à Breslau. Il avait une lettre de recommandation pour un riche négociant de cette ville, nommé M. Molten ; il se rendit chez lui, et lui remit sa lettre. M. Molten était un homme de quarante-deux ans, qui joignait à beaucoup d'esprit naturel, une grande originalité de caractere, une extrême bonhommie, et une âme sensible et généreuse. Il avait rencontré dans sa vie beaucoup de fourbes et de fripons ; il avait aussi connu des gens véritablement honnêtes ; il n'estimait pas la multitude, mais il n'était point misanthrope, il croyait à la vertu. Son antipathie pour toute espece d'affectation, influait beaucoup sur son extérieur qui pouvait déplaire et repousser, au premier coup d'œil,

* Le fond en est vrai ; l'héroïne est Allemande, et jeune encore.

son air était froid, son ton sec, et même souvent brusque. Naturellement observateur, il avait remarqué qu'il faut, en général, se défier de ceux qui ont des manieres affectueuses, et qui s'empressent de montrer une grande sensibilité ; et voulant éviter tout ce qui pouvait ressembler à l'exagération et à la fausseté, il tombait communément dans l'extrémité contraire, il manquait fréquemment de politesse, et sa franchise dégénérait quelquefois en rudesse.

La lettre que lui présentait Valcour, était de l'homme du monde qu'il estimait le plus ; il la décacheta sur-le-champ, et la lut avec attention. On lui fesait de Valcour le plus grand éloge ; on lui mandait que ce jeune homme voyageait pour tâcher de se distraire de la perte d'un frere chéri.

La figure de Valcour, sa pâleur, et la douceur de sa physionomie, intéresserent M. Molten. Mon ami, en vous donnant cette lettre, dit-il, vous l'a-t-il communiquée ? Non, monsieur, répondit Valcour qui trouva cette question assez singuliere, je ne l'ai point lue ; elle ne m'a été envoyée que cachetée, et à l'instant de mon départ : mais oserais-je vous demander si elle contient quelque chose qui doive vous étonner ?

Point

—Point du tout, c'était une simple curiosité. Comptez-vous rester quelque tems à Breslau? Huit jours.—On me mande que vous voyagez pour votre santé? Oui, elle est un peu dérangée.—Quel est le mal dont vous souffrez?—Ce n'est rien, quelques maux de tête.....Valcour, que cet interrogatoire ennuyait, fit cette derniere réponse d'un ton impatienté qui plut excessivement à M. Molten, enchanté, d'ailleurs, que Valcour n'eût pas dit un seul mot de sa douleur de la mort de son frere. Monsieur, reprit-il en se déridant tout à fait, je vous supplie de regarder ma maison comme la vôtre, et de me faire l'honneur de dîner, dès aujourd'hui chez moi, si vous n'avez point d'autre engagement. Valcour ayant accepté l'invitation, M. Molten passa avec lui dans son salon. Ils y trouverent madame Molten, jeune femme de vingt-ans, d'une figure agréable et fraîche, et d'un maintien doux et timide. Elle était entourée de trois petits enfans beaux comme des anges. Ce tableau plut à Valcour, il le contempla en silence. M. Molten lui sut encore beaucoup de gré de ne dire, à ce sujet, aucune fadeur. On se mit à table; la conversation fut animée entre M. Montel et Valcour qui, réci-

proquement, furent très-satisfaits l'un de l'autre. Madame Molten ne parla point, parce qu'elle ne savait pas le français; d'ailleurs, sa timidité était extrême: on voyait qu'elle aimait tendrement son mari; mais, en même tems, son respect pour lui, semblait aller jusqu'à la crainte, quand on ne savait pas que cette excessive déférence n'était en elle que l'effet et l'expression d'une vénération profonde, et de la plus vive reconnaissance.

Deux jours après, M. Molten mena Valcour à sa maison de campagne; Valcour y vit un beau portrait de femme qui le frappa, et questionnant sur ce tableau, M. Molten répondit que c'était celui d'une sœur qu'il avait eu le malheur de perdre. Valcour soupira, et détourna la tête. Avez-vous des freres? reprit M. Molten. A cette question, Valcour ne répondit que par un *non* mal articulé, et, sur-le-champ, allant à la fenêtre, il l'ouvrit, et parla d'autre chose. M. Molten dont Valcour venait de gagner tout-à-fait le cœur, se rapprocha de lui, en disant: C'est demain mon jour de naissance, ma femme me donne toujours, à cette époque, une petite fête dans cette maison; je n'y reçois que mes amis intimes, c'est-à-dire, trois personnes qui viendront

dront ici coucher, ce soir : faites-moi la grâce de rester avec nous, et de ne vous en aller qu'après demain. Valcour y consentit. La petite société survint ; on causa, on fit une partie de wisk, on soupa, et l'on se coucha à onze heures. Le lendemain, on se rassembla pour déjeûner, à neuf heures, dans le salon. Madame Molten parut avec ses enfans qui offrirent des bouquets à M. Molten, et ce dernier, s'avançant vers sa femme, la regarda avec une expression de sentiment et d'attendrissement que Valcour n'avait point encore remarquée sur son visage ; mais ce qui fixa toute l'attention de Valcour, ce fut l'étrange habillement de madame Molten. Ses beaux cheveux blonds étaient tressés avec élégance sur sa tête, et rattachés par un ruban blanc ; elle avait un joli spencer de velours violet, son cou était orné d'une chaîne d'or, et d'un superbe collier de perles fines ; et, avec toute cette parure, elle avait un vieux vilain *jupon vert* d'une grosse étoffe de laine, et dont une demi-douzaine de larges trous étaient grossierement raccommodés avec des pieces de toutes couleurs. En considérent ce singulier costume, Valcour fut d'autant plus surpris, qu'aucun des spectateurs ne paraissait étonné. Il avait vu, tous les

jours précédens, madame Molten parfaitement bien mise, et il ne concevait pas le motif qui pouvait l'engager à se travestir de la sorte et à choisir un tel habit de fête. Cependant, n'osant questionner à ce sujet, la journée entiere se passa sans que cette bizarrerie lui fût expliquée ; il observa seulement que M. Molten parut beaucoup moins froid qu'à l'ordinaire, et que, durant tout le jour, il eut continuellement les yeux fixés sur sa femme. Enfin, après souper, comme il fesait très-froid, on s'établit autour d'un grand poële, et M. Molten, s'adressant à Valcour : J'admire votre discrétion, lui dit-il ; cependant, convenez que *le jupon vert* excite un peu votre curiosité.—Oui, je l'avoue, répondit Valcour, et je vous assure que vous me soulagez beaucoup en m'en parlant.—Ah ! reprit M. Molten, si vous aviez mes yeux, combien ce jupon vous plairait ! Ida (c'est ainsi qu'il appelait sa femme), Ida me paraît toujours aimable ; mais avec ce jupon, qu'elle est touchante et belle ! ... En disant ces mots, les yeux de M. Molten se remplirent de larmes, et Valcour fut vivement ému. Les amis de M. Molten le presserent de conter son histoire à Valcour. Je le veux bien, dit-il, en regardant Valcour ; vous êtes digne d'entendre

tendre ce récit ; vous avez une âme sensible.— Comment le savez-vous? reprit Valcour en souriant.—Je m'y connais, répondit M. Molten. Enfin, puisque vous le desirez, je vais vous conter mon histoire : cette narration n'embarassera point Ida qui n'entend pas du tout le français. A ces mots, Valcour rapprocha sa chaise de M. Molten ; Ida prit son sac, et se mit à tricoter. Il y eut un moment de silence ; ensuite, M. Molten commença son récit dans ces termes :

Il y a environ cinq ans que mes affaires m'obligerent à faire un voyage à Berlin, au commencement de l'été. J'étais garçon alors. Quelques jours après mon arrivée à Berlin, je fus un matin, à sept heures, déjeûner dans un café. En attendant le chocolat qu'on me prépare, je demande une pipe, je m'établis dans un coin du salon où j'étais tout seul, et je me mets à fumer. C'était un dimanche. Au bout d'un quart-d'heure, une jeune fille de seize ans, fraîche comme une rose, vint m'apporter mon déjeûner. Elle avait un air craintif et timide qui m'intéressa ; elle baissait les yeux, et posa sur la table, sans me regarder, le plateau qu'elle portait. Je suppose, lui dis-je, que vous ne servez pas ici depuis long-tems.—Non, mon-

sieur, je n'y suis que depuis cinq jours.—Est-ce votre premiere condition?—Non, monsieur, j'ai servi, pendant deux mois, avant de venir dans cette maison, une bien bonne dame.... Ici, la jeune fille fit une petite mine touchante, pour s'empêcher de pleurer. Et pourquoi, repris-je, avez-vous quitté cette bonne dame?—Parce qu'elle est morte tout d'un coup. En disant ces paroles, la jeune fille se retourna, et me quitta en s'essuyant les yeux. Dans ce moment, une pauvre femme frappe doucement à la porte vitrée qui donnait sur la rue. La jeune fille se retourne, l'apperçoit, et court vers la porte qu'elle entr'ouvre: alors, voyant que cette pauvre femme qui demandait l'aumône, était enceinte, et qu'elle paraissait accablée de fatigue, elle lui donna quelques pieces de monnaie, et, l'invitant à se reposer, elle la prend par la main, l'introduit dans la salle, et la fait asseoir sur une chaise, à l'endroit le plus éloigné de la place que j'occupais. Après cela, elle va lui chercher un petit pain, et elle entre en conversation avec elle. La pauvre femme lui conte qu'elle est prête d'accoucher, et qu'elle manque de tout pour elle et pour l'enfant qui va naître. Elle exprime sur-tout, le desir d'avoir un jupon; le

sien

sien était tout à fait en guenille. Oh bien! dit la jeune fille, ma maîtresse en a, je ne sais combien; je vais lui en demander un pour vous; attendez-moi ici. En disant ces paroles, elle sort précipitamment. Elle fut près d'un quart-d'heure absente; enfin, elle revint, mais à moitié déshabillée; car elle avait ôté son habit des dimanches, c'est-à-dire, une jupe d'indienne toute neuve, qu'elle tenait ployée sur son bras; elle n'avait gardé que le corsage, et son jupon de dessous, tout usé, et tout rempli de pieces, et qui est ce même *jupon vert* qui vous a causé tant de surprise...... Dans cet endroit du récit de M. Molten, Valcour attendri, se retourna pour regarder madame Molten qui sourit en rougissant, car elle vit bien que l'on parlait d'elle; et M. Molten continuant sa narration: Rien, dit-il, n'embellit un joli visage comme une ame bienfesante! Cette jeune fille que je n'avais trouvée que gentille, parée de son habit des dimanches, me parut une créature angélique avec ce vieux *jupon vert*. Elle s'approcha de la pauvre femme en disant: Tenez, voilà un jupon.—Mais ce jupon, c'est le vôtre: vous l'aviez tout à l'heure? —Prenez toujours.—Votre maîtresse a donc refusé de m'en donner un?—Hélas! oui. Em-

portez

portez celui-ci.—Il m'en coûte de vous dépouiller !—Je vous le donne de si bon cœur !—Dieu vous récompensera de votre charité.—Où demeurez-vous ?—Dans la rue Guillaume, à côté de l'épicier.—C'est bon, quand je le pourrai, j'irai vous voir ; mais allez-vous-en, car ma maîtresse va venir. Je ne perdis pas un mot de ce dialogue, quoique la jeune fille parlât toujours à voix basse. Pendant ce tems-là, je fumais, et j'avais l'air de ne pas faire la moindre attention à tout ce qui se passait à l'autre bout de la salle. La pauvre femme sortit, en emportant la belle jupe d'indienne, et, presqu'au même instant, la maîtress du café parut. C'était une grosse femme de trente ans, très-parée dès le matin, ayant des mirzas de perles, une belle robe d'étoffe, une grande chaîne d'or au cou, une physionomie refrognée, et des manieres impertinentes. La jeune fille, en l'appercevant, voulut se sauver par une autre porte ; mais sa maîtresse la rappela, et, après lui avoir donné quelques ordres, fixant ses yeux sur le *jupon vert*: Qu'est-ce donc que cela ? lui dit-elle, d'un ton aigre ; comme vous voilà faite, et un dimanche ! Dieu me pardonne, vous vous êtes déshabillée ; mais quelle idée donc ! à l'heure où tout le

monde

monde va venir ! Etes-vous folle ? . . . . Voulez-vous bien répondre ? . . . . —Madame ! . . . . Eh bien ! *madame*, ... pourquoi avez-vous ôté votre habit ? . . . . —Madame ! . . . . —Ah ça, finirez-vous ? qu'est-ce que cela signifie ? . . . . A chaque question, la maîtresse du café s'animant davantage, et haussant la voix de plus en plus, la jeune fille, entierement déconcertée, restait debout et immobile, sans pouvoir proférer une parole. Sa maîtresse, perdant patience, s'avance vers elle, et lui donne un soufflet, en disant : Imbécille ! allez-vous rhabiller. . . . . Mon dieu, madame, reprit la pauvre petite, en pleurant, cela m'est impossible. . . . —Comment, impertinente ? . . . . Madame, pardonnez-moi ; j'ai donné mon jupon d'indienne, et je n'ai plus que celui-ci. . . . . —Quel *fagot* me faites-vous-là ? menteuse, insolente, effrontée ! . . . Ici, ne pouvant plus me contenir : Elle ne ment point, dis-je, en m'adressant à la dame ; en effet, elle a eu pitié d'une infortunée prête d'accoucher, et elle lui a donné son jupon. Sûrement, madame, vous approuverez cette action d'humanité : n'en auriez-vous pas fait autant, à sa place ? . . . . A ces mots, le visage de la maîtresse du café se couvrit, non de cette aimable rougeur qui donne

à l'inno-

à l'innocence un charme si doux, mais de cette couleur d'écarlate, causée par la colere, et qui, sur-tout, enlaidit la physionomie d'une femme. Oh ! *chacun a ses pauvres*, répondit-elle, et je n'ai pas la sottise de donner à des coureuses. Quant à vous, mademoiselle, poursuivit-elle en s'adressant à la jeune fille, vous pouvez chercher une autre condition. . . Allez faire votre paquet, et sortez sur-le-champ. Cette vilaine femme oubliait que la loi ne permet pas de renvoyer ainsi les domestiques.* La jeune fille ne répliqua pas un mot, et disparut. Une autre servante survint: je me levai, et je sortis ; mais je fus dans une promenade voisine, où je m'assis sur un banc. Au bout d'un quart-d'heure, je vis paraître la jeune servante, tenant un petit paquet sous son bras, et se disposant à traverser l'allée où j'étais : je me levai, je fus à sa rencontre ; elle fit un léger mouvement de surprise en me revoyant ; je m'approchai d'elle, et je lui demandai où elle allait. Je vais, répondit-elle, chez une amie, pour la prier de me trouver une autre condition. Je m'en charge, lui dis-je : venez, suivez-moi. Mais, monsieur, vous ne me

* En Allemagne, on est obligé de les prévenir trois mois d'avance.

connaissez

connaissez pas.—Je vous connais parfaitement. —Monsieur, je ne veux servir qu'une dame.—Vous me conterez cela tout-à-l'heure. Suivèz-moi, vous dis-je. Elle obéit, quoiqu'avec un peu d'inquiétude. Arrivée à ma maison qui était sous les tilleuls, la jeune fille me dit : Est-ce ici chez *la dame?*—Non, c'est chez moi.—Mais, monsieur, vous savez. . . . —Je ne veux que vous recommander à mon hôtesse. En effet, je la menai dans la chambre de l'hôtesse que je priai de la loger et de la nourrir, en ajoutant que je payerais sa dépense, ensuite, je sortis, et je ne rentrai qu'à minuit. Le lendemain, je fis dire à la jeune fille que je désirais lui parler ; elle vint. Elle avait questionné l'hôtesse, et elle était tout-à-fait rassurée sur mon caractere, et sur mes intentions. Je la fis asseoir, et nous eumes ensembles, un assez long entretien. Elle m'apprit qu'elle s'appelait *Ida* ;* qu'ayant perdu ses parens dès le berceau, on l'avait mise, dans son enfance, à l'hospice des Orphelines ; qu'elle n'en était sortie, que pour entrer au service d'une vieille dame qu'elle avait vu mourir ; qu'après cet événement, elle avait trouvé un asile, pen-

* Ce nom, qui peut en France paraître romanesque, est en Allemagne, le nom le plus ordinaire des servantes.

dant

dant quelques mois, chez une honnête lingere de sa connaissance, et qu'ensuite, la crainte d'être à charge à son amie, l'avait engagée à se placer dans ce café dont elle était renvoyée au bout de cinq jours. Eh bien! Ida, lui dis-je, voulez-vous rester avec moi ?....—Ah! monsieur, répondit-elle, si vous étiez une dame, ou seulement un vieillard! ....—Mais, Ida, j'ai trente-sept ans; je pourrais être votre pere, et je désire vous en tenir lieu.—Monsieur, je ne veux absolument servir qu'une dame. Nous reprendrons cet entretien: en attendant, recevez ceci pour vous acheter des habits. Mais, sur toutes choses, ne vous défaites point de votre *jupon vert*; je veux que vous me promettiez de le garder toujours.—Monsieur badine.—Point du tout. J'exige que vous conserviez précieusement ce jupon. En disant ces mots, je remis en ses mains la petite bourse que je lui présentais, et qui contenait dix *frédérics* d'or, et je la congédiai. Je m'établis à mon bureau, et j'écrivais, lorsqu'au bout de quelques minutes, Ida rentra, en tenant la bourse que je venais de lui donner; elle s'approcha d'un air timide, et posant la bourse sur ma table: Monsieur, dit-elle, il n'est pas possible que vous ayez voulu me donner une telle somme;

somme ; la voilà.—Pourquoi donc, *pas possible?* —Monsieur, c'est trop fort.... je n'ai rien fait pour cela.—Ida, reprenez cet argent, et ne m'interrompez point ; j'écris des lettres d'affaires.— Monsieur, c'est trop : cela n'est pas naturel.... Vous n'avez point d'argent ; j'en ai, je vous en donne ; et vous ne trouvez pas cela *naturel?*....— C'est que....—Quoi ? . . .Vous rougissez, et vous avez raison ; car je crois que vous avez *quelque mauvaise pensée*. Oh ! non, monsieur, je vous assure. Ecoutez-moi : vous m'intéressez, parce que je vois que vous êtes une fort honnête fille, et vous devez, de votre côté, me rendre justice, et ne pas me soupçonner, sans raison, d'être un suborneur, et par conséquent un scélérat.—O Dieu ! monsieur. . . . —Eh bien ! reprenez donc cette bourse, et allez-vous-en.—Mais, monsieur, vous me donnez peut-être cet argent, dans l'idée que j'entrerai à votre service, et. . . . —Non, je ne prétends point par-là vous engager ; vous êtes parfaitement libre, et vous pouvez même, si vous le voulez, quitter cette maison dès aujourd'hui. —Oh ! monsieur, vous êtes si bon que je me fie entièrement à vous. Et sûrement je resterai volontiers ici, tant que vous serez à Berlin ; je vous demande la permission de vous servir, d'ar-

ranger vos chambres, et de travailler pour vous, si vous avez de l'ouvrage à me donner.—C'est bon, Ida, jevous rappellerai quand j'aurai besoin de vous. Monsieur, me permettez-vous de sortir seulement pour une heure et demie ?—Volontiers, mais où irez-vous ?—Je voudrais aller acheter plusieurs petites choses.—Allez. A ces mots, Ida, très-attendrie, très-émue, prit la bourse, et sortit précipitamment. Un instant après, je chargeai un valet de la maison de la suivre, de loin, sans qu'elle pût s'en appercevoir, et de revenir avec elle, afin de me rendre compte de ce qu'elle aurait fait. Ida rentra. Le valet vint quelques minutes après elle : je l'interrogeai ; il me dit qu'Ida avait d'abord été dans la *rue Guillaume*, à côté d'un *épicier*. . . . Je devinai facilement que c'était chez la pauvre femme. . . Ida, ensuite,avait acheté différentes choses dans deux ou trois boutiques. Il était dix heures du matin ; je sortis, je me rendis chez la pauvre femme, je la questionnai, et mon attendrissement fut extrême, en apprenant que la généreuse Ida lui avait donné *quatre frédérics*. Voulant achever de connaître cette intéressante créature, je fus à l'hospice des Orphelines, où l'on me confirma la vérité de tout ce qu'elle m'avait dit,

et

et de plus, on me fit l'éloge le plus touchant de sa conduite et de son caractere. Je rentrai chez moi, j'y dînai ; Ida vint me servir, je la revis avec un nouvel intérêt. Comme elle m'avait dit le nom de son amie la lingere, je chargeai mon hôtesse d'aller chez cette femme, et d'y prendre encore des informations sur Ida ; et mon hôtesse me conta, en revenant de chez la lingere, que cette derniere ayant manqué d'ouvrage, et étant tombée malade, Ida l'avait soignée, veillée, et même, avait vendu ses habits pour lui procurer de l'argent, chose que la lingere n'avait découvert que depuis deux jours : enfin, mon hôtesse s'était chargée de remettre à la bonne Ida, quelqu'argent que lui envoyait son amie.

Cinq ou six jours après, j'annonçai à Ida que mes affaires étant terminées, j'allais incessamment retourner à Breslau. Aussitôt, Ida fondit en larmes. Ida, lui dis-je, pourquoi pleurez-vous ?—Je serais bien ingrate, si je pouvais vous voir partir sans chagrin ! . . . . —Ida, je suis digne de votre confiance, ouvrez-moi votre cœur, je veux vous assurer un sort, je veux vous établir ; je vous donnerai une dot. Dites-moi donc si vous avez du penchant pour quelqu'un ;

je vous marierai avant mon départ.—Non, monsieur, je n'ai pas encore pensé au mariage, et je n'ai remarqué aucun garcon, je n'en connais pas du tout.—Mais rappelez-vous bien . . . . —Monsieur, je vous dis la vérité.—Quoi! personne encore ne vous a recherchée?—Non, monsieur. —Je veux vous trouver un mari.—Oh non, monsieur, je vous en prie....—Eh bien, voulez vous rester avec moi, et me suivre à Breslau ?—Oui, monsieur, car je vous respecte comme un pere.—Et moi, je vous aime beaucoup, parce que vous êtes vertueuse, et que vous faites le bien comme on doit le faire, sans orgueil, et sans vous en vanter. Je désire m'associer à vos bonnes actions ; ainsi, je vous charge d'annoncer à la pauvre femme de la rue Guillaume, qu'elle peut compter sur une pension de douze frédérics par an : je lui en laisserai le contrat avant de quitter Berlin. Oh ! monsieur, s'écria Ida, en joignant les deux mains avec la plus touchante expression, monsieur ! . . permettez-moi de sortir, sur-le-champ, pour lui annoncer cette bonne nouvelle. En disant ces paroles, Ida me quitta, sans attendre de réponse.

Le surlendemain, la pauvre femme accoucha d'une fille que je tins sur les fonts de baptême

tême avec Ida. Je donnai à l'enfant une layette qu'Ida eut le plaisir de porter à la mere, avec quelqu'argent, et le contrat en bonne forme, que j'avais promis. En revenant de la rue Guillaume, Ida fut étrangement surprise de trouver, dans sa chambre, une grande corbeille dans laquelle était un trousseau complet, du linge, des *habits de dame*, des dentelles, et une petite cassette ouverte, contenant quelques bijoux, et cent frédérics d'or. Ida fut chercher l'hôtesse pour lui demander pourquoi l'on avait mis toutes *ces belles choses* dans sa chambre. L'hôtesse lui répondit qu'elle l'ignorait, mais qu'elle savait seulement que c'était par mon ordre. Dans ce moment, je fis appeler Ida qui vint aussitôt, et qui me répéta la question qu'elle venait de faire à l'hôtesse. Toutes ces choses, répondis-je, sont pour vous.—Pour moi, monsieur ?—Oui, elles vous appartiennent.—Des robes d'étoffe, des bijoux, une quantité d'or ! ...—Encore une fois, tout ce que j'ai fait mettre dans votre chambre, est à vous.—Et qu'en ferai-je ! .... Une pauvre servante comme moi, s'habiller ainsi ! que penserait-on ! ... Monsieur, vous voulez m'éprouver ? .... —Point du tout : je hais les épreuves ; elles supposent la défiance.—Quelle est donc

votre idée ?—Quelle est la vôtre ? . . . . Vous n'osez répondre ? Ida, vous avez encore *une mauvaise pensée*. . . .—Non, pas à présent, monsieur ; oh ! je vous respecte trop. . . . . mais je crois que vous ne parlez pas sérieusement.—Vous vous trompez, et je vous en donne ma parole.—Monsieur, il m'est impossible. . . .—Point de refus, Ida, je les prendrais pour des soupçons injurieux. Je mérite votre estime et votre confiance. . . . —Ah ! monsieur, Dieu sait combien je vous honore. . . . et du fond de mon âme. . . . —Prouvez-le-moi donc.—Que faut-il faire ?—Accepter mes bienfaits, parce que mes intentions sont droites et pures.—Je vous obéirai, monsieur ; mais vous n'exigerez pas que je mette des *grandes robes* de soie, des colliers d'or et des pendeloques ?— Pardonnez-moi ; et même, je vous prie d'aller, sur-le-champ, dans votre chambre, pour vous y habiller avec la *plus grande*, la plus belle robe, de ne pas oublier de mettre les colliers d'or et les pendeloques, ensuite, vous reviendrez ; à neuf heures, nous souperons ensemble.—Mon dieu, monsieur ! . . .—Pas un mot de plus ; allez, Ida. A cet ordre positif, donné d'un ton très-sévere, Ida, sans hésiter davantage, me quitta. Il était sept heures du soir. D'a-

près

près mes invitations, deux de mes amis vinrent à huit heures ; je les mis au fait de tout ce que je prétendais faire. Un moment après, survinrent mon hôtesse et la lingere, amie d'Ida, que j'avais pareillement invitées à souper, mais sans les prévenir de mon dessein. Toutes ces personnes étant rassemblées, j'envoyai chercher Ida. Ce fut une chose plaisante de la voir paraître, habillée *en dame*, le tête penchée d'un air honteux, le sourire sur les levres, les larmes aux yeux, les joues colorées du plus vif incarnat, et ne sachant que faire de ses bras, de ses mains, et surtout, de la longue queue de sa belle robe. .... Sa confusion redoubla en appercevant la compagnie ; elle se cacha le visage avec un pan de sa robe, en disant : *C'est pour obéir à mon maître.* Je m'avançai vers elle, et la prenant par la main : Mesdames, dis-je, en m'adressant à l'hôtesse et à la lingere, je vous présente *ma promise,** et je vous invite à notre noce qui se célébrera d'aujourd'hui en huit. A ces mots, les deux femmes firent une exclamation de joie ; Ida pâlit, rougit, en s'écriant : Bon dieu, monsieur ! .... Elle chancelait ; je la soutins. . . Ida,

* C'est l'expression allemande, ce qui signifie, *prétendue* ou *future*.

repris-je, y consentez-vous ? O monsieur ! répondit elle, en serrant fortement mes deux mains dans les siennes.... Elle s'arrêta ; ses pleurs coulaient avec abondance, et tombaient sur mes mains ; elle me regardait fixement, avec une expression qui me pénétrait ! ... Après un instant de silence, tout-à-coup elle se précipite à genoux, en disant : Non, monsieur, non, cela ne sera point, on vous blâmerait ; non, je n'abuserai point ainsi de votre générosité..... Elle parlait avec une extrême véhémence, car le sentiment lui ôtait absolument toute sa timidité. Je la relevai, et la conduisant près d'un canapé, je m'assis à côté d'elle. Ida, lui dis-je, il est certain que si j'étais un prince, et que j'eusse la même maniere de sentir, ce serait toujours vous que je choisirais pour ma femme ; mais comme, grâce au ciel, je ne suis qu'un bourgeois de Breslau, il me semble que je ne fais rien de singulier, en épousant une roturiere de Berlin. Je ne déclame point contre les gens qui ne se marient que pour augmenter leur dépense, pour avoir une maison mieux meublée, des jardins plus étendus ; je désapprouve encore moins celui qui, séduit par les talens et la beauté, ne cherche dans la compagne de toute sa vie, qu'une belle

belle danseuse ou une grande cantatrice : pour moi, je voulais de l'innocence, de l'ingénuité, de la bonté ; le ciel m'a fait connaître Ida, et je l'en remercierai jusqu'à mon dernier soupir. Pour toute réponse, Ida se jeta dans mes bras, en appuyant et cachant sur mon épaule, son visage baigné de pleurs.... La lingere et l'hôtesse vinrent l'embrasser ; mes amis la féliciterent avec attendrissement : le reste de la soirée se passa délicieusement pour moi ; nos quatre convives prenaient une part sincere à notre bonheur ; et Ida, se livrant naïvement à sa joie, répétait à chaque minute, en me serrant la main : Ah ! que je suis heureuse !

Le lendemain, notre bonne hôtesse se chargea du soin d'habiller et de parer Ida qui, mise avec goût, parut charmante à tous les yeux. Elle sortit en voiture pour aller dans la rue Guillaume, faire part de son mariage à la femme qui devait s'intéresser si vivement à son sort. La lingere eut, ainsi que l'hôtesse, une visite et un beau présent, et le soir, je soupai, tête à tête, avec Ida.

Il fut décidé que notre mariage se ferait sans aucune cérémonie, dans mon salon, et que nous n'aurions à notre repas de noce que notre pasteur, et les quatre personnes que j'avais invitées.

La

La veille du jour solemnel, Ida me demandant comment elle devait s'habiller le lendemain: Ida, lui répondis-je, nous n'aurons, pour témoins, que quelques amis qui savent tous les détails de votre histoire; ainsi, ce que j'ai à vous proposer, ne doit pas vous paraître très-bizarre. Voulez-vous être mise de la maniere qui vous sied le mieux à mes yeux?...—Ah oui, celle-là seule peut me plaire.—Eh bien, mettez votre vieux *jupon vert*.... Ce vieux jupon rempli de pieces! .... Ma chere Ida, c'est avec ce jupon que vous avez gagné mon cœur. Je vous ai prié de le conserver toujours; il m'est si cher, que je veux le consacrer: je veux que vous le portiez le jour de notre noce, et chaque année, le jour de ma naissance. Je ne vous dirai point de ne pas rougir de porter un vêtement qui vous rappellera une honorable pauvreté; je serais plutôt tenté de craindre que vous ne puissiez le porter sans orgueil, car il vous retracera aussi l'action la plus charitable et la plus vertueuse. Vous n'êtes pas la premiere jeune fille dont l'amour ait changé la destinée; mais il en est très-peu qui, comme vous, n'aient dû leur fortune qu'à la seule vertu. Soyez donc toujours humble, bonne et sensible; soyez toujours la bienfesante

Ida,

Ida, conservez-en le nom, les sentimens et les mœurs; pour moi, loin de vouloir dissimuler votre naissance et votre état, j'en instruirai, avec plaisir, mes parens et mes amis, je m'honorerai de vous avoir choisie; mon affection pour Ida, prouvera mon amour pour la vertu. Maintenant, répondez-moi: consentez-vous à mettre demain le *jupon vert?* Oh! de tout mon cœur, s'écria vivement Ida, je l'aime aussi, puisque je lui dois tant; et sans la crainte de l'user tout à fait, je voudrais, à présent, le porter tous les jours.

En effet, Ida, au grand déplaisir de la lingerè et de l'hôtesse, se maria le lendemain avec *le jupon vert*, pour toute parure; mais après la bénédiction nuptiale, je la priai de céder aux désirs de ses deux amies; le *jupon vert* fut emballé, et l'on revêtit Ida de ses plus beaux habits. Je restai encore quelques jours à Berlin, ensuite je partis pour Breslau, avec ma femme. Dans les deux premieres années de mon mariage, je m'occupai beaucoup de soin d'achever l'éducation d'Ida: cette éducation avait été fort bien commencée, à mon gré, dans l'hospice des Orphelines de Berlin. Vous avez pu connaître les principes et les sentimens d'Ida; elle avait d'ailleurs

leurs une belle écriture, elle comptait bien, elle aimait le travail ; j'achevai de former sa raison par de bonnes lectures et une société bien choisie, et je connus qu'il est bien facile d'étendre et de perfectionner un esprit que rien n'a pu gâter, lorsqu'il est réuni à une âme sensible et pure. Ida est aujourd'hui pour moi, non-seulement, une compagne douce, attentive et chérie, une bonne ménagere, mais une amie utile que je puis consulter avec fruit, sur tout ce qui m'intéresse. Enfin, je me suis marié pour être heureux dans mon intérieur, et ce vœu si naturel, et formé si rarement, est parfaitement exaucé.

M. Molten ayant cessé de parler, Valcour se retourna du côté d'Ida, et mettant un genou en terre devant elle, il s'inclina, saisit un pan du *jupon vert* sur lequel il appuya sa bouche ; et jamais le bas de la jupe magnifique d'une reine, ou d'une impératrice, ne fut baisé avec plus de respect et de vénération.

L'AMANT DÉROUTÉ.

L'AMANT DÉROUTÉ.

LE jeune comte de Rosenthall, après avoir recueilli la riche succession d'un grand-oncle, se hâta de terminer toutes ses autres affaires, afin de quitter l'Allemagne, et d'entreprendre un grand voyage. Avec une fortune considérable, un esprit cultivé, un ardent desir de s'instruire, et une parfaite indépendance, il était tout simple qu'un Allemand de vingt-six ans qui n'avait jamais quitté son pays, fût occupé, depuis longtems, du projet de voir l'Italie, la France et l'Angleterre. Rosenthall résolut de commencer d'abord par la France, qui, à cette époque, était gouvernée par le directoire. Il partit sur la fin du mois de mars. Il voyagea rapidement, et il arriva à Paris au mois d'avril; malheureusement pour lui, c'était à une époque où l'on arrêtait, où l'on déportait prodigieusement. Rosenthall n'avait qu'une lettre de recommandation pour une personne que l'on venait d'envoyer à Cayenne. Il se permit de censurer les mesures rigoureuses

goureuses prises par le gouvernement; il fut épié, dénoncé, et enfin arrêté; vingt-quatre-heures après son arrivée, on le conduisit au Temple. On l'enferma dans une chambre vaste et propre qui contenait six autres prisonniers parmi lesquels Rosenthall distingua, sur-le-champ, un homme de cinquante ans, d'une figure intéressante et noble, qui, seul à l'écart, assis auprès d'une petite table, lisait avec tant d'attention, qu'il se leva sans discontinuer sa lecture, lorsqu'il entendit entrer un nouveau prisonnier. Rien souvent n'excite la curiosité comme ceux qui n'en montrent aucune; le dédain irrite et repousse, mais la sérénité de l'insouciance a je ne sais quoi d'original qui peut réveiller et piquer l'amour propre. Après avoir reçu les complimens de ses compagnons d'infortune, après avoir répondu à mille questions faites à la fois, Rosenthall demanda, tout bas, le nom du prisonnier silencieux qui lisait à l'autre extrémité de la chambre; on lui apprit qu'il se nommait Darmond, et le comte, au bout de quelques minutes, fut s'asseoir auprès de Darmond qui continua sa lecture, sans faire la moindre attention à lui; dans cet instant la porte s'ouvrit, et une jeune personne, d'une figure ravissante, entra précipitam-

ment

ment dans la chambre, et fut se jeter dans les bras de Darmond. C'était sa fille. Oh ! combien le pere de cette charmante inconnue parut alors plus intéressant aux yeux du comte ! " Ma chere Léontine, dit Darmond, comment avez-vous obtenu la permission d'entrer ici ?—Ah ! mon pere, comment aurait-on pu me la refuser ! . . ." A ces mots, les yeux de Darmond se remplirent de larmes, sa fille se pencha sur son épaule, ils se parlerent tout bas, et le comte ému, s'éloigna d'eux par discrétion. Tous les prisonniers avaient les yeux fixés sur la charmante Léontine, mais Rosenthall, sur-tout, la contemplait avec cette admiration et ce trouble, présages certains d'un sentiment passionné. Il est rare que dans la jeunesse, une premiere entrevue, accompagnée de circonstances intéressantes et extraordinaires, ne fasse pas naître l'amour, quand les deux personnes sont également remarquables par leurs agrémens extérieurs. Rosenthall était jeune et beau, Léontine s'apperçut de l'impression qu'elle fesait sur lui, et lorsque la conversation devint générale, il fut le premier auquel elle adressa directement la parole ; il sentit vivement cette distinction : on sait si bien apprécier ce qui touche le cœur ! Léontine resta

plus de trois heures dans la prison, et en s'en allant, elle promit à son pere de revenir le lendemain à midi. Rosenthall fit, le soir même, une heureuse découverte. Darmond désirait jouer aux échecs, et ne trouvait personne pour faire sa partie. Le comte s'offrit avec empressement, et fut accepté avec reconnaissance. Le jeu fini, les deux prisonniers se questionnerent mutuellement sur les causes de leur détention, et tous les deux étaient, à cet égard, de la même ignorance. Vous avez des amis, dit le comte, qui sans doute obtiendront promptement votre liberté. Pour moi, étranger, sans parens et sans connaissances dans ce pays, je ne vois pas trop comment je pourrai sortir d'ici. La justice ne prévient personne, elle est si belle, qu'en effet elle mérite bien qu'on lui fasse des avances, elle veut être demandée et sollicitée.—Eh bien! reprit Darmond, je la demanderai pour vous, et promptement, si, comme j'ai lieu de l'espérer, je recouvre ma liberté sous peu de jours. Ah! monsieur, s'écria Rosenthall, que je serais heureux de vous avoir une obligation!....

Léontine revint le lendemain, elle trouva son pere et le comte, déja intimement liés, car en prison, les liaisons se forment aussi promptement

ment qu'en voyage et aux eaux. Léontine apportait de bonnes nouvelles ; on lui avait promis que son pere serait mis en liberté sous quinze jours, on reconnaissait sa parfaite innocence ; mais on sait que dans les tems de révolution, il ne faut pas se presser de réparer une injustice. On causa gaîment, Léontine fut charmante ; elle avait un sourire enchanteur, et ce sourire disait tant de choses ! Rosenthall y trouvait de si douces réponses ! cette matinée acheva de lui tourner la tête.

Léontine resta jusqu'à six heures du soir, et en s'en allant, elle dit tout haut à son pere : si Melcy arrive de bonne heure, je reviendrai demain avec lui. Après le départ de Léontine, Rosenthall proposa à Darmond une partie d'échecs, et tandis qu'il arrangeait les piéces ; « savez-vous, dit Darmond, quel est ce *Melcy* dont parle ma fille ? c'est mon gendre futur . . . — Votre gendre, reprit Rosenthall, avec une extrême émotion ! . . .—Oui, un jeune homme charmant, notre parent, il est le neveu de mon cousin-germain, mon ancien compagnon de collége, mon ami intime, qui a fait une grande fortune dans nos îles : en repassant la mer pour revenir en France, il a été pris par les Anglais ; ce-

pendant nous espérons qu'il recouvrera bientôt sa liberté, et nous n'attendons que son retour pour célébrer le mariage.... Mais jouez donc, continua Darmond...." Le pauvre Rosenthall soupira, et poussant tristement un pion: "ce mariage, dit il, n'est pas seulement de convenance, il est sans doute aussi d'inclination?... —Assurément, ils s'aiment tous les deux passionnément. Melcy est le plus aimable jeune homme!... mais ne voyez-vous pas le coup qui vous menace?...vous y attendez-vous?—Hélas! non.—Vous perdez votre dame.—Oui... je perds tout....—Vous jouez si bien, comment avez-vous pu faire une telle faute?—Ils s'aiment donc depuis long-tems?—Depuis l'enfance, et cet amour est accompagné d'une amitié si tendre, d'une confiance si intime!...Vous venez de faire là un mauvais coup, échec au roi.—Et.... ce mariage, dites-vous, se fera?...—Certainement, au plus tard dans deux mois.... —Dans deux mois!...—Echec et mat."

Rosenthall ne demanda point de revanche, il se plaignit d'un violent mal de tête, et, se retirant dans un coin de la chambre, il garda tout le reste du jour le plus profond silence. Il était également surpris, affligé et piqué, surtout

quand

quand il se rappelait les sourires de Léontine. Peut-on sourire ainsi, se disait-il, à celui qu'on n'aime pas, et quand on en aime un autre! Quoi! cette expression si tendre, et qui paraît si naïve, n'est-qu'une mine, ou pour mieux dire, un piége! quelle coquetterie, quelle fausseté!...Voilà les Françaises!.... Ah! pourquoi faut-il que tant de grâces soient réunies à tant d'artifices!....

Rosenthall se coucha de très-bonne heure, afin de se débarrasser de toute conversation, et ne pouvant dormir, il se leva avec le jour. Cependant il se promit de dissimuler son chagrin, et d'employer toute sa raison à se guérir d'un sentiment sans espérance, et son dépit même lui persuada qu'il ne lui serait pas difficile de surmonter un penchant si nouveau. Il prit la résolution de montrer à Léontine beaucoup d'insouciance et de légéreté; il ne s'avouait pas qu'il avait envie de l'étonner et de la piquer, mais il trouvait, dans ce projet, la seule consolation qu'il pût recevoir.

A dix heures du matin, on vint annoncer Melcy qui parut un instant après. C'était, en effet, un jeune homme de la figure la plus agréable, et dont les manieres étaient remplies de grâces et de douceur. Après avoir causé un

 quart

quart d'heure avec Darmond, il s'avança vers Rosenthall qui reçut, avec autant de sécheresse que d'embarras, le compliment qu'il lui adressa. Léontine survint, Rosenthall affecta un air très-dégagé, et s'asseyant auprès d'elle, il saisit un moment où tout le monde parlait à la fois, pour la féliciter sur son prochain mariage; Léontine le déconcerta en répondant avec simplicité et sentiment pour Melcy, dont elle fit en peu de mots un éloge touchant. Comme Léontine et Melcy devaient aller faire plusieurs courses utiles à Darmond, leur visite fut courte, ils sortirent ensemble. Léontine, le soir, revint seule, et elle apprit à Rosenthall, que Melcy qui avait plusieurs amis puissans, ferait aussi des démarches pour lui; Rosenthall remercia froidement, et avec un tel embarras, qu'il ne put achever son compliment; Léontine qui avait les yeux fixés sur lui, sourit, et il y avait dans ce sourire, tant de douceur et de sentiment, que Rosenthall fut au moment de le lui reprocher comme une perfidie; pouvant à peine se contenir, il s'éloigna brusquement. Les jours suivans, Léontine et Melcy revinrent régulierement, et témoignerent, à l'envi l'un de l'autre, le plus vif intérêt à Rosenthall, Melcy sur-tout, paraissant vouloir se

lier

lier intimement avec lui, s'occupait tellement de ses affaires, que Rosenthall, malgré toute son humeur, ne pouvait se dispenser de lui montrer beaucoup de reconnaissance. Enfin, au bout de trois semaines, Melcy, un matin, vint annoncer aux deux prisonniers qu'ils étaient libres, il embrassa le comte et le félicita avec une grâce et une sensibilité qui toucherent vivement Rosenthall. Je pars pour la campagne, lui dit Darmond; il faut, mon cher comte, que vous y veniez avec nous; Melcy joignit ses instances à celles de Darmond, et Rosenthall se laissa entraîner et les suivit. Au bas de l'escalier on trouva Léontine qui, transportée de joie, se jeta en pleurant au cou de son pere; ensuite, se retournant vers Rosenthall et Melcy, elle leur dit, à l'un et à l'autre, les choses les plus aimables, et avec le ton de la sensibilité la plus vraie. On quitta la prison, on monta en voiture, et l'on partit pour Franconville. Après avoir fait cinq lieues, on arriva dans un château charmant, situé dans la vallée de Montmorency, et qui appartenait à Darmond.

Plus Rosenthall observait Léontine et Melcy, plus il se confirmait dans l'idée qu'ils s'adoraient. Melcy qui lui montrait une extrême

amitié, lui parlait sans cesse de Léontine, et toujours avec enthousiasme. Rosenthall n'avait plus l'ombre de l'espérance; néanmoins, il ne pouvait vaincre une passion, d'autant plus vive qu'elle était la premiere de sa vie. D'ailleurs, malgré tout l'attachement de Léontine pour Melcy, il remarquait, avec autant de trouble que de surprise, que Léontine, froidement polie pour tous les hommes qui venaient chez son pere, était naturellement d'une réserve excessive; et cependant Rosenthall la voyait pour lui, remplie de grâces, de charmes et de prévenance, Melcy même n'obtenait pas d'elle de plus doux sourires et un accueil plus aimable. Quelquefois Rosenthall osait penser que Léontine, sans se l'avouer, sans peut-être s'en douter, avait du penchant pour lui; mais il avait une grande obligation à Melcy, ce dernier lui témoignait une confiance et une amitié touchantes: Rosenthall eut horreur de l'idée de le supplanter, et il prit la résolution de s'arracher, sans délai, à des dangers qui menaçaient également son repos et sa vertu. Il était depuis huit jours à Franconville, lorsqu'il annonça que des affaires l'obligeaient à partir le lendemain. Après avoir déclaré ce dessein à Darmond qui le combattit vainement, il

il fut chercher Léontine et Melcy pour leur faire ses adieux. Il les trouva tête-à-tête dans le salon; mais quelle fut son émotion, lorsqu'à l'annonce de son prochain départ, il vit Léontine pâlir!... "Quoi! s'écria Melcy, nous quitter si brusquement! et pour quelle raison?—Il m'est survenu une affaire importante....—Quelle affaire?—Ce détail serait trop long.—Mon cher Rosenthall, j'ai trop d'amitié pour vous, vous m'inspirez trop de confiance, pour n'avoir pas le droit de vous questionner. Ce prompt départ m'inquiete, que vous est-il donc arrivé?—Rien de fâcheux, mais je vous assure, je vous proteste qu'il faut absolument que je parte.—Pourquoi donc ce mystere?" A ces mots, pour toute réponse, le comte baissa les yeux en soupirant, et Léontine prenant la parole: "Ne voyez-vous pas, Melcy, dit-elle, que tout simplement M. de Rosenthall s'ennuie à la campagne, et qu'il veut aller à Paris.—Ah! mademoiselle, reprit vivement Rosenthall, n'ajoutez pas au chagrin trop sensible que j'éprouve..." Il s'arrêta, croyant qu'il venait de se trahir, car ses yeux étaient remplis de pleurs.... Il n'osait ni les relever, ni parler, ne doutant point que Léontine et Melcy n'eussent enfin pénétré son secret. "Non, non, dit

dit Melcy, on ne s'ennuie point avec des amis sinceres, oui, Rosenthall se plaît avec nous, j'en suis sûr.... —J'aimerais à le croire, dit Léontine." Elle prononça ces paroles avec un son de voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de Rosenthall; il mit ses deux mains sur son visage, et il fondit en larmes. Après un moment de silence, Melcy saisissant et serrant affectueusement la main du comte: "Cher Rosenthall, lui dit-il, je vois qu'il s'agit d'un secret qui ne vous regarde pas, car s'il vous était personnel, vous nous le confieriez, ainsi, je ne vous presserai plus de vous expliquer, mais accordez-nous encore quinze jours.... Oh! ne nous refusez pas, ajouta Léontine.... —Grand dieu! s'écria Rosenthall, qui pourrait vous résister!..." Dans ce moment, Darmond entra, on lui annonça que Rosenthall ne partirait point, Darmond l'embrassa, et se tournant vers Melcy: "Vous allez, dit-il, aujourd'hui à Paris, il faut que vous y meniez le comte, car jusqu'ici nous n'avons pensé qu'à nous, sans songer qu'il ne connaît de Paris que le *Temple* et le Musée qu'il visita le lendemain de son arrivée. Il n'a vu ni les spectacles, ni les promenades, vous pourrez aujourd'hui le mener à l'Opéra et à Frescati.... —Non, non, interrom-

pit

pit Rosenthall, laissez-moi passer à Franconville les quinze jours que je vous consacre, souffrez que je n'en perde rien, ils ne s'écouleront que trop vîte !".. Léontine remercia Rosenthall par le plus tendre regard, et Melcy partit seul.

Plusieurs personnes vinrent de Paris pour dîner. Léontine parut plus gaie qu'à son ordinaire, et plus aimable que jamais pour Rosenthall. En sortant de table, elle fut obligée, par l'ordre de son pere, de jouer au wisck, et Rosenthall descendit dans le jardin. En réfléchissant à tout ce qui venait de lui arriver, il ne put concevoir comment Melcy n'était pas éclairé sur le véritable état de son cœur, il sentait qu'à sa place il éprouverait la plus violente jalousie, Léontine avait pâli !... Comment Melcy n'avait-il pas remarqué son trouble et celui de Rosenthall ! comment les discours, l'embarras et les pleurs de Rosenthall pouvaient-ils laisser le moindre doute sur le secret qu'il avait refusé de confier ? Cependant Melcy n'avait pas montré la plus légere surprise; son air, son maintien, ses discours et sa conduite annonçaient une parfaite sécurité, et une ignorance entiere des sentimens de Rosenthall ; sans doute, qu'il comptait

comptait tellement sur le cœur de Léontine, que non-seulement il était inaccessible à la jalousie, mais qu'il n'admettait même pas la possibilité qu'un homme raisonnable pût devenir amoureux d'elle. Léontine paraissait encore plus inexplicable à Rosenthall; des regards en amour trompent moins que des discours, et s'expliquent aussi clairement; et ceux de Léontine étaient si tendres, si expressifs! elle avait tant d'esprit et de finesse, elle avait si bien l'air de comprendre Rosenthall! elle paraissait d'ailleurs si éloignée de toute espece de coquetterie; enfin Rosenthall l'avait vue rougir, pâlir et s'attendrir; mais, d'un autre côté, elle montrait toujours les mêmes sentimens pour Melcy, le même plaisir à le voir, le même empressement à lui parler en particulier; elle avait toujours quelque secret à lui dire à l'oreille; sa présence, loin de la gêner jamais, paraissait lui être agréable dans tous les instans. Absorbé dans ces diverses réflexions, le comte se promenait à pas lents dans une sombre allée de marroniers, lorsqu'il entendit marcher derriere lui. Il se retourna et tressaillit en appercevant Léontine: elle était seule, elle s'avançait, il allait se trouver sans témoins avec elle: quel

évènement!

événement !.... un premier tête-à-tête avec l'objet qu'on aime, est une époque dans la vie .... Rosenthall était bien décidé à se taire, mais cette idée ne put affaiblir le charme de cet instant de trouble et de bonheur. Léontine s'approcha d'un air timide; on ne parla d'abord que de choses indifférentes, ensuite, on garda le silence, car la conversation tombe facilement, quand on veut dissimuler ce qu'on éprouve, et qu'on est trop préoccupé des ses pensées pour trouver autre chose à dire. Au bout de l'allée, était un parterre rempli de fleurs qui exhalaient un parfum délicieux; le jour commençait à tomber, Léontine s'assit sur un banc, et Rosenthall restant debout, elle le pria d'aller cueillir une tubéreuse; il obéit, et revint s'asseoir auprès d'elle. Après avoir vanté la douce odeur de la tubéreuse, on retomba dans un profond silence. Enfin, Léontine reprenant la parole: « Vous êtes bien rêveur," dit-elle. Cette remarque assez simple et très-juste, fit frissonner Rosenthall: « Moi, *rêver* près de vous, reprit-il d'une voix tremblante.—Et pourquoi pas ?—Ah! je n'oserais.... —Je ne m'en fâcherais point.—Je le crois.. .l'indifférence ne se blesse, ne se formalise de rien.—L'indifférence ! quel est ce

languange

langage dont l'amitié pourrait s'offenser; mais avouez la vérité, vous vous repentez d'avoir cédé à nos instances, l'idée de passer encore quinze jours ici vous effraie. . . . .—Elle doit, en effet, m'*effrayer*. . . . oui, voilà le mot que je n'eusse osé dire, c'est vous qui l'avez prononcé. —Ainsi donc, vous convenez franchement que vous brûlez de nous quitter?" Rosenthall vit dans cette réponse une mauvaise foi qui lui déplut, et regardant fixement Léontine: "Le croyez-vous? dit-il, d'un ton un peu sévere. Oh non, reprit vivement Léontine, et si je le pensais, je chercherais à me tromper moi-même sur une si triste vérité.—Grand dieu! s'écria Rosenthall avec transport; il s'arrêta, saisit une des mains de Léontine, la serra fortement dans les siennes, et se levant brusquement, il s'arracha d'auprès d'elle et disparut. Il fut rêver en liberté à l'autre extrémité du parc. Il ne pouvait plus douter des sentimens de Léontine, il était même clair qu'elle voulait les lui faire connaître, mais quels étaient ses projets et son espoir? tout se préparait pour son mariage avec Melcy; les dernieres lettres d'Angleterre annonçaient que l'oncle de Melcy serait en France sous un mois, et la noce devait se faire le lendemain de son arrivée.

arrivée. Cependant Léontine était calme, satisfaite et gaie, elle présidait elle-même aux apprêts de son hymen ; Rosenthall l'avait entendue, la veille, commander sa robe et sa parure de noce. Comment concevoir une telle conduite, d'une personne remplie de délicatesse, de sensibilité, et qui montrait d'ailleurs des principes si sévères et si purs ? Rosenthall se perdait dans ces réflexions ; mais la certitude d'être aimé, lui fournissait un sujet de rêverie bien plus intéressant : non, se disait-il, je ne manquerai point aux devoirs sacrés de la reconnaissance et de l'hospitalité. Léontine qui ne peut que soupçonner mes sentimens, n'en recevra jamais l'aveu ; je partirai, sans avoir goûté la consolation de lui ouvrir mon cœur ! mais que dis-je ! n'a-t-elle pas lu dans ce triste cœur, ne serai-je pas récompensé de mon silence par son estime ! elle m'aime : ne se dira-t-elle pas tout ce que je suis forcé de taire !. . . . Elle m'aime ! je suis aimé de Léontine ! je puis gémir de mon sort, mais je dois du moins m'en enorgueillir. . . .

Rosenthall était encore dans le parc à dix heures, quand on vint l'avertir que l'on servait le souper.

Il revit Léontine avec une vive émotion

qui

qui s'accrut encore, en remarquant qu'elle s'était parée de la tubéreuse qu'elle tenait de sa main. A table, Léontine le fit placer à côté d'elle, et pendant tout le souper, elle ne fut occupée que de lui. Darmond qui se trouvait en tiers avec eux, n'apperçut rien d'extraordinaire dans leur maintien et dans leurs discours. Avec de l'esprit, et le caractère le plus loyal, Darmond était un de ces hommes qui n'ont jamais appliqué qu'aux affaires la faculté de réfléchir et d'observer, et qui, d'ailleurs, spectateurs distraits et nonchalans au milieu de la société, n'y voient bonnement que ce qu'on y veut montrer, n'y comprennent que ce qui s'y dit clairement et sans voile ; maniere d'être qui ressemble un peu à l'imbécillité, mais qui, lorsqu'elle est réunie à quelque sorte de mérite, est plus utile que la finesse et la pénétration qui font tant d'ennemis : tout le monde aime ces gens-là, ils sont si peu gênans ! on peut impunément tromper, intriguer en leur présence ; fussent-ils durs et vicieux, on ferait encore l'éloge de leur *parfaite bonté* : mais les gens qui savent entendre et voir, sont bien *dangereux* et bien *méchans*.

Après le souper, Rosenthall perdit, de suite, contre Darmond, trois parties d'échecs, ce qui

fit dire à Darmond, qu'il avait un jeu singulierement inégal, car il l'avait vu jouer souvent, ajouta-t-il, d'une maniere supérieure.

Le lendemain, Léontine, au déjeûner, portait encore la tubéreuse qui, cependant, était un peu fanée. Melcy revint de Paris, et, suivant l'usage, il présenta à sa future épouse, un superbe bouquet. Léontine reçut cet hommage avec sa grâce accoûtumée, et après avoir loué la beauté des fleurs : " Je ne suis pas assez parée aujourd'hui, dit-elle, pour mettre ce charmant bouquet, il ornera mon cabinet, et j'en jouirai plus long tems ; du moins, reprit Melcy, permettez que j'en détache cette branche de tubéreuse pour remplacer celle que vous portez, qui est beaucoup moins fraîche. Non, non, s'écria Léontine en rougissant, cette tubéreuse a toujours un parfum si doux !.... je veux la garder : en disant ces mots, elle sonna, et fit porter le bouquet dans son cabinet.

Pendant cet entretien, Rosenthall, aussi troublé qu'attendri, respirait à peine ; mais ensuite, il éprouva une émotion bien différente, lorsqu'un moment après il vit Léontine se lever, conduire Melcy dans l'embrasure d'une fenêtre, et là s'entretenir tout bas avec lui, pendant plus

d'une demi-heure, avec l'air le plus tendre et le plus attentif; à la fin, Rosenthall, impatienté, sortit précipitamment de la chambre; il descendit dans le jardin, et au bout d'une heure, Melcy fut l'y trouver. Rosenthall n'avait nulle envie de causer avec lui; mais Melcy, plus communicatif et plus affectueux que jamais, se mit à lui parler de sa tendresse pour Léontine, de son bonheur, de l'attachement de Léontine pour lui, de la confiance intime et parfaite qu'elle lui témoignait; il termina ces longs détails par l'éloge de l'esprit supérieur et du caractere angélique de Léontine. Tandis que Melcy parlait avec autant de volubilité que de feu, Rosenthall changea plus d'une fois de visage; il garda un morne silence; Melcy ne parut remarquer ni son embarras, ni sa souffrance. Rosenthall apperçut heureusement Darmond au bout du parterre, il se hâta de l'aller rejoindre, afin de se délivrer d'une conversation qu'il n'était plus en son pouvoir de supporter. Rosenthall bouda pendant cinq ou six jours, et Léontine, sans avoir l'air de s'en appercevoir, n'en fut que plus aimable pour lui. Cependant, elle l'arráchait souvent à ses réflexions, par des mots charmans, par des traits naïfs d'une sensibilité touchante; mais bientôt, sa conduite et

son

son intimité avec Melcy, ranimaient le dépit de Rosenthall, et lui rendaient tout son chagrin. Darmond et sa fille furent invités à un bal champêtre à Taverny, que donnait un de leurs voisins; Rosenthall qui en fut prié aussi, déclara qu'il n'irait point. Le jour où l'on devait y aller, Melcy ne dîna point à Franconville ; en sortant de table, Darmond passa dans son cabinet pour répondre à un billet qu'il venait de recevoir, et Rosenthall se trouva seul dans le salon avec Léontine. Son premier mouvement fut de fuir ; Léontine l'appela, il revint, et, d'un air glacial, il lui demanda *quel ordre elle avait à lui donner ?* Plusieurs, répondit en riant, Léontine, et, premierement, celui de vous asseoir là, et elle montrait un fauteuil à côté d'elle. Rosenthall s'assit. « Vous viendrez à Taverny ? lui dit-elle. —Non, mademoiselle.—Bon, ce refus est une plaisanterie.—Je suis, en effet, si *plaisant!* j'ai une telle gaîté, et tant de sujets d'en avoir !—Mais vous m'aviez dit que vous aimiez la danse ? —Ce goût m'a passé. Je hais les bals, les fêtes, la société.—C'est dommage. Cependant vous viendrez à Taverny. Juste ciel ! s'écria Rosenthall avec véhémence, pouvez-vous me proposer une partie de bal, quand je pars dans cinq à six

 jours,

jours, quand je pars pour jamais ! . . . . En disant ces mots, il se leve impétueusement pour sortir ; il s'élance vers la porte. Rosenthall ! . . . . dit Léontine d'une voix douce et pénétrante ; ce seul mot eut un effet magique ; jamais Léontine ne l'avait prononcé sans y joindre la froide épithete de *Monsieur*. Ce ton de sentiment et de familiarité, toucha, enivra Rosenthall ; il s'arrêta, avec un tel battement de cœur, qu'il fut obligé de s'appuyer contre une table. . . . . *Rosenthall !* . . . . répéta Léontine avec un accent plaintif ; Rosenthall éperdu, courut se précipiter à ses pieds. Léontine, à son tour, devint tremblante, et une sorte d'effroi se peignit dans ses yeux. . . . Que signifie ceci ? dit-elle. N'est-ce pas ainsi, répondit Rosenthall, que l'on doit recevoir vos ordres ? En prononçant ces paroles avec un trouble inexprimable, il se releve, et tombe sur une chaise. Il y eut un moment de silence. Eh bien ! reprit Léontine, n'avez-vous rien à me dire ? A cette question pressante et dangereuse, Rosenthall réfléchit un moment. Ensuite, poussant un profond soupir, si vous desirez, dit-il, savoir tout ce que je pense, tout ce que je sens, chargez celui qui possede votre confiance, de m'interroger ; je lui répondrai sans

sans déguisement; mais ce n'est qu'à Melcy que je puis déclarer ce que j'éprouve, où ce n'est qu'en sa présence que je puis satisfaire votre curiosité. Pour toute réponse, Léontine tendit une main à Rosenthall qui pressa cette main contre son cœur, en la regardant avec étonnement. La physionomie de Léontine avait la plus douce expression d'amour, de reconnaissance, et, en même tems, de sérénité.... Quel être inconcevable vous êtes! dit-il. Eh bien! reprit Léontine, avec un sourire enchanteur, vous viendrez à Taverny? Grand dieu! s'écria Rosenthall, faut-il vous répéter que je pars dans cinq jours? et ne croyez pas que mon projet soit de m'arrêter à Paris. Non, je n'y passerai même pas, j'irai directement en Allemagne: je ne veux emporter de la France qu'*un seul souvenir*. Eh, que m'importent tous les autres!.... —Vous ne partirez point dans cinq jours; vous m'accorderez tout le tems que je vous demanderai.... —Qui, moi! j'attendrais ici le retour de l'oncle de Melcy?.... —Oui, je l'exige.—Plutôt mourir.—Rosenthall, je le veux: j'ai le droit de vous parler ainsi.... —Comment?—Par le pouvoir suprême d'un sentiment aussi vrai qu'il est pur.... —Et cependant, grand dieu!....

—J'entends mon pere ; répondez-moi, m'obéirez vous ? Ah ! s'écria Rosenthall, vous me bouleversez, vous me percez le cœur ; mais disposez de moi. A ces mots, deux larmes s'échaperent des beaux yeux de Léontine. Vous savez aimer, dit-elle : en prononçant ces paroles, elle se hâta d'essuyer ses yeux ; elle reprit un visage serein : Darmond entrait dans le salon : Mon pere, dit gaîment Léontine, M. de Rosenthall s'est ravisé, il viendra à Taverny. Ah ! c'est charmant, répondit Darmond, et j'espere aussi qu'il ne quittera pas Franconville avant ton mariage. . . . Oh non, mon pere, reprit Léontine, il vient de me le promettre. Ces mots firent tressaillir Rosenthall ; heureusement que dans ce moment on vint avertir que les chevaux étaient mis. Léontine se leva, pris le bras de son pere, donna l'autre à Rosenthall, et l'on partit." Rosenthall éperdu, plus dérouté que jamais, et se trouvant en voiture à côté de Léontine, ne put articuler que des monosyllabes durant toute la route. On trouva Melcy à Taverny, et Léontine l'aborda avec son amabilité ordinaire, sans que Rosenthall, pût démêler en elle la plus légere nuance de contrainte ou d'embarras. Le bal commença ; Léontine dansait dans la perfection ;

fection ; Rosenthall ne l'avait jamais vu danser : mais elle s'était engagée avec Melcy, elle semblait ne voir que lui ; et Rosenthall entendait répéter dans toute la salle : *Quel couple charmant ! ils sont bien faits l'un pour l'autre !*..... Après cette premiere contre-danse, quelqu'un vint prier Léontine, elle refusa, en disant : *Je suis engagée avec M. de Rosenthall.* Cela n'était pas vrai ; mais Rosenthall ne put se dispenser d'accepter la main qu'elle lui tendait. Il dansait bien aussi ; et, malgré son dépit, il dansa de son mieux. Aussitôt que l'anglaise fut finie, Rosenthall s'échappa de la salle du bal, descendit dans le jardin, et s'enfonçant sous un épais ombrage, il s'assit sur un siége de gazon adossé à une charmille. Après avoir pensé plus d'une heure, absorbé dans la plus profonde rêverie, il entendit du bruit de l'autre côté de la charmille ; quel fut son trouble, en reconnaissant le son de voix de Léontine et celui de Melcy ; tous les deux riaient aux éclats, et Rosenthall entendit distinctement prononcer son nom...... Tremblant de surprise et d'inquiétude, il prête l'oreille, et il entend Léontine dire : *pauvre Rosenthall !*... Melcy fit un long éclat de rire ; ensuite, continuant de marcher avec Léontine, il

s'éloigna, et Rosenthall n'entendit plus rien. Il resta immobile à sa place, pétrifié d'étonnement, et suffoqué par la colere. Quoi donc, s'écria-t-il, je ne suis pour eux qu'un objet de dérision ! .... Cette femme que j'adorais, malgré l'extravagance de sa conduite, cette femme qui subjuguait mon cœur et mon admirátion, malgré la duplicité qui devait me la faire mépriser ; Léontine enfin, n'est qu'un monstre de fausseté, sa noirceur est égale à sa monstrueuse coquetterie ! .... Il est clair qu'elle se moque, avec mon rival, des sentimens qu'elle m'inspire ; il est clair qu'elle se fait un jeu de me tourner la tête, qu'elle n'a voulu me séduire que pour me sacrifier, et que son amant n'est qu'un fat insolent qui, sous le masque de l'amitié, se fait un amusement de mon trouble, de mes peines, de ma crédulité !.... et je croyais lui devoir de la reconnaissance, j'étais touché des perfides démonstrations de sa fausse amitié ; me croyant aimé, je m'étais imposé la loi rigoureuse de me taire, je voulais partir, et lorsqu'il me retenait, vingt fois j'ai été tenté de lui confier à lui-même mes sentimens secrets ! voilà le prix de tant de droiture, de candeur, et d'une conduite si pure !... Oui, je vais m'arracher de ce séjour détesté, mais je ne partirai

partirai pas sans vengeance, l'odieux Melcy me rendra raison de son insolence !.... Après tout, c'est un bonheur pour moi de pouvoir le haïr et le mépriser. Mais Léontine!.... grand dieu! puis-je le croire!.... cependant ce n'était point une illusion, je l'ai vu pâlir, j'ai vu couler ses larmes, j'ai lu dans ses yeux le sentiment que j'éprouve.... Je l'ai vu!... Serait-ce donc Melcy qu'elle abuse, aurait-elle un projet qui la porte à cet artifice!... elle trompe l'un de nous deux .... Hélas! si elle ne mérite point ma haine, elle n'en est pas plus digne de mon estime. Cette derniere réflexion déchira le cœur du malheureux Rosenthall, ses pleurs inondaient son visage; tout-à-coup il entendit un bruit extraordinaire dans le château, il n'en était qu'à cent pas, il leva les yeux, et il vit un mouvement qui annonçait quelqu'événement; on courait, on jetait les portes avec fracas, on appelait les domestiques, et les instrumens ne jouaient plus.... Le comte inquiet se leva précipitamment, et courut au château. Il arrive, il entre dans le salon; quel objet frappe ses regards!... Il voit, sur un canapé, Léontine évanouie dans les bras de son pere... Elle avait un bras ensanglanté.... Pénétré, hors de lui, le comte interroge, on lui apprend qu'une girandole

girandole de bronze, s'étant détachée du lambris, est tombée sur l'épaule gauche de Léontine, et qu'on croit qu'elle a le bras cassé. L'accident venait d'arriver dans l'instant. La maîtresse de la maison à genoux devant Léontine, s'occupait à couper avec des ciseaux, la manche de sa robe. En faisant cette opération, elle découvrit le bras à nu, et l'on vit alors au-dessus du coude, un ruban bleu autour du bras, formant une espece de bracelet, on le dénoua, et on le jeta négligemment sur une petite table qui se trouvait derriere le canapé. Le bras de Léontine était meurtri depuis l'épaule jusqu'au coude, et profondément entamé en plusieurs endroits; la douleur qu'on lui fit éprouver en le touchant, lui rendit l'usage de ses sens, elle r'ouvrit les yeux; ses premieres paroles furent pour son pere, ensuite ses regards errans parurent chercher quelqu'un dans la chambre, et se fixerent avec la plus tendre expression sur Rosenthall baigné de larmes; un instant après elle demanda Melcy, on répondit qu'il était allé chercher un chirurgien qui demeurait à un quart de lieue de Taverny. Toute la société de danseurs, consternée de cet événement, était restée dans une galerie voisine, Léontine n'était entourée que de

quatre

quatre ou cinq personnes. Elle fit signe au comte de s'approcher plus près d'elle ; il était dans un tel état, qu'à l'exception de Darmond, tout le monde fut éclairé sur ses sentimens pour Léontine. Enfin Melcy revint avec un chirurgien qui, après avoir examiné le bras de Léontine, déclara qu'il n'y avait rien de cassé ; à cette heureuse annonce, Melcy embrassa avec transport Rosenthall qui serra son rival dans ses bras, sans se rappeler, en ce moment, son ressentiment et sa colere. Cependant, tandis qu'on pansait le bras de la malade, Rosenthall, rassuré sur son état, se ressouvint du mystérieux bracelet de ruban bleu, et poussé par la plus vive curiosité, il s'en saisit et le mit dans sa poche, sans que personne s'apperçut de ce larcin. La maîtresse de la maison qui l'avait dénoué, était trop occupée à faire les honneurs de la chambre, pour se rappeler une chose aussi frivole ; ainsi le vol de Rosenthall ne fut ni remarqué, ni réclamé.

On partit de Taverny : en arrivant à Franconville, Léontine se mit au lit, et Rosenthall fut s'enfermer dans sa chambre, afin de s'y recueillir sans distraction, et sur-tout dans l'intention d'examiner scrupuleusement le bracelet de ruban bleu. Cet inquiétant bracelet n'était autre chose

qu'un

qu'un petit sachet parfumé de satin bleu, cousu avec soin, auquel étaient attachés deux rubans; mais Léontine avait porté ce bracelet caché sous la manche de sa robe, c'était sans nul doute, un gage précieux de sentiment. Par son peu d'épaisseur, et par sa souplesse, Rosenthall jugea qu'il ne pouvait renfermer que des cheveux; mais Léontine portait depuis long-tems sans aucun mystere, un anneau des cheveux de Melcy!...d'ailleurs, le bracelet paraissait être neuf, que pouvait-il contenir? Rosenthall, pour éclaircir des doutes insupportables, et pour fixer une espérance vague, fut bien tenté de le découdre; cependant il sut vaincre son ardente curiosité. Il pensa, avec raison, que Léontine réclamerait son bracelet, et que, ne le retrouvant point elle soupçonnerait aisément la vérité; cette réflexion fortifiant sa vertu, le détermina à prendre le parti le plus généreux, celui de restituer le bracelet, et, par conséquent, de le conserver parfaitement intact. Il l'enveloppa dans du papier et le remit en soupirant dans sa poche. Il se coucha de bonne heure, dormit peu, et se leva avec le jour naissant. Personne n'étant éveillé dans le château, il en sortit pour aller se promener dans les champs;

à cinq

à cinq cents pas du village qu'il traversa, se trouvait une colline parsemée d'arbres qui dominait une petite maison isolée; le soleil commençait à dorer la cîme des arbres, et l'on sait comme les voyageurs, jeunes et vieux de ce siécle, sont passionés pour le lever du soleil, *contemplé du haut d'une montagne.* Rosenthall, de plus, était inquiet, amoureux et jaloux; la matinée était superbe; quelle belle occasion d'enrichir son journal, d'une description poétique et d'une intéressante peinture de *sensations!*.... Rosenthall se saisit de ses tablettes, et gravit la colline; parvenu au sommet, il fut assez heureux pour trouver un tronc d'arbre desséché, à côté d'un cyprès; alors il se mit à écrire ses pensées.... ou celles des autres; mais enfin, il est certain qu'il était dans le plus beau moment d'extase et d'enthousiasme, lorsqu'un objet, très-inattendu, vint s'emparer de toute son attention. En jetant machinalement les yeux sur la petite maison isolée, il en vit sortir mademoiselle Victorine, la femme de chambre de Léontine; il était placé de maniere à n'en pouvoir être apperçu, et Victorine, jeune et leste, disparut comme un éclair, en reprenant le chemin de la maison de Darmond.... La femme de chambre, favorite de Léontine,

Léontine, sortant furtivement à cinq heures du matin d'une maison étrangere.... Il n'en fallait pas tant pour émouvoir le jaloux Rosenthall, d'autant plus que j'ai oublié de dire qu'il était excessivement curieux. Il descendit précipitamment la colline, dans l'intention de courir après Victorine et de la questionner vivement; il l'apperçut de loin, redoubla de vîtesse; il était près de l'atteindre, lorsqu'il remarqua sur sa trace un papier blanc; il s'approche, s'arrête, ramasse le papier, une belle boucle de cheveux blonds y était attachée, Rosenthall retourne le papier, et lit ces mots: *à Léontine, la bien-aimée de mon cœur*...... Grand dieu! s'écria Rosenthall, et Melcy a des cheveux noirs! et ces cheveux sont d'un autre!.. Il n'en put dire davantage, la rage le suffoquait. Il s'appuya contre un arbre, et y resta cloué plus de dix minutes; ensuite, sortant de cet état de stupeur; il faut le connaître, dit-il, ce nouveau rival, ce rival préféré!.. En disant ces paroles, il retourna sur ses pas, et fut droit à la maison que Victorine venait de quitter. Quand il en fut près, il vit qu'un grand écriteau collé sur la porte, annonçait que la maison était à louer. Il pensa que l'amant inconnu avait profité de cette circonstance pour se cacher dans cette maison, la

seule de Franconville qui ne fût pas habitée, et que l'on laissait l'écriteau pour mieux déguiser l'intrigue. Rosenthall voit un cordon de sonnette, il sonne, une vieille femme survient, qui, se contentant d'entr'ouvrir la porte, et d'avancer un peu la tête, demande ce qu'on veut : louer cette maison, répond Rosenthall.—Si vous avez lu l'écriteau, vous avez vu qu'il faut s'adresser à Paris, rue du Bouloi. A ces mots, la vieille referma brusquement la porte ; et Rosenthall eut beau sonner encore, frapper à coups redoublés, on ne répondit plus. Rosenthall furieux, fut contraint de s'éloigner. En rentrant au château, il rencontra Victorine qui en sortait : elle avait l'air triste, et paraissait chercher quelque chose, il se douta bien du sujet de son inquiétude, il aurait essayé de la faire parler, si Darmond qui survint, ne se fût pas emparé de lui, pour lui conter la plus ennuyeuse affaire et la plus embrouillée ; tout en se promenant dans le jardin. Darmond s'exprimait posément et pesamment, son récit dura plus d'une heure. Rosenthall enfin, s'en croyait quitte en le voyant reprendre le chemin de la maison, mais Darmond lui dit : Comme je vois, par l'attention avec laquelle vous m'avez écouté, que cette affaire vous intéresse,

resse, venez dans mon cabinet, je vais vous lire un Mémoire que j'ai fait là-dessus, et qui vous l'expliquera à fond. Le pauvre Rosenthall fut obligé de suivre Darmond, et, plongé dans la consternation la plus profonde, il entendit la lecture du Mémoire, et ne recouvra sa liberté qu'à neuf heures. En descendant l'escalier, il rencontra Victorine qui lui dit, d'un air mystérieux, que Léontine qui venait de se lever, souffrait peu de son bras, et qu'elle désirait l'entretenir un moment dans le parterre. Rosenthall fort troublé, y fut sur-le-champ. Aussitôt que Léontine l'apperçut, elle s'avança vers lui d'un air agité, en disant : J'ai perdu à Taverny un bracelet qui m'est précieux, je ne me le suis rappelé qu'en me couchant, j'ai envoyé le demander chez madame de***qui m'a écrit qu'elle l'avait cherché vainement ; ne l'auriez-vous point ?—Oui, mademoiselle, répondit Rosenthal, d'un ton froid et sévere, calmez-vous, le voici. A ces mots, la physionomie de Léontine devint rayonnante de joie. Elle prit le bracelet, et aprés l'avoir regardé, elle le rendit à Rosenthall : gardez-le, lui dit-elle, n'y touchez point, et sous peu de jours je l'ouvrirai en votre présence, vous verrez alors ce qu'il contient. Rosenthall

senthall étonné, hésitait à le reprendre, mais Léontine l'exigea, il obéit. J'ai encore, reprit-il, une restitution à vous faire, il prononça ces mots avec le sourire le plus amer.—Comment ? dit Léontine.—J'ai trouvé sur le grand chemin, répliqua-t-il, cette boucle de *cheveux blonds*, avec cette inscription : lisez, mademoiselle. . . . Rosenthall articula ces derniers mots d'une voix terrible et menaçante. . .Léontine jeta les yeux sur le papier, elle devint pâle et tremblante. Sa surprise égalait son trouble, car Victorine n'avait encore osé lui avouer son étourderie. Rosenthall, effrayé de l'état où il voyait Léontine, se hâta de l'assurer qu'il garderait sur cette aventure, un secret inviolable. Léontine, toujours pâle et chancelante, était prête à s'évanouir. Rosenthall la retint dans ses bras, et la pressant contre son sein : Oh ! pourquoi cet effroi, s'écria-t-il, quels que soient mes sentimens, devez-vous me redouter ?. . .En disant ces paroles, il la posa sur un siége de gazon. Léontine fut un moment sans parler, ensuite elle prit la boucle de cheveux et le papier, lut encore ce qu'on y avait tracé, et regardant fixement Rosenthall avec des yeux remplis de larmes : le croyez-vous, Rosenthall ? demanda-t-elle. O puissance d'un

F regard !

regard !. . .qui sait aimer, la connaît ! qui sait aimer, comprendra que Rosenthall, malgré sa fureur et sa jalousie, malgré l'évidence, retomba dans le doute, et qu'il s'écria : je méprise tous ces gages mystérieux, ils sont trompeurs, puisqu'ils vous accusent ; oui, Léontine, je ne veux croire que vous ! . . . Il tenait la main de Léontine, il sentit serrer la sienne, il vit couler les plus douces larmes. . . . Dans cet instant on apperçut de loin Melcy, Léontine rougit et mit promptement dans sa poche la boucle de cheveux et le papier. Rosenthall se leva et s'éloigna. Dès qu'il ne vit plus Léontine, il reprit tous ses soupçons, et bientôt la conviction que Léontine entretenait une intrigue criminelle; car comment interpréter autrement son saisissement, son effroi mortel, son silence ? Ne se serait-elle pas justifiée, si elle l'avait pu ? ses larmes et sa confusion n'avaient-elles pas été l'aveu le plus complet de son égarement ? mais, d'un autre côté, *ce regard*, cette question touchante, faite d'un ton si naïf: *le croyez-vous?*. . . Que penser ? Rosenthall se perdait, s'abymait dans ces diverses réflexions, lorsqu'on vint le chercher pour le déjeûner. Il trouva Léontine rêveuse et préoccupée. Melcy annonça qu'il allait à Paris, qu'il

ne

ne reviendrait que le lendemain, et il partit en effet. Léontine parut extrêmement agitée, elle se retira dans sa chambre. Il vint, ce jour-là, beaucoup de monde à dîner. Léontine reparut dans le salon, mais à chaque minute elle en sortait, elle appelait Victorine, rentrait dans sa chambre, et ne reparaissait qu'avec un visage triste et abattu. Elle se plaignit beaucoup de son bras, mais Rosenthall l'observait trop bien pour prendre le change ; il vit clairement qu'elle était profondément affectée par une cause morale ; il résolut d'épier toutes ses démarches, et le soir, il découvrit, par son valet de chambre, que Victorine sortait continuellement du château, qu'elle revenait très-essouflée, parlait à sa maîtresse, et puis ressortait encore. La journée s'était passée de la sorte. Rosenthall fit suivre Victorine, et il acquit la certitude qu'elle n'allait qu'à la petite maison isolée. Voulant absolument percer ce mystere, Rosenthall redoubla de vigilance. Tout le monde s'en alla à huit heures du soir. Il remarqua que Léontine, plus agitée que jamais, tâcha de l'engager à se coucher de bonne heure, en lui proposant, ainsi qu'à son pere, une partie de promenade pour le lendemain de grand matin. Darmond se couchait tous les jours à onze heures, Léontine

pour hâter ce moment, se retira à dix. Rosenthall, persuadé que Léontine avait l'intention de recevoir une visite secrete, ou d'en aller faire une, ne se coucha point. Il fut dans la cour, sur laquelle donnaient les fenêtres de Léontine; il était enveloppé dans un grand manteau, il avait son épée sous son bras, il s'assit sur un banc de pierre en face des fenêtres. La nuit était excessivement obscure. Il vit de la lumiere chez Léontine, jusqu'à onze heures et demie, ensuite la lumiere disparut. Il resta encore plus d'un quart d'heure, et ne voyant aucun mouvement, il se leva pour s'en aller, mais il entendit ouvrir une porte dans la maison, il s'arrêta, et bientôt il vit entrer dans la cour, deux figures portant une lanterne sourde. Ne doutant plus que Léontine et Victorine n'allassent à la maison de la colline, il résolut de les devancer. Il s'échappa doucement de la cour, gagna le jardin, ouvrit une petite porte dont il avait la clef, et qui donnait sur la campagne, et se rendit avec toute la vitesse possible, à la petite maison: deux colonnes rustiques en formaient, de chaque côté, la façade; il se cacha derriere ces colonnes, et au bout d'nn demi-quart d'heure, il vit arriver la lanterne sourde. . . . A dix pas de la maison on s'arrêta, et il en-

tendit

tendit ses mots : *A présent, donne-moi la lanterne, va-t-en, et reviens me chercher dans deux heures.* ..... Victorine s'en alla.... Léontine s'approche; elle tire de sa poche une clef, elle ouvre la porte, elle entre; Rosenthall se glisse derriere elle, et voyant Léontine troublée faire quelques pas sans refermer la porte, il entre avec elle;.... il était dans une espece de corridor; en tâtonnant à main droite, il trouve un enfoncement formé par une porte, il s'y cache et s'y tient immobile. Cependant Léontine appelait *Mariane*, et Mariane arrive, et ferme la porte d'entrée. Léontine fit, tout bas, quelques questions que Rosenthall ne put entendre ; tout-à-coup Léontine s'écrie : *Ah ! le voilà !*.... Et la surprise de Rosenthall fut extrême, en reconnaissant la voix de Melcy, qui disait en sanglotant : *O chere Léontine, armez-vous de courage !*.... Léontine ne repondit que par des gémissemens.... On ordonne à Mariane de passer devant avec la lanterne, Léontine et Melcy la suivent lentement ; Rosenthall confondu, se met à leur suite; l'obscurité était totale. Au bout de quarante pas, on tourne à gauche, on entre dans un autre corridor aussi obscur; Léontine et Melcy pleuraient toujours; on trouve un escalier, on le monte; Rosenthall, dans la crainte de se trahir, resta au bas; mais

il vit Léontine, Melcy et la vieille Mariane disparaître au haut de l'escalier; il entendit fermer des portes, et puis un grand silence. Alors, malgré les profondes ténèbres, il monte à son tour; et parvenu à la derniere marche, il tâtonne de tous côtés, il sent une porte, se fixe là, et pose une oreille attentive et curieuse sur le trou de la serrure. Au bout d'un moment, il frémit. . . . Des cris perçans de femmes se font entendre. . . . Rosenthall éperdu, tire son épée, et frappe à coups redoublés, personne ne répond. . . . Les cris cessent un instant, et après quelques minutes, ils recommencent avec une nouvelle force et l'accent de douleur le plus déchirant. . . . Rosenthall hors de lui, essaie en vain de forcer la porte: épuisé par ses efforts et par l'excès de sa terreur, il tombe à genoux contre le mur; le sang lui portait violemment à la tête, et lui causait une douleur qui fut un peu soulagée par un grand saignement de nez. . . . Cependant un silence effrayant venait de succéder aux cris lamentables. Rosenthall, saisi d'horreur, n'avait plus la force ni d'appeller, ni de frapper; une sueur froide inondait son corps et son visage, et le sang qu'il perdait en abondance, achevait de l'affaiblir encore. Il était dans cet état de défaillance, lorsqu'il entendit marcher de l'autre

côté

côté de la porte, il écoute, que devint-il en reconnaissant la voix de Melcy, en pleurs, qui prononçait ces terribles paroles entrecoupées de soupirs et de gémissemens: *Eh bien!.... est-elle morte?*.... Oui, répondit une voix inconnue, *elle est morte?*..... Rosenthall s'évanouit. En reprenant l'usage de ses sens, Rosenthall se trouva sur un sopha dans un appartement inconnu; une personne placée derriere lui, qu'il ne pouvait voir, soutenait sa tête; Melcy était à genoux près de lui;.... Léontine! s'écria Rosenthall, d'un air égaré, qu'est devenue Léontine?.... Vous êtes dans ses bras, répondit Melcy, Rosenthall se retourne, il voit, en effet, le visage adoré de Léontine échevelée, inondé de larmes; il retrouve dans ses regards l'expression de la plus vive tendresse, et il revient à la vie; un ruisseau de pleurs s'échappe de ses yeux. Ah! Rosenthall, dit Melcy, l'effroi mortel que vous nous avez causé, surpasse certainement celui que vous avez pu éprouver! Figurez-vous, s'il est possible, ce que nous avons dû ressentir, lorsqu'en sortant de cet appartement, nous vous avons trouvé étendu à terre, sans connaissance, baigné dans votre sang, et ayant à côté de vous votre épée nue et ensanglantée.. .Oh! dit Léon-

tine, je ne puis concevoir comment j'ai pu soutenir cette vue sans mourir !.... A ces mots, Rosenthall, pénétré jusqu'au fond de l'âme, regarda Léontine, sans pouvoir articuler une parole; l'attendrissement et la surprise suspendaient toutes les facultés de son esprit; enfin, se tournant vers Melcy : mais où suis-je, dit-il, qu'est-il arrivé ? Quel crime s'est commis ici ? quelle est donc cette victime infortunée qui n'existe plus ?.... Mon cher Rosenthall, répondit Melcy, vous saurez tout sous peu de jours. Il est deux heures après minuit, il faut retourner au château, afin d'y être avant le jour : tout ce que je puis vous dire, c'est que nos mains sont aussi pures que nos ames.... Mais venez, ne perdons plus de tems. A ces mots, Rosenthall se leva, Léontine lui donna le bras, il s'appuya sur celui de Melcy, et ils sortirent ainsi tous les trois. Ils trouverent au bas de l'escalier, Victorine avec une lanterne sourde; Melcy les conduisit jusqu'au-delà du village, et ensuite, retourna sur ses pas, en disant qu'il se rendrait le lendemain matin au château. Léontine et Rosenthall rentrerent sans être apperçus, et Léontine, avant de quitter Rosenthall, lui dit : dormez bien, Rosenthall, bientôt vous connaîtrez Léontine. Malgré cette

assurance,

assurance, Rosenthall, en pensant aux choses inouïes qui s'étaient passées, à cette *victime* dont il avait entendu les cris, et dont on avait annoncé la mort; enfin, à tout le mystere étonnant de cette aventure, resta persuadé qu'une vengeance atroce avait immolé son objet dans cette nuit funeste. Il ne croyait capable d'un crime, ni Léontine, ni Melcy; mais un crime s'était commis, il n'en doutait pas; mais Léontine et Melcy étaient engagés dans une intrigue ténébreuse, et il pensait qu'on n'avait différé l'explication de cette scene surprenante, que pour se donner le tems de composer une fable. Dans d'autres momens, se rappellant la boucle de *cheveux blonds*, envoyée de cette maison, il était tenté de penser que Melcy avait tué son rival; mais les cris avaient été ceux *d'une femme*, on avait dit: *elle est morte*.... Léontine était entrée en pleurant dans la maison, elle s'attendait dès-lors à un événement terrible; Melcy, en sanglottant, l'avait exhortée *à s'armer de courage*. Comment expliquer tant de faits étranges? Après mille réflexions, Rosenthall prit la ferme résolution de partir sous deux jours; il sentit que le souvenir de Léontine troublerait long-tems sa vie, et le préserverait, à jamais, de tout autre attachement passionné;

passionné; mais l'idée de la voir s'unir à Melcy sous peu de jours, lui déchirait l'âme, et les soupçons qu'il ne pouvait écarter de son esprit, malgré la certitude d'être aimé, achevaient de lui rendre odieux le séjour de Franconville. Le lendemain matin, à dix heures, Melcy entra dans sa chambre; et Rosenthall, sans préambule, lui déclara l'intention où il était de partir très-incessament. Dès les premiers mots que Melcy prononça pour combattre ce dessein, Rosenthall l'interrompant brusquement: "mon cher Melcy, lui dit-il, avec l'esprit que vous avez, il est impossible que vous n'ayez pas pénétré les raisons qui me font désirer de m'éloigner; mais s'il vous reste à cet égard quelques doutes, si la curiosité qui, cette nuit, m'a fait épier et suivre Léontine, ne vous éclaire pas assez, écoutez-moi; je veux enfin vous parler sans aucun déguisement. Je suis votre rival, j'aime éperdument Léontine, je ne réponds plus de moi; il faut que je parte, ou que je lui déclare mes sentimens avec toute l'ardeur de la passion la plus violente, contenue et concentrée depuis deux mois au fond de mon cœur". A ces mots, Melcy, pour toute réponse, saute au cou de Rosenthall, l'embrasse à plusieurs reprises, et sort

d'un air triomphant. Rosenthall stupéfait, reste debout au milieu de sa chambre. Ils me feront tourner la tête, dit-il.... Léontine! Melcy! quels êtres bizares, incompréhensibles! Qui pourrait expliquer leur conduite, et comprendre leurs sentimens!.... Melcy revint au bout d'un quart-d'heure: cher Rosenthall, dit-il, Darmond est à Paris, et ne reviendra que pour dîner; Léontine, seule dans le salon, nous attend, nous pourrons causer tout à notre aise, venez. Rosenthall suivit Melcy. On trouva Léontine préparant le thé: elle était pâle, on voyait qu'elle avait souffert et mal dormi, cependant elle avait l'air attendri et satisfait; jamais elle ne parut plus charmante aux yeux de Rosenthall. Après le déjeûner, on renvoya les domestiques, on ferma les portes. Alors ils se regarderent tous les trois en silence, et Léontine avec des yeux pleins de larmes sourit. Eh bien, dit Rosenthall, finirez-vous de me tourmenter, de déjouer mes conjectures, de bouleverser toutes mes idées?..... J'ai dit *mon secret* à Melcy (car je n'en ai qu'un); me confierez-vous enfin les vôtres? Oui, Rosenthall, répondit Léontine, vous allez tout savoir. Avez-vous sur vous mon bracelet de ruban bleu? —Oui, il est dans mon portefeuille, le voici. Ouvrez-le, reprit Léontine: "à ces mots, elle lui

lui présenta des ciseaux, en rougissant. Rosenthall, vivement ému, décout, d'une main tremblante, le petit sachet: mais quel fut son attendrissement, en n'y trouvant que des feuilles desséchées de *tubéreuse*, avec un petit morceau de satin bleu, sur lequel étaient brodés, en or, ces deux noms: *Rosenthall et Léontine....!* Rien ne pouvait être suspect dans cette découverte, c'était à la fois l'aveu le plus doux, et la preuve la plus convaincante d'un sentiment aussi délicat que tendre et passionné. Rosenthall transporté, tomba aux genoux de Léontine qui se cachait le visage avec ses deux mains.... Melcy, saisissant une des mains de Léontine, découvrit son aimable visage que rendait céleste le doux coloris de la pudeur, uni à l'expression d'une profonde sensibilité. Léontine levant des yeux timides sur l'heureux Rosenthall; ne trouvez-vous pas, lui dit-elle en souriant, que Melcy est un rival d'une espece un peu singuliere? Mais, poursuivit-elle, c'est lui maintenant que vous devez écouter; asseyez-vous, et connaissez enfin notre situation et tous nos secrets. Rosenthall obéit; et Melcy prenant la parole: mon cher Rosenthall, dit-il, un seul mot vous expliquera beaucoup de choses; je ne suis point votre rival.....—Vous n'adorez pas Léontine,

vous

vous à qui l'on accordait sa main, est-il possible! . . . . .—Non, je ne fus jamais son amant. Mais cette amie incomparable ne m'en est pas moins chere, son bonheur sera toujours l'un des premiers intérêts de ma vie. Vous allez juger si je dois sentir ainsi: écoutez son histoire et la mienne. J'ai six ans de plus que Léontine, je l'ai vu naître, et je m'en souviens; nous fumes élevés dans une terre éloignée de Paris. J'aimai Léontine comme une sœur; et ce premier sentiment de mon cœur se fortifiait à mesure que je voyais le dévelopement de son heureux caractere. J'avais quinze ans, quand mon oncle partit pour les îles; il me confia le projet formé entre Darmond et lui, d'unir un jour mon sort à celui de Léontine; j'y applaudis avec transport, cette idée me rendit Léontine plus chere. Quelques années après, la révolution et la guerre m'obligerent à me séparer de Léontine, elle n'avait que douze ans; mais avant de la quitter pour si long-tems, je l'instruisis, en présence de son pere, du projet de nos familles; elle reçut cette confidence avec la sensibilité naïve de l'innocence. Quoiqu'elle fût encore trop enfant pour inspirer de l'amour, je l'aimais cependant assez pour trouver un charme inexprimable à

m'engager

m'engager de lui consacrer ma vie. Je la chérissais comme l'enfant la plus aimable, j'entrevoyais facilement ce qu'elle serait un jour, et je l'adorais dans l'avenir. Je partis, je fis la guerre. La paix avec la Prusse me rappella dans ma patrie, après quatre ans d'absence. J'avais toujours entretenu une correspondance avec Léontine; ses lettres me promettaient et me prouvaient la plus tendre amitié; l'absence, loin de me refroidir, exaltait au contraire tous mes sentimens pour elle. A son âge, le tems ne pouvait que l'embellir, je la voyais croître, je la voyais à seize ans !. . je brûlais du désir de me retrouver auprès d'elle. Une blessure assez fâcheuse que j'avais reçue à l'épaule, se r'ouvrit, et me força de m'arrêter à Châlons ; le lendemain, me trouvant un peu mieux, je sortis à pied pour essayer mes forces ; je vis une grande rumeur dans la rue, un peuple immense était attroupé devant une maison ; je perce la foule, je questionne, et l'on me dit que c'est une émigrée qui est imprudemment rentrée, et qu'on va arrêter ; en effet, au bout de quelques minutes, je vois sortir de la maison, conduite par de vils satellites, une jeune personne d'une beauté ravissante, entraînée indignement par ces scélérats, avec la brutalité la plus

révoltante :

révoltante : elle était pâle, mais il y avait dans son maintien, plein de douceur et de modestie, une dignité frappante. Ses regards rencontrerent les miens, elle tressaillit, sembla m'implorer, et je jurai de la sauver ; je l'avais entendu nommer, je m'avance vers les brigands : " Arrêtez, leur criai-je, arrêtez, je connais mademoiselle de Mauny, et je réponds d'elle." On ne m'écouta point, on l'entraîna; l'infortunée me remercia par un tendre regard, et je vis couler ses larmes; son danger n'avait pu lui en arracher!. . . " Soyez tranquille, lui criai-je, oui, je jure de périr ou de vous sauver." Je volai à la municipalité ; j'étais militaire et puissamment protégé par mes chefs; je parlai avec feu, avec audace, en faveur de l'innocente victime. Quel droit as-tu de la réclamer? me demanda-t-on, elle est donc ta maîtresse ou ta femme? Je sentis que l'artifice était absolument nécessaire pour la sauver, et ne croyant nullement m'engager, je répondis qu'elle avait reçu ma parole de l'épouser.— On parut douter, on ajouta que cette ruse n'était pas nouvelle, je protestai de ma sincérité. Eh bien, dit l'un des magistrats, tu pars après demain, va la chercher demain à la pointe du jour dans sa prison ; épouse-la en notre présence, et

en

en ta faveur, on lui accordera la vie et la liberté. Je pâlis, je balbutiai, enfin je dis que mes parens avaient d'autres vues sur moi, que je ne pourrais l'épouser que dans quelques années. On me répondit ces terribles paroles : *Si demain tu ne la prends pas pour épouse, elle ira à neuf heures sur l'échafaud.* Elle sera demain ma femme, m'écriai-je. Mais seulement, je vous demande le secret, donnéz-moi le tems de préparer ma famille. Je sortis éperdu, je ne me couchai point, mais je persistai dans ma résolution. Au point du jour, je retournai à la municipalité, j'obtins l'ordre nécessaire pour entrer dans la prison. Je fais ouvrir la porte du cachot où gémissait l'innocence, j'y entre, et je me trouve tête-à-tête avec mademoiselle de Mauny. Elle fit un cri de joie en m'appercevant. " Les momens nous sont chers, lui dis-je, répondez-moi, êtes-vous libre ?—Oui, je le suis.—Vous ne pouvez vous sauver qu'en me donnant la main. On va venir, dites que nous sommes engagés l'un à l'autre depuis longtems. . .—O mon généreux libérateur ! il faut cependant que vous sachiez que je né possede rien au monde ; mes parens ont émigré, et tous leurs biens sont vendus.—Tant mieux, mon action aura toute la pureté de mes motifs." A

ces

ces mots, mademoiselle de Mauny, baignée de larmes, se jette à mes pieds, et serrant mes genoux dans ses bras: " O vous! dit-elle, dont j'ignore le nom, ange bienfesant, vous que je choisirais quand je serais assise sur le trône de l'univers, je vous donne ce qu'on peut offrir de plus précieux à la Divinité même, un cœur pénétré de reconnaissance, un cœur pur que les passions n'ont jamais ni souillé, ni troublé; mais vous, grand dieu! ne vous repentirez-vous point un jour, du sacrifice sublime que vous faites à la pitié?

Ces dernieres paroles me rappelerent vivement l'engagement qui m'était si cher; je me sentis cruellement oppressé, et je répondis, avec une sorte de dureté, il s'agit de vous et non de moi, il faut vous sauver. Comme je disais ces mots, on entra, on vint nous prendre, on nous conduisit à la municipalité, et là, j'épousai mademoiselle de Mauny qui n'apprit mon nom qu'en me donnant sa main..—Après la cérémonie, je la ramenai chez moi. J'avais à peine ma tête: quand nous fûmes seuls, je tombai dans un fauteuil, et je regardai fixement ma nouvelle épouse, d'un air égaré. Elle me considéra avec une espece d'effroi; ensuite, poussant un profond soupir:

 " La

« La religion, dit-elle, n'a point sanctifié cette bizarre union, le caprice de quelques tyrans subalternes n'a pu vous engager. Procurez-moi les moyens de me sauver de France, nous protesterons, l'un et l'autre, contre l'espece de violence qu'on vient d'exercer contre vous, et vous serez libre. Elle prononça ces paroles avec une fermeté et une dignité qui me tirerent de ma léthargie : sa jeunesse, sa beauté m'attendrirent. Il est vrai, lui dis-je, j'avais un engagement pris dès mon enfance, j'avais promis ma foi, mais je vous l'ai donnée, c'est à vous que j'appartiens.., —Aimiez-vous celle que vous deviez épouser? —Elle n'avait que douze ans quand je la quittai. —Et moi, j'ai dix-sept ans." Cette réponse faite avec autant de sentiment que d'ingénuité, acheva de fixer mon sort ; je tombai aux genoux de ma femme, nos pleurs se confondirent, et mon cœur ratifia le serment que la seule compassion venait de m'arracher. Je trouvai dans Bathilde (c'est le nom de ma femme), tout ce qui pouvait enchaîner une âme telle que la mienne ; l'innocence et la pureté d'un ange, une douceur touchante, un cœur sensible et généreux, l'esprit le plus délicat et le plus juste. Enfin, le sort qui me ravissait Léontine, ne pouvait me dédommager

mager qu'en me donnant Bathilde. Je l'instruisis de ma situation, je ne lui cachai point que, n'ayant aucune fortune personnelle, j'attendais tout des bontés de mon oncle; j'ajoutai qu'il fallait cacher notre mariage, s'il était possible, jusqu'au retour de mon oncle, ou du moins jusqu'à ce que j'eusse mûrement réfléchi aux moyens de le préparer à cet événement. Bathilde conçut mes raisons, et promit de se soumettre à tout ce que j'exigeais. Nous partîmes séparément, nous arrivâmes en même tems à Paris, et Bathilde, sous son nom de fille, fut se loger dans un faubourg écarté, chez une vieille femme qui la prit en pension. Je revis Léontine; son accueil fut celui de l'innocence et de l'amitié, il me toucha sans m'embarrasser; mais Darmond me reçut comme un gendre, et le remords le plus pressant déchira mon cœur!... Enfin j'ouvris ce cœur profondément affligé à la généreuse Léontine: comment dépeindrai-je la sensibilité sublime qu'elle me montra! " Cher Melcy, me dit-elle, cette intéressante Bathilde devient ma sœur; je ne sais quel sentiment j'aurais pu prendre pour vous, si vous ne l'eussiez point connue, mais je n'éprouve encore que celui qui fit le charme de notre heureuse enfance; vos nouveaux liens, si

respectables à mes yeux, viennent de fixer à jamais ce sentiment si pur. Melcy pour toujours est mon frere, je ne puis voir dans son épouse que mon amie la plus chere. Gardez votre secret, attendez, pour le découvrir, le retour de votre oncle ; n'instruisez point mon pere, je le connais, cette confidence l'irriterait ; attendons du tems des circonstances plus favorables. Je suivis les conseils de mon incomparable amie ; elle voulut connaître Bathilde, elle la vit en secret, et ces deux personnes, les modeles de leur sexe, prirent bientôt, l'une pour l'autre, la plus sincere et la plus vive amitié. Ce fut dans ce tems que l'exécrable Robespierre reçut le juste châtiment de ces forfaits. Cet événement décida mon oncle à revenir sans délai ; peu de mois après, il nous écrivit pour nous annoncer son retour : il partit en effet, fut pris par les Anglais ; et précisément à cette époque, Darmond, sur une dénonciation calomnieuse, fut arrêté et conduit au Temple ; peu de jours après, vous y fûtes conduit vous-même, mon cher Rosenthall. J'étais absent alors ; à mon retour Léontine me parla de vous avec un intérêt qui me surprit ; songez, Léontine, lui dis-je en souriant, que ce jeune homme est un étranger ;

ger; oui, reprit-elle, mais je lui ai entendu dire qu'il est son maître, que nul lien ne l'attache à son pays, et qu'il est décidé à s'établir où son cœur se fixera. D'après cet entretien, je m'adressai à un banquier de mes amis, qui écrivit en Allemagne pour prendre les informations les plus détaillées sur ce jeune comte de Rosenthall qui intéressait si vivement Léontine. Vous sortites de prison, vous vintes ici, et bientôt ma chere Léontine m'avoua, sans détour, le secret que j'avais si facilement pénétré. Léontine faisant d'elle-même un choix, me tirait d'un grand embarras; mais son bonheur m'était aussi cher que le mien, et je résolus d'employer tout le pouvoir que me donnait l'amitié, pour l'engager à se conduire avec une parfaite prudence. Je lui demandai instamment de se laisser guider par moi, et de ne rien vous dire sans me consulter; elle m'en donna sa parole. Je reçus d'Allemagne les réponses qui vous concernaient, et qui toutes faisaient les plus grands éloges de vos mœurs et de votre caractere; je montrai ces lettres à Léontine qui eut l'air de triompher en les lisant: ces témoignages, dis-je, me font grand plaisir; mais il ne suffit pas que l'époux de Léontine ait des mœurs et de la probité, il faut encore qu'il

 soit

soit généreux, délicat et sensible : il est amoureux, nous le voyons ; ce n'est point encore assez ; je veux qu'il puisse soupçonner votre penchant, et qu'il ne balance point à sacrifier l'espérance et l'amour à la reconnaissance, à l'amitié, enfin à la confiance que Darmond et moi lui témoignons. S'il est véritablement vertueux, bientôt il voudra partir.... Mais nous le retiendrons, interrompit vivement Léontine : eh oui, répondis je, soyez tranquille, s'il est digne de vous, votre patrie deviendra la sienne. Voilà, mon cher Rosenthall, l'explication des prétendues inconséquences qui vous ont causé tant de surprise. Vous devez connaître à présent que je n'exagérais pas en vous parlant de Léontine avec enthousiasme ; vous pouviez facilement vous méprendre sur le sentiment qui m'inspirait : à nos âges, l'admiration et l'amitié ressemblent tant à l'amour ! et pour un cœur sensible, la reconnaissance n'est-elle pas aussi une passion? Léontine me cherchait pour me parler de vous; je lui parlais de Bathilde ; cette double confidence rendait nos entretiens si doux, si animés, elle joignait l'intérêt inépuisable de l'amour au charme délicieux de la confiance et de l'amitié. Souvent, en nous observant, vous avez dû voir

sur

sur le visage de Léontine, l'expression d'un sentiment passionné, mais c'est qu'alors elle venait de prononcer votre nom, et vous étiez jaloux de tout ce qui confirmait votre bonheur. Léontine, de son côté, ne jouissait qu'en tremblant de votre amour, elle aimait à l'entrevoir, mais en craignant toujours que vous n'eussiez la faiblesse de le déclarer. Quand elle cherchait à vous éprouver, quand elle essayait de vous faire rompre le silence, c'était toujours avec inquiétude et timidité; et lorsqu'elle vous voyait combattre vos sentimens, quand vous lui parliez avec sécheresse, sévérité, et que vous vouliez partir, vous l'attachiez à vous par tous les liens puissans de l'estime: cependant elle gémissait souvent avec moi, du rôle extravagant qu'elle jouait à vos yeux; mais je voulais pousser l'épreuve jusqu'au bout, et j'encourageais Léontine, en me moquant de la tendre compassion que vous lui inspiriez, en lui représentant combien sa justification serait facile, et combien le dénouement serait heureux. Nous avons été très-agités ces derniers jours, parce que les lettres de mon oncle nous annonçaient son très-prochain retour, et surtout, par l'état de ma femme prête à devenir mere. Je me décidai à l'établir dans la maison

 à louer

à louer qui se trouve à l'extrémité de ce village, ce qui occasionna les messages de Léontine, qui ont fait naître dans votre esprit de si étranges soupçons. Et la boucle de cheveux blonds, interrompit Rosenthall, était de Bathilde? Précisément, repondit Léontine; elle m'avait écrit la veille, qu'elle avait un pressentiment funeste sur ses couches; ainsi, je reçus avec saisissment ce gage touchant de son amitié: d'ailleurs, je pénétrai facilement le soupçon outrageant que vous inspirait cet incident; j'avais donné ma parole à Melcy de ne vous instruire qu'avec son consentement, et dans cette occasion je ne pouvais me justifier qu'en vous dévoilant un secret qui n'était pas le mien, ... cependant il m'était insupportable de paraître vile à vos yeux, ne fut-ce qu'un moment; ces pensées me causerent la plus cruelle anxiété, et je crois que j'allais parler, lorsque Melcy parut: il venait m'annoncer que Bathilde éprouvait de vives douleurs; Melcy feignit de partir pour Paris, et fut s'enfermer dans la petite maison de la colline. Durant toute la journée, je ne fus occupée que de Bathilde; les messages que je recevais devenaient inquiétans, Bathilde désirait me voir, je résolus d'y aller aussitôt que mon pere serait couché; en effet, je me rendis

chez

chez elle à minuit, je la trouvai dans l'état le plus effrayant; mais enfin, au bout d'une heure, elle mit au jour une petite fille qui ne vécut que quelques minutes; ce fut la mort de cet enfant, annoncée à Melcy par le chirurgien, qui produisit l'erreur qui vous causa tant d'effroi. Mais qui pourrait peindre la terreur (et j'oserai l'avouer) le désespoir que j'éprouvai au moment où nous sortimes de l'appartement de Bathilde! .... La vieille Mariane qui tenait une lumiere, nous devançant, ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier; au même instant elle s'écrie: *un homme assassiné!*.... Elle se recule, et la porte étant ouverte, nous vous voyons sanglant, étendu sans mouvement, votre manteau détaché, et votre épée nue à côté de vous!....je tombai à genoux, je soulevai votre tête pour la soutenir; immobile et glacée comme vous, je ne pleurais point, un saisissement affreux suspendait mes larmes; cependant l'espoir confus de vous rappeler à la vie, me donnait une force surnaturelle! ... Melcy, d'un air égaré, ordonna à Mariane d'aller chercher le chirurgien; la servante nous quitte en emportant la lumiere, et nous nous trouvons dans une profonde obscurité; nous n'osions, appeler, dans la crainte d'effrayer Bathilde

thilde. . .Ce moment fut d'une horreur inexprimable. . . . Malheureux Rosenthall !. . .dit Melcy d'une voix entrecoupée. . . je frémis en entendant prononcer votre nom . . . . l'accent plaintif de Melcy me semblait une confirmation de votre mort, mon cœur se déchira ; mais l'idée qu'il me serait impossible de vous survivre, me donna la morne résignation du désespoir ; je me calmai en pensant que tout allait finir pour moi . . . . et vous adressant la parole : infortuné ! dis je, c'est mon silence qui t'a perdu ! c'est la jalousie qui t'a conduit dans cette funeste maison . . . . c'est elle qui t'a fait suivre mes pas ! . . et moi aussi, je te suivrai ! . . Dans ce moment, Melcy s'écria : *je sens battre son cœur !* . . Je tendis les bras à Melcy, celui qui venait de prononcer ces paroles, était pour moi un libérateur, nous vous embrassâmes, un déluge de pleurs soulagea mon âme oppressée. . . Le chirurgien survint, et après vous avoir examiné, il déclara que vous n'étiez point blessé. On vous porta dans le salon, vous savez le reste ; . . . Maintenant, si je puis annoncer à mon pere que vous promettez de vous fixer en France, je suis certaine d'obtenir son consentment. . . A ces mots, Rosenthall, au comble de ses vœux, fit, avec transport, le serment d'adopter la France

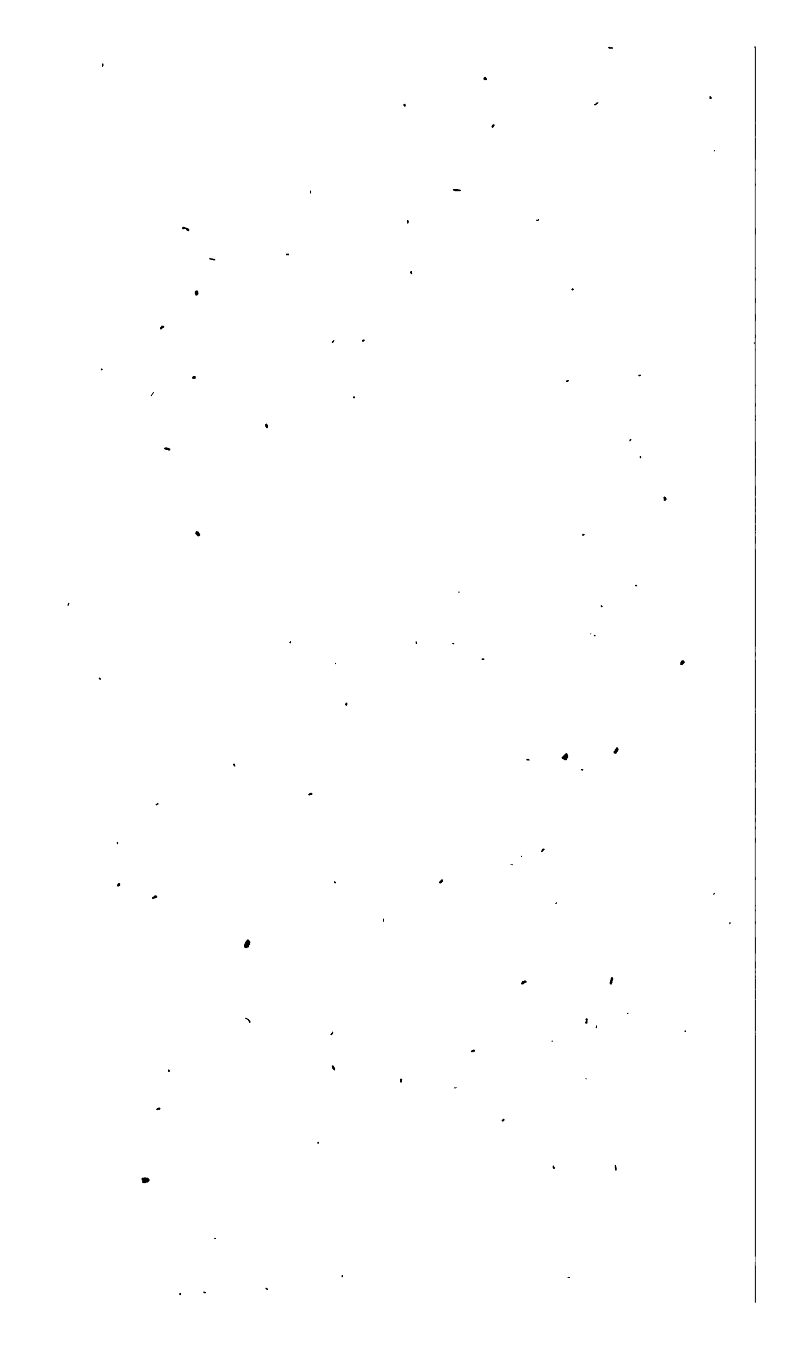
pour

pour sa patrie; il dit à Melcy tout ce que la reconnaissance et l'amitié peuvent inspirer de touchant; il était ivre de bonheur et de joie, il voyait l'aimable Léontine parfaitement heureuse. Il fut convenu, que Melcy, profitant du malheur qui lui coûtait son enfant, cacherait encore son mariage à son oncle; et que Leontine lui déclarerait ses sentiments pour Rosenthall, après en avoir fait l'aveu à son pere. Tout s'exécuta de la sorte. Darmond qui ne désirait que le bonheur de sa fille, aurait été fort blessé que Melcy eût retiré sa parole; mais Léontine faisant un autre choix, obtint facilement son consentement, en lui proposant un gendre aimable, riche et d'un rang distingué. Cependant Darmond regretta Melcy auquel Léontine et Rosenthall firent un mérite du sacrifice de ses prétentions. L'oncle de Melcy bouda Darmond, se fâcha contre Léontine, et plaignit son neveu. La charmante Léontine épousa l'heureux Rosenthall, et peu de mois après, Melcy, chéri de son oncle, et connaissant mieux l'indulgence, la bonté de son caractere, conduisit la belle Bathilde dans ses bras, et lui conta son histoire: le bon oncle pleura, admira la Providence, trouva sa niece belle comme un ange, et approuva le mariage.

Le

Le bonheur de Bathilde et de Melcy mit le comble à celui de Léontine et de Rosenthall : ces quatre personnes vivant ensemble dans une agréable retraite, jouissent d'une félicité qui sera sans doute aussi durable qu'elle est pure, puisqu'elle est formée par la vertu, par l'amour et par l'amitié.

LE BONHOMME.



LE BONHOMME.

Madame de Béville, riche veuve d'un financier, prenait du thé un matin, avec l'aimable Isaure, sa niece, et l'élégant chevalier d'Osambry, auquel elle destinait la main d'Isaure. Le chevalier regardant à peine Isaure, ne paraissait occupé que de sa tante, qu'il achevait de subjuguer par tout ce que la flatterie peut avoir de séduisant pour un femme de trente-huit ans, coquette encore, et de plus, *philosophe* et bel esprit. Madame de Béville était sérieusement persuadée que le chevalier ne désirait épouser une riche et charmante héritiere de dix-huit ans, que par sentiment pour elle. La conversation était extrêmement animée entre le chevalier et madame de Béville, lorsqu'un valet de chambre entra, et remit à sa maîtresse une lettre de la grande poste. Madame de Béville prit la lettre, et regardant l'écriture : Ah c'est de mon frere, dit-elle négligemment.—De grâce, lisez, s'écria vivement

Isaure

Isaure qui chérissait son pere.—C'est sans doute pour m'annoncer son retour, reprit madame de Béville, qui ne se souciait pas d'interrompre un entretien qui l'amusait. Isaure, vous pouvez ouvrir sa lettre et la lire. Isaure obéit; mais au bout d'un moment, elle tressaille, rougit: on la questionne; elle balbutie, se lève, remet la lettre à sa tante et disparaît. Madame de Béville, très-surprise, reprend la lettre, la parcourt des yeux, ensuite elle éclate de rire: C'est dit-elle, une folie de mon frere qui n'est que risible, et qui ne me paraît point du tout alarmante: écoutez. A ces mots, madame de Béville, se tournant en face du chevalier, lut tout haut la lettre suivante:

De Dole, ce 15 juin 1788.

" Après trois mois d'ennuyeuses discussions, " j'ai enfin terminé mes affaires: cette belle terre " auprès de Dole est à moi; le marché est " conclu et signé. Vous savez, ma chere sœur, " que depuis la perte irréparable que j'ai faite, " mon habitation en Bourgogne m'était devenue " odieuse: c'est là que j'ai perdu la meilleure " des femmes; c'est là que mon Isaure a versé " les premieres larmes d'une véritable douleur! " .... Je n'y retournerai plus, et je me fixe,

pour

« pour jamais, dans la terre que je viens d'acheter en Franche-Comté.

« J'ai lu, ma chere sœur, avec toute l'attention que vous me recommandez, l'article de votre lettre qui concerne M. le chevalier d'Osambry. Vous devez vous rappeller qu'en vous confiant Isaure, il y a huit mois, je vous prévins que mon intention n'était nullement de la marier à un homme de la cour, et que le vœu de mon cœur serait de l'établir près de moi, dans la province où je veux finir mes jours. Je suis persuadé que M. le chevalier d'Osambry a toutes les qualités distinguées que vous lui trouvez; mais c'est, à mon avis, un parti beaucoup trop brillant pour nous. J'ai en vue pour Isaure, un autre établissement qui me conviendrait infiniment mieux; c'est un de mes nouveaux voisins, M. de Férioles: il a servi avec la plus grande valeur en Corse et en Amérique; il a trente ans; élevé à la campagne qu'il n'a quittée que pour aller aux armées, il a la candeur et la loyauté des anciens tems; sans aucune ambition, il est décidé à fixer, pour jamais, sa résidence en province: il a de l'esprit naturel, un caractere plein de bon-hommie et de naïveté, une figure agréable, parce que sa belle âme

« se peint toute entiere sur sa physionomie ;
« enfin, M. de Férioles est un bon gentilhomme ;
« il a 12 mille livres de rente, des affaires dans
« un ordre parfait, et un beau château à deux
« lieues du mien. Voilà, je vous l'avoue, le
« gendre que je préférerais au plus grand sei-
« gneur de France : mais c'est à ma fille à choisir,
« et pour qu'elle le puisse, il faut qu'elle con-
« naisse M. de Férioles. Mes affaires me re-
« tiendront à Paris quatre ou cinq mois ; ainsi,
« j'ai engagé M. de Férioles à faire ce voyage
« avec moi. J'espere, ma chere sœur, que vous
« l'accueillerez avec bonté, sinon, comme un
« neveu futur, du moins, comme mon ami. Je
« partirai très-incessamment, et j'aurai le plaisir
« de vous embrasser dans les premiers jours de
« juillet.

« Le Baron de RISDALE. »

Eh bien, chevalier, dit en souriant madame de Béville, ce redoutable rival vous donne-t-il beaucoup d'inquiétude ?—Vous consacrer sa vie serait un si grand bonheur, qu'on peut s'alarmer aisément. Songez-vous qu'Isaure pourra choisir? . . . .—Il me semble que le grand mérite de M. de Férioles est *l'ingénuité*, et je ne suis point du tout *naïf*.—Un amant de trente ans, naïf ! . . . .

Comment

Comment résister à cette séduction !... .—Si je ne suis pas aussi *candide* que M. de Férioles, je me flatte du moins que vous me croyez sincere. —J'ai tant d'intérêt à n'en pas douter !—Cependant, il est impossible d'être parfaitement sincere avec vous.—Comment donc !—Si l'on vous disait tout ce qu'on pense, tout ce que vous inspirez, vous vous fâcheriez. . .—Mais vous me dites là une chose très-désobligeante. . Le croyez-vous ?—Assurément. Combien vous êtes loin d'avoir *la candeur* de M. de Férioles ! Revenons à ma niece.—*Revenons*, cela vous est bien aisé à dire ; mais quand on est *à vous*, on s'y tient, on ne *retourne* à nulle autre.—Il ne s'agit pas, dans ce moment, d'avoir de la grâce et de la galanterie ?—Ah ! vous appellez cela de la galanterie ?—Parlons donc sérieusement. Vous pensez bien que je recevrai fraîchement M. de Férioles.—Point du tout, ce n'est pas là mon avis, il faut au contraire l'accueillir et l'attirer ; il faut qu'Isaure puisse l'examiner. . . . —A côté de vous, n'est-ce pas ? L'idée est bonne, je l'adopte.—Quel est le caractere de monsieur votre frere ?—Sa lettre le peint assez bien, vous pouvez en juger.—Mais, est-il possible que votre frère soit absolument dépourvu d'esprit ?—

 Je

Je fus mariée à quinze ans, et j'ai toujours habité Paris. Mon frere a passé sa vie en province; il avait une femme d'un esprit très-borné, dévote et *bonne ménagere*, voilà tout. Mon frere est un excellent homme, d'une probité parfaite, mais sans *tact*, sans usage du monde, sans *philosophie*. . . .—Point d'idées libérales ?—Oh! tous les préjugés ridicules du siecle dernier. au reste, quoiqu'il ne soit pas en état de vous apprécier, je suis sûre que vous lui tournerez la tête. . .—Mais si M. de Férioles allait tourner celle d'Isaure ?. . . —Cela est vraisemblable! Isaure vous aime, et d'ailleurs, après avoir passé huit mois à Paris, croyez qu'elle serait désolée d'aller s'ensevelir au fond d'une province. Il est étonnant combien son esprit s'est formé depuis qu'elle est avec moi; si vous l'aviez vue, quand son pere me l'amena! .. . .—Elle est aussi aimable qu'on peut le paraître à côté de vous.—Nous devons la rassurer sur le projet de son pere: je lui parlerai là-dessus; vous viendrez dîner avec nous. A ces mots, le chevalier se leva, prit la main de madame de Béville, la baisa deux ou trois fois, et sortit après avoir promis de revenir.

Isaure, en effet, était fort affligée; elle avait confié son chagrin à mademoiselle Cléry,

une

une femme de chambre qu'elle tenait de sa tante; et mademoiselle Cléry, grande admiratrice de M. le chevalier d'Osambry, partageait toutes ses inquiétudes. Cependant, disait-elle, il est impossible que M. le baron puisse hésiter entre un campagnard et M. le chevalier d'Osambry! d'ailleurs, mademoiselle, ne dit il pas qu'il vous laissera la liberté de choisir?—Sans doute, mais j'aime tant mon père! il me serait si douloureux de le fâcher!—Mais vous aimez aussi M. le chevalier d'Osambry.—Sûrement, et je serais bien ingrate, si je n'étais pas touchée de ses sentimens; ce n'est pas pour ma fortune qu'il me recherche, il ne tiendrait qu'à lui d'épouser une personne bien plus riche que moi. Oh! il a l'ame si grande. . .Oui, grande, délicate et sensible; si j'épousais cet inconnu, je suis certaine qu'il en mourrait de désespoir.—C'est ce que me disait Rossignol, son coureur: Si ce mariage ne se fait pas, dit-il, M. le chevalier se tuera. . .—O ciel! il en serait capable! cela fait frémir.—Un coup de pistolet est bientôt lâché. . .—Quelle horreur! Pauvre chevalier!. . .Ah! l'on doit se conduire avec courage, quand on est si passionnément aimée!

Cet entretien fut interrompu, et repris par madame de Béville. Une demi-heure après, le

chevalier survint. On tint conseil, et après une longue discussion, il fut décidé qu'Isaure, afin de ne pas aigrir le baron, ne rejetterait point la proposition d'épouser M. de Férioles, mais qu'elle demanderait le tems de le connaître, en promettant une réponse au bout de trois ou quatre mois : on convint encore qu'Isaure, ainsi que dans la comédie de *la Fausse Agnès*, mettrait tous ses soins à déplaire au *provincial*, cependant, avec mesure et finesse. Ce plan, inventé par le chevalier, répugnait un peu à la franchise naturelle d'Isaure ; mais ce scrupule parut si bizarre, on en fit tant de moqueries, qu'elle finit par le trouver ridicule.

Isaure avait reçu en province la plus parfaite éducation : née avec de l'esprit et une belle âme, elle avait véritablement profité des soins de ses vertueux parens ; mais, à seize ans, elle perdit la mere la plus tendre et la plus éclairée. La douleur d'Isaure fut si vive et si profonde, qu'au bout de quelques mois, le baron voyant que sa santé dépérissait chaque jour, la mena à Lyon pour y consulter d'habiles médecins. Isaure eut dans cette ville, une longue et dangereuse maladie. Elle passa trois mois à Lyon ; ensuite, le baron voulant faire un voyage en Franche-

Comté,

Comté, conduisit Isaure à Paris, et la remit entre les mains de sa sœur, madame de Béville, croyant pouvoir terminer ses affaires en six semaines; mais, comme nous l'avons vu, Isaure habitait déjà Paris depuis huit mois. Ce long séjour n'avait que trop altéré son caractere: Isaure était toujours pure, mais ses principes commençaient à s'ébranler; la vanité et la frivolité, en séduisant son cœur et son esprit, étouffaient sa sensibilité naturelle; ses goûts même étaient changés. Le brillant spectacle offert par les arts, ternissait dans son imagination, tout le charme des amusemens et des occupations champêtres qui jusqu'alors avaient fait ses délices; enfin, elle préférait au bonheur d'être aimée, le plaisir nouveau pour elle, d'être remarquée et de briller. Elle n'avait ni passion, ni penchant pour le chevalier d'Osambry: quoiqu'il eût une très-belle figure, elle avait d'abord senti pour lui de l'éloignement, parce qu'alors elle jugeait sainement, et qu'un heureux instinct lui donnait de l'aversion pour la fausseté et la fatuité; mais le chevalier, par la flatterie la plus adroite, était parvenu, peu à peu, sinon, à toucher son cœur, du moins, à le subjuguer. Persuadée que le chevalier l'adorait, et qu'il lui sacrifiait les plus

brillantes conquêtes, Isaure prenait l'enivrement de la vanité, pour les plus tendres sentimens de la reconnaissance et de l'amour; d'ailleurs, on vantait tant le chevalier! il possédait si bien l'art de se faire valoir et de se louer lui-même! il était si recherché, si magnifique, si brillant! il avait *tant d'amis*, qu'Isaure étonnée, éblouie, avait pour lui, non seulement, une haute estime, mais une profonde admiration.

Madame de Béville contribuait beaucoup à exalter la tête de sa niece; elle désirait, avec passion, un mariage qui lui procurait l'alliance et l'amitié d'une famille illustre, puissante et en faveur à la cour; elle avait même une inclination secrete pour le chevalier, quoiqu'elle ne se l'avouât pas à elle-même, mais elle avait pris trop formellement l'engagement de lui donner sa niece, pour ne pas combattre ce sentiment naissant: elle sentait que la veuve d'un financier, âgée de trente-six ans, conviendrait beaucoup moins à la famille du chevalier, qu'une jeune personne de qualité. Le chevalier n'avait que vingt-sept ans; ainsi madame de Béville, dominée surtout par la vanité, n'était pas capable de surmonter la crainte de se donner un ridicule. Le chevalier qui la menait à son gré par la flatterie

la

la plus artificieuse, trouvait le moyen de lui persuader qu'il avait au fond de la passion pour elle, et qu'il n'épousait la niece, que pour s'attacher à la tante. En même tems, pour se mettre à l'abri d'une déclaration, il montrait une vive reconnaissance des sentimens d'Isaure; il paraissait persuadé que madame de Béville aimait passionnément cette jeune personne; il louait, à l'excès, sa sensibilité à cet égard, et madame de Béville, charmée de jouer le beau rôle d'une généreuse bienfaitrice, se consolait, par l'amour-propre, du sacrifice de son penchant. Cependant, comme le baron de Risdale l'avait annoncé, il arriva dans les premiers jours de Juillet. Isaure, malgré ses craintes, éprouva la joie la plus vive et l'attendrissement le plus vrai en revoyant son pere. Le baron la serra dans ses bras avec transport; il la trouva embellie, et il ne pouvait se lasser de la regarder. Après les premieres effusions de la tendresse, se tournant vers madame de Béville: « Que de remercîmens je vois dois, ma chere sœur, lui dit-il, de tous les soins que vous avez prodigués à mon Isaure, dont la santé est si parfaitement rétablie! je lui amene un mari de mon choix, poursuivit-il en souriant; je ne vous demande à toutes les deux, que de voir, sans

prévention,

prévention, M. de Férioles. . .—*Des préventions!* reprit madame de Béville; croyez, mon cher frere, que je suis incapable d'en prendre : je ne désire que votre bonheur et celui d'Isaure; je recevrai avec joie M. de Férioles, puisqu'il est votre ami. . . . —C'est tout ce que je demande, interrompit le baron ; avec la raison et les goûts que je connais à mon Isaure, je suis certain que M. de Férioles est l'homme du monde qui lui convient le mieux."

"Le verrons-nous ce soir? demanda madame de Béville.—Non, je l'ai remis à notre auberge, et demain, je vous le présenterai. . .—Mais, mon frere, pourquoi ne venez-vous pas loger chez moi?—Je vous remercie; permettez que je reste avec ce bon Férioles qui ne connaît personne à Paris. . . . —C'est donc son premier voyage?—Non; il vint passer à Paris dix ou douze jours, il y a sept ou huit ans.—Je vous prie de l'inviter, de ma part, à venir dîner et souper chez moi tous les jours. A ces mots, le baron renouvela des remercîmens sinceres; madame de Béville se leva et sortit. Quand le baron fut seul avec sa fille : "Ecoute, mon Isaure, lui dit-il, je ne veux point te faire de cachoteries; il faut que tu saches que ma sœur a grande

envie

envie de te marier à un homme de la cour, nommé M. le chevalier d'Osambry: elle m'a mandé que tu ne t'en doutais pas, mais je ne dissimulerai jamais avec toi, bien assuré que tu ne te laisseras pas éblouir par de vains titres, et que tu choisiras, non le plus *élégant*, mais le plus sensible et le plus vertueux. Ta pauvre mere, comme tu le sais, était une riche héritiere, élevée à Panthémont; il ne tenait qu'à elle de se marier à la cour: elle me préféra, parce qu'elle estimait mon caractere; elle ne s'en est jamais repentie... Tu as sa raisson et son excellent cœur, tu te conduiras comme elle; tu penseras que pour être heureuse, il faut épouser un bonhomme."

Pendant ce discours, Isaure éprouva la confusion la plus pénible; la franchise et la bonhommie de son pere ranimaient, au fond de son âme, tous les sentimens généreux, étouffés par la vanité. Attendrie et troublée, elle se pencha sur l'épaule du baron, et ses larmes coulerent. Il crut que le seul souvenir de sa mere lui causait cette vive émotion; il l'embrassa tendrement, et changeant de discours: « Parlons, dit-il, de ce chevalier d'Osambry; il a un très-beau nom, une famille puissante et respectable, mais quoi qu'en

qu'en dise ma sœur, c'est un mauvais sujet.—Comment, mon pere! dit Isaure, excessivement surprise de cette expression.—Oui, mon enfant, reprit le baron, j'appelle ainsi un fat et un joueur. J'ai un ancien ami à Paris, auquel j'ai écrit pour avoir quelques informations à ce sujet, et voilà ce qu'il m'a mandé.—Et quel est cet ami ?—Le vieux Maillan." A ce nom, Isaure sourit. Ce Maillan était un banquier retiré du commerce; Isaure pensa que le témoignage d'un homme qui ne vivait point avec les gens de la cour, n'avait aucune espece de poids: d'ailleurs, elle avait une trop haute opinion du caractere du chevalier, pour que cette accusation pût faire la moindre impression sur son esprit; mais ne voulant pas contrarier son pere, elle se contenta de répondre que le chevalier d'Osambry jouissait, parmi les gens du monde, de la *réputation la plus désirable.* "Cependant, reprit le baron, le vieux Maillan n'est ni malicieux, ni léger, et il prétend que M. d'Osambry est un homme à bonnes fortunes, qu'il a perdu deux ou trois femmes, qu'il est joueur, et que ses affaires sont fort dérangées. Au reste, nous examinerons tout cela à loisir; je t'amenerai demain mon Férioles,

rioles, et je parie qu'il te plaira." Isaure sourit encore; son pere l'embrassa, et la quitta pour retourner à son auberge.

Le lendemain, Isaure se réveilla de meilleure heure qu'à l'ordinaire; elle était agitée, inquiete: son pere devait amener à dîner M. de Férioles qu'elle se représentait comme le personnage le plus gauche et le plus ridicule. "Oh! que je voudrais lui déplaire, disait-elle à sa femme de chambre, et sans la présence de mon pere, comme je me moquerais de lui!.... —Mais monsieur le baron ne sera pas toujours avec lui..... —Oh! alors je ne me gênerai pas, je tâcherai d'être bien impertinente.".. A deux heures, Isaure se rendit dans le sallon; elle y trouva sa tante, le chevalier d'Osambry, et la duchesse d'Osambry, cousine du chevalier, coquette surannée, amie intime de madame de Béville et du chevalier, et, par conséquent, dans la confidence de tous les secrets. On ne parla que de M. de Férioles, et pour s'en moquer impitoyablement. On ne le connaissait point, on ne l'avait jamais vu; mais ne suffisait-il pas de savoir qu'il n'avait fait dans toute sa vie, qu'un seul voyage de dix ou douze jours à Paris, et que jamais un homme du nom de Férioles n'avait paru à la cour? Le

chevalier

chevalier ne tarissait point en plaisanteries excellentes qui fesaient rire, aux éclats, la duchesse et madame de Béville; Isaure riait aussi, mais de moins bon cœur: plus l'instant de revoir son pere approchait, plus elle perdait de sa gaîté et de son intrépidité; elle repoussait en vain une importune idée de devoir qui lui faisait sentir confusément combien il était peu convenable de tourner ainsi en ridicule un homme annoncé comme l'ami de son pere. Enfin, à deux heures et demie, on entendit une voiture entrer sous la voûte; la duchesse courut à une fenêtre, et vit à travers la jalousie, le baron et M. de Férioles descendre de voiture. Je vous annonce, dit elle en éclatant de rire, que M. de Férioles a un habit de *lustrine*, et une veste bordée de *graines d'épinards*.... De *lustrine!* répéta madame de Béville en riant; eh bien, je m'y attendais, car on portait encore des habits de lustrine il y a huit ans: c'est l'habit qu'il avait à son premier voyage.—Ce qui prouve, ajouta le chevalier, une économie très-louable.—Paix! dit madame de Béville, j'entends entrer dans l'antichambre; les voilà. " En disant ces mots, elle changea totalement de physionomie, ainsi que le chevalier; l'une et l'autre prirent, tout-à-coup, un air doux

et

et bienveillant, et un maintien sérieux. Ce changement subit frappa Isaure, et lui déplut. La porte du salon s'ouvrit, et le baron parut, tenant par la main M. de Férioles qu'il présenta d'abord à sa sœur, et ensuite à sa fille. M. de Férioles, en effet, était mis ridiculement ; son habit, d'une étoffe que les hommes ne portaient plus, était d'une couleur voyante et passée, et d'une forme devenue *gothique* (peu d'années, à Paris, suffisent pour opérer ce changement). Son habillement antique frappait d'autant plus, qu'il formait un contraste singulier avec sa taille élégante, la jeunesse de sa figure, et la grâce naturelle de son maintien ; car dans tous les pays, le privilége des militaires qui sont modestes et réservés, est de n'avoir jamais l'air gauche et provincial. Sans être beau, M. de Férioles avait une de ces physionomies qu'il est impossible de ne pas remarquer, et qu'ensuite on n'oublie jamais, parce qu'elles offrent l'empreinte et l'expression de tous les sentimens qui attachent, et de toutes les vertus qu'on révere. La douceur et la sérénité de son regard annonçaient le calme et la bonté de son âme ; on voyait que les passions violentes n'avaient jamais altéré la pureté de son cœur, mais que la sensibilité pouvait en

troubler la paix : enfin, l'extrême simplicité de ses manieres, et, en même tems, la noble assurance de son maintien, achevaient de rendre toute sa personne aussi agréable qu'intéressante. Isaure qui s'attendait à lui trouver une tournure bien différente, le regardait avec étonnement, et le résultat de cet examen fut de se dire en secret : Quel dommage que cet homme ait un habit de lustrine !....

On causa de choses indifférentes : M. de Férioles parla peu ; il regarda beaucoup Isaure. On servit le dîner ; Isaure se trouva placée entre son pere et M. de Férioles. Au bout d'un moment, elle remarqua que le chevalier et la duchesse se regardaient avec l'expression de la moquerie ; elle en fut blessée, et voyant que leurs yeux se portaient sur M. de Férioles, elle se retourna, et vit derriere ce dernier, la plus étrange figure : c'était un domestique d'une tournure grotesque, d'une très-petite stature, d'un embonpoint remarquable, d'une mine très-effacée, et dont tous les mouvemens avaient la niaiserie la plus risible. Cependant Isaure n'eut aucune envie de rire ; elle trouvait tant de bonhomie et de candeur à M. de Férioles, que plus elle le regardait et l'écoutait, plus elle souffrait de le voir tourner en

ridicule.

ridicule. Dans ce moment, ses yeux se porterent sur l'élégant coureur du chevalier ; et pour la premiere fois, loin d'admirer son éblouissante parure, elle fit quelques réflexions confuses sur ce luxe extravagant. . . . .

En sortant de table, le baron mena sa fille à l'écart dans une embrâsure de fenêtre : " Eh bien, mon enfant, lui dit-il, comment le trouves-tu ?—Il a l'air d'un bien bonhomme, répondit Isaure ; mais dites-lui donc, mon pere, qu'on ne porte plus d'habits de lustrine, et qu'il se fasse habiller d'une maniere un peu moins extraordinaire.—Tu me charmes de me dire cela, reprit le baron, cela prouve qu'il t'intéresse ; il n'avait que ce vieil habit de ville, il en a commandé un qu'il aura demain." Cette assurance fit plaisir à Isaure. On repassa dans le salon, et au bout d'une heure, le baron et son ami prirent congé de madame de Béville, et sortirent. A peine eurent-ils quitté la châmbre, que la duchesse recommença les moqueries sur l'habillement de M. de Férioles ; et le chevalier s'adressant à Isaure, lui demanda si elle avait remarqué l'étonnante figure du laquais de M. de Férioles.—Non, répondit-elle ; mais j'ai cru voir que, de son côté, M. de Férioles considérait, avec sur-

prise, votre coureur; et au vrai, il serait assez simple qu'aux yeux d'un provincial, un valet paré de fleurs, de clinquant et de plumes, enfin, avec un ajustement si coquet et si efféminé, parût infiniment plus étrange et plus ridicule qu'un laquais, habillé sans prétention, ne peut l'être pour nous. Cette réponse faite en souriant, avec l'air de la plaisanterie, mais d'un ton aigre-doux, renfermait une critique très-fine qui n'échappa point au chevalier; il en fut excessivement choqué; mais avec sa fausseté ordinaire, dissimulant ce qu'il pensait: "Ce que vous dites là, reprit-il, est d'un très-grand sens, et je disais à table, à la duchesse, quelque chose d'approchant. Nous nous moquons des provinciaux qui pourraient fort bien nous le rendre, si au lieu de nous juger philosophiquement, ils n'étaient pas éblouis et émerveillés de notre supériorité de convention. Au reste, mademoiselle, je vous prie de croire que ce n'est point par goût que j'ai un coureur. Vous savez, continua-t-il, en s'adressant à la duchesse, que Rossignol a servi ce pauvre vicomte de Limeuil.—Ah oui, reprit la duchesse, c'est un trait charmant du chevalier; à la mort de ce malheureux vicomte, il prit, par sentiment pour lui, ce coureur...—Oui, dit le chevalier, Rossignol,

signol vint chez moi ; vous savez dans quel état j'étais !.... ce domestique pleurait son maître, je lui dis : Reste chez moi, nous le pleurerons ensemble !.. Voilà comme j'ai un coureur...— Cela est sublime ! s'écria madame de Béville.— Oh ! cela est fort simple, repartit le chevalier, d'un air modeste et sentimental." Isaure fut touchée de ce détail, et se reprocha l'intention piquant qu'elle avait eue en parlant du coureur. La conversation prit une tournure sérieuse qui l'intéressa : on disserta sur l'amitié, et le chevalier montra des sentimens héroïques qui réveillerent, pour lui, toute l'admiration d'Isaure.

Le lendemain au soir, M. de Férioles vint à huit heures ; il avait un habit neuf, très-simple, mais à la mode, et de bon goût. Isaure fut charmée de la réforme de l'habit de lustrine, et dans ce nouveau costume, elle trouva que M. de Férioles avait l'extérieur le plus noble et le plus agréable. Il y avait beaucoup de monde chez madame de Béville : elle donnait un grand souper ; elle engagea M. de Férioles à rester ; il y consentit. Comme on ne le connaissait point, il attira tous les yeux, et tout le monde s'accorda à louer sa figure et ses manieres. Ayant trop peu de vanité pour s'appercevoir qu'il fixait l'at-

tention, il n'éprouva pas le moindre embarras ; il conserva cet air simple, tranquille et naturel qui donne toujours un si bon maintien ; ses yeux suivaient souvent Isaure, et rencontrerent plus d'une fois ses regards. En allant pour souper, dans la salle à manger, Isaure se ressouvint, avec inquiétude, du laquais de M. de Férioles.

Le chevalier était à Versailles, mais Isaure imaginait que tout le monde se moquerait de cette figure, et cette idée lui faisait de la peine. En effet, Jacquot (c'était le nom de ce domestique) vint se mettre derriere son maître qui s'était placé à côté d'Isaure. Jacquot avait une mine encore plus comique que la veille, parce qu'il était en complete distraction, uniquement occupé à considérer toute la compagnie, et le surtout de table rempli de petites figures mouvantes. Cependant on ne prit garde à lui que vers le milieu du souper, dans un moment où recevant, sans y regarder, une assiette que lui donnait son maître, il la laissa tomber. Cette assiette était d'argent, et fit un bruit qui fixa tous les regards sur Jacquot : Isaure rougit, M. de Férioles le remarqua, et en fut vivement touché ; il gronda doucement Jacquot, mais sans s'émouvoir, car ne supposant jamais dans les au-

tres

tres la moquerie et la malignité, rien de ce qui déconcerte si facilement les gens du monde, ne pouvait l'embarrasser. Toutes les minuties qui prêtent au ridicule, n'étaient pour lui que ce qu'elles sont véritablement, des bagatelles qu'il remarquait à peine. Une raison saine, et l'heureuse ignorance des usages et de la frivolité du monde, lui donnaient, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, un calme parfait qui n'était le résultat ni de ses principes, ni de ses réflexions. Il n'avait point à surmonter la crainte d'un ridicule; il n'imaginait pas que des personnes raisonnables et spirituelles pussent attacher la moindre importance à des choses absolument indifférentes en elles-mêmes: cependant il avait trente ans, de l'esprit et de la pénétration, mais il ne s'appliquait à observer que ce qui l'intéressait, ou ce qui lui paraissait digne d'être remarqué; toutes les miseres et les futilités lui échappaient; il ne les regardait pas, ou les voyait avec distraction. Il avait passé sa vie aux armées, ou dans sa terre; une grande ardeur pour le service militaire, un extrême éloignement pour la licence, des sentimens religieux, fortifiés par de profondes réflexions, l'avaient toujours préservé de toute espèce de liaison avec ses camarades qui

l'appelaient *le philosophe*, non par dérision, mais par un sentiment d'estime qu'on ne pouvait refuser à son caractere. Il ne faisait point de parties avec eux, mais il rendait des services, il ne censurait personne, il prêtait de l'argent, et malgré l'austérité de ses mœurs, il était aimé. Ayant passé le reste de sa vie dans la solitude, au fond d'une terre, à quatre-vingts lieues de Paris, avec une famille vertueuse, il n'avait pu que se confirmer dans les idées favorables que son propre cœur lui donnait des hommes en général.

Au milieu de tous les souris malins et de tous les chuchotages que produisirent la figure et l'étourderie de Jacquot, M. de Férioles n'avait remarqué que la vive rougeur d'Isaure; et lorsqu'on eut repris la conversation générale que cet accident venait de suspendre : " Je n'oublierai point mademoiselle, lui dit-il, ce mouvement de bonté qui vous a fait rougir de la maladresse de mon domestique.—Je crois, monsieur, répondit Isaure, que vous feriez bien de prendre un laquais de louage, durant votre séjour à Paris.—C'est ce que j'ai fait; j'en ai un.—Il faudrait vous en faire servir à table, car celui-ci a l'air si novice! . . . . —Oh oui, il s'étonne de tout, il est curieux et distrait. . . . —Je vous conseillerais

de

de le laisser à l'auberge.... —Cela est impossible. — Pourquoi donc ? — Il s'y ennuierait : " Isaure trouva cette réponse si singuliere, qu'elle regarda M. de Férioles, croyant qu'il plaisantait ; mais son air naturel lui fit connaître qu'il ne disait que ce qu'il pensait. Cette bonté si rare qui se manifestait avec tant de simplicité, surprit Isaure et l'attendrit,... Après quelques minutes de silence : " Sûrement, dit-elle, ce domestique vous est bien attaché.—C'est le frere cadet d'un excellent paysan que j'emmenai en Amérique où j'ai eu le malheur de le perdre.— Celui-ci ferait mieux de rester à la campagne.— Il a voulu me servir et me suivre.—Je lui sais gré de savoir apprécier un tel maître.—C'est un honnête et bon garçon." Cet entretien fut interrompu par l'arrivée du chevalier d'Osambry qui revenait de Versailles.... On se leva de table ; tout le monde s'empressa d'accueillir le chevalier : on faisait foule autour de lui. Il s'empara de la conversation, en débitant toutes les nouvelles de Versailles. On fut bientôt instruit de tout ce que le roi, la reine et les princes lui avaient dit ; mais il mettait beaucoup d'art dans cette partie de son récit ; il ne parlait de ce qui le regardait, que d'une maniere légere, sans pa-

raître y attacher le moindre prix, et n'ayant l'air de citer les marques de faveur dont il était l'objet, que pour conter quelqu'autre trait singulier ou plaisant; car un courtisan ne laisse jamais ignorer que le roi *lui a parlé*, mais il ne *s'en vante* point, et il n'en parle qu'épisodiquement. Isaure, après avoir écouté cette conversation, se répéta qu'il était bien flatteur d'être aimée d'un homme qui jouissait d'une si grande considération, et qui avait une si brillante existence. Tout occupée de celui qui fixait l'attention générale, non-seulement, elle ne regarda plus M. de Férioles retiré modestement dans un coin, mais elle oublia qu'il fût dans la chambre.

Cependant, lorsqu'Isaure se retrouva seule, elle se rappela ce mot au sujet de Jacquot, *il s'ennuierait*; elle se rappela le regard plein de douceur et de sentiment de cet homme si simple, si naturel, et sans savoir pourquoi, tous ces souvenirs l'attristerent.

Le surlendemain, madame de Béville fut à la comédie avec sa niece; elle avait permis à M. de Férioles de venir dans sa loge, et elle l'y trouva : il avait voulu voir commencer la piece, et madame de Béville n'arriva qu'au second acte. On jouait Iphigénie; et tandis que madame de Béville causait, comme dans un salon, avec tous les

les hommes qui venaient successivement la voir, M. de Férioles, profondément ému et touché, écoutait avec une attention provinciale dont rien ne pouvait le distraire. Cette attention paraissait quelque chose de si étrange, que tout le monde demandait à l'oreille de madame de Béville, quel était ce singulier personnage. Isaure le regardait avec intérêt, quoiqu'elle souffrît de lui voir, dans cette occasion, un maintien qui montrait si peu d'usage du monde; mais elle trouvait un plaisir attachant à considérer l'expression touchante de son visage; elle voyait son âme entiere se peindre sur sa physionomie, et cette âme sympathisait avec la sienne. Le chevalier arriva sur la fin du cinquieme acte; il allait le soir à Choisi,* et il avait l'habit particulier que les seigneurs de la cour portaient à ces petits voyages. M. de Férioles qui ne voyait qu'Achille, Clitemnestre et Iphigénie, n'apperçut pas le chevalier, et par conséquent ne le salua point. Le chevalier, dans l'intention d'amuser, à ses dépens, Isaure et madame de Béville, lui fit une demi-douzaine de révérences. M. de Férioles, les yeux fixés sur le théâtre, restait toujours immobile, et le chevalier continuait à s'é-

* Une des maisons de plaisance du roi.

gayer

gayer sur son compte, par les moqueries les plus mordantes. Encouragé par les rires étouffés de madame de Béville et de deux ou trois autres personnes, il ne garda plus de mesures, et son persiflage devint si insultant, qu'Isaure en éprouva autant d'indignation que d'impatience. Entre les deux pieces, M. de Férioles, rendu à lui-même, essuya ses yeux pleins de larmes, et se retournant enfin, il apperçut le chevalier, et le salua avec un air de bienveillance qui, en touchant Isaure, l'irrita davantage encore contre le chevalier. M. de Férioles prit le vêtement vert et galonné du chevalier pour un nouvel habit militaire, et le questionnant là-dessus, n'obtint, pour toute réponse, que le sourire le plus dédaigneux ; mais Isaure prenant la parole : " Non, monsieur, dit-elle, ce n'est point un uniforme, c'est une livrée. Ce mot piquant confondit le chevalier, et fut pour lui un trait rapide de lumiere qui lui fit sentir que ce provincial pour lequel il affectait tant de mépris, pourrait devenir un rival dangereux ; mais, suivant sa coutume, cachant, avec soin, son dépit, il parut n'avoir ni compris, ni même entendu la réponse d'Isaure : car dans le monde, alors, on ne se fâchait jamais, à moins qu'on ne pût répondre, sur-le-champ, par

par un trait plus saillant que celui dont on était blessé. Si l'on manquait de présence d'esprit, on prenait le prudent parti de dissimuler l'offense. Dans les grandes et dans les petites choses, nul courtisan ne montrait le ressentiment qu'avec la vengeance ; et tous ces dépits concentrés formaient, à la longue, ces haines profondes, envenimées, dont tout le monde ignorait la cause, et qui finissaient par se manifester avec éclat, à la premiere occasion favorable de nuire, de noircir ou de perdre celui contre lequel, depuis longtems, on nourrissait, en secret, une implacable rancune.

Le baron vint à la petite piece, et le chevalier sortit pour aller à Choisi. Après le spectacle, madame de Béville, son frere sa niece et M. de Férioles monterent dans la même voiture, pour se rendre à Auteuil, dans une maison de campagne de madame de Béville, où l'on devait passer trois ou quatre jours. Madame de Béville n'ayant aucun objet qui pût exciter en elle le désir de plaire, s'ennuya, parla très-peu, et bâilla beaucoup. Isaure et M. de Férioles rêvaient ; le baron seul fit tous les frais de la conversation. Lorsqu'on fut arrivé, madame de Béville s'établit sur un canapé, en se plaignant de la migraine.

La

La soirée se passa assez tristement ; Isaure était silencieuse, et soupirait. A onze heures, on fut se coucher. Isaure fut si distraite en se déshabillant, qu'elle n'entendait pas ce que lui disait mademoiselle Cléry. Cette derniere, pour égayer sa maîtresse, voulut lui conter des traits de balourdise du domestique de M. de Férioles ; mais au nom de Jacquot, Isaure, sortant de sa distraction, devint attentive, et tout-à-coup, interrompant mademoiselle Cléry, elle lui imposa silence avec colere, en lui disant sèchement, et d'un ton fort animé, que les moqueries et les méchancetés lui déplaisaient souverainement.

Mademoiselle Cléry fut fort surprise de ce violent accès de bonté, dans une personne qu'elle avait si souvent fait rire avec de semblables plaisanteries. Isaure, émue et de mauvaise humeur, se hâta de se coucher ; elle dormit peu, et se réveillant de bonne heure, elle se leva sans appeler mademoiselle Cléry, et elle descendit dans le jardin. Elle s'arrêta dans une petite enceinte remplie de tombes, et à côté d'une fabrique représentant une église gothique. Elle s'assit sur un banc. Au bout d'une demi-heure, elle entendit siffler derriere elle, et se retournant, elle apperçut Jacquot, qui tenait une petite cruche remplie

remplie de crème, et qui s'était arrêté pour considérer les tombeaux dont Isaure était entourée. « Que regardez-vous, Jacquot? lui dit-elle.—Mademoiselle, répondit-il en s'approchant, je voudrais bien savoir si c'est là un vrai cimetiere. —Non, ce ne sont que des ornemens. . . . —Singulier ornement! ça donne des idées si tristes! Et dit-on la messe dans cette église?—Non, elle n'est point consacrée.—Eh ben, je m'en doutais que c'était une église pour rire : tout ce jardin est en attrapes; y n'ia seulement pas un goujon dans les étangs, ni un paysan dans les chaumieres; les montagnes, je gage, sont faites exprès, car les rochers sont peinturlurés. . . . —Voilà une description bien pittoresque des jardins à l'anglaise!. . . . Ainsi donc, Jacquot, vous préférez le parc du château de votre maître?. . . —Oh oui, mademoiselle, n'y a pas de tromperies là. . . . —Je le crois! . . . . Et votre maître! . . . il est si sincere!. . . . —Et si bon! . . . . —Vous l'aimez bien?—Pardi, qu'est-ce qui ne l'aimerait pas?—Je suis sûre que ses vassaux sont heureux. . . . —Oh! mademoiselle!. . . . Ici Jacquot, pour parler plus à son aise, posa sur le banc le pot de crème, et reprenant la parole : mademoiselle, dit-il, chez monsieur, il n'y a ni pauvres, ni

ni orphelins, ni malades. . .—Ni orphelins, ni malades !. . . . —Monsieur est le pere des orphelins, et il guérit tous les malades ; il donne de l'argent et de l'ouvrage aux pauvres, il a soin des enfans, et les vieillards, oh! les vieillards !. . "

Jacquot, ne trouvant point de termes pour peindre l'affection de son maître pour les vieillards, s'arrêta en faisant une mine à la fois expressive et comique, qui attendrit et fit sourire Isaure. Dans ce moment parut M. de Férioles: Ah ! mon Dieu! s'écria Jacquot en le voyant, j'avais oublié son déjeûner ; j'ai été le chercher à la laiterie, et puis je ne me suis plus souvenu que monsieur l'attendait. . .En disant ces mots, il reprit le pot de crème, d'un air consterné ; et M. de. Férioles s'approchant, il lui demanda pardon de son oubli. M. de Férioles l'interrompit, en disant simplement : il n'y a pas grand mal à cela, tu auras plus de mémoire une autre fois. Jacquot s'en alla avec le maintien de la tristesse et de la confusion. " En vérité, dit Isaure, quand vous l'auriez bien grondé, il ne serait pas plus affligé.—Il le serait beaucoup moins.—Cependant se peut-il qu'un domestique ait assez de générosité naturelle, pour n'abuser jamais de cet excès de douceur et d'indulgence ?

Peut-on

—Peut on avoir *trop d'indulgence* pour des fautes involontaires qui ne sont, par elles-mêmes, que des minuties ? Peut-on se fâcher sérieusement ? peut-on maltraiter, humilier son semblable, pour l'oubli d'une bagatelle ?. . .—Mais le devoir de son état est d'être exact. . .—Son devoir principal est d'être fidele, sincere, affectionné ; il le remplit.—J'admire vos sentimens, mais je pense avec peine qu'il en résulte que vous êtes plus mal servi qu'un maître impérieux ou sévere ne le serait.—Je ne le crois pas : le maître sévere ne gronde-t-il pas souvent ?—Assurément.—Il en a donc sujet ; on a donc avec lui, ainsi qu'avec moi, des oublis, des distractions, et tous ces petits torts inévitables. Il se fâche, il s'agite, il se fait haïr ; on le trompe : voilà tout ce qu'on gagne à être sévere dans les petites choses.—Mais, comment acquérir le sang-froid nécessaire pour devenir si tolérant ?—Par une réflexion bien simple: c'est qu'il est impossible d'être bon, si on se livre à l'impatience et à la vivacité.—Je profiterai de cette réflexion. . . . Je sens qu'il y a dans la bonté un tel charme !. . . . —La bonté n'est que la justice ; c'est l'attribut naturel d'un être raisonnable et sensible ; la sévérité qui n'est pas absolument nécessaire, et que ne commande

pas

pas une raison importante, n'est qu'une odieuse et puérile dureté : cependant je sais que souvent la sévérité n'est qu'apparente, et qu'en général, elle vient moins de la dureté du cœur, que d'une mauvaise habitude, ou du manque de réflexion. Mais poursuivit M. de Férioles en souirant, voyez où nous a conduits le pot de crème oublié par Jacquot ?—Je vous écoute avec plasir, reprit Isaure.—Autorisé par M. votre pere à saisir la premiere occasion de vous parler en particulier, je n'aurais pas imaginé que notre entretien serait une dissertation sur la bonté.—Vous ne m'avez parlé que de vous. . .Definir la bonté, c'est vous dépeindre. . .—Soyez aussi sincere qu'obligeante ; dites-moi, mademoiselle, si je puis espérer. . .—Voilà mon pere, interrompit Isaure en rougissant ; allons le rejoindre." A ces mots elle se leva, et M. de Férioles la suivit en silence. Le baron les rejoignit, et leur proposa une promenade dans les champs. On regagna la maison, que l'on traversa ; on entra dans la cour. Jacquot y était spectateur d'une partie de quilles, et voyant sortir son maître, il le suivit sans qu'on s'en apperçût. Isaure craignant beaucoup une explication, s'efforçait de soutenir la conversation, en parlant de mille choses indifférentes.

Le

Le baron essayait en vain de ramener au sujet qui l'intéressait : les femmes ont un art particulier pour éluder de répondre, et pour rompre un entretien qu'elles redoutent.

En sortant du village, ils entrerent dans un chemin creux, bordé des deux côtés, par des haies d'épines; ils apperçurent un gros chien de fort mauvaise mine qui venait à eux; et au même instant, ils virent courir plusieurs paysans, armés de fourches et de bâtons, qui, sans les voir, passerent rapidement au bout du chemin, et disparurent; mais ils criaient, et ces mots effrayans se firent entendre distinctement: *Le chien enragé*. . .Juste ciel! s'écria Isaure, en se précipitant dans les bras de son pere qu'elle serrait fortement. . . . Le chien était à vingt pas. M. de Férioles n'avait, pour toute arme, qu'une grosse canne; il s'élance vers le chien, et d'un coup, le terrasse; mais le chien se relevant, allait se jeter sur lui, lorsque Jacquot, son couteau à la main, se précipitant entre son maître et l'animal, saisit le chien qui se débat et mord Jacquot, au moment où ce pauvre garçon lui enfonçait son couteau dans la gorge. Tout cela se fit en un clin d'œil. M. de Férioles prit le chien par les oreilles pour l'arracher des mains de Jacquot;

 l'animal

l'animal était mort. Le baron s'étant débarrassé des bras d'Isaure, accourt, et voit le chien jeté par terre, et M. de Férioles, baigné de larmes, pressant Jacquot contre son sein, en répétant d'un air égaré, *il est blessé, il est mordu!*.... Isaure éperdue, s'approche.... Dans ce moment, on entend tirer un coup de fusil, et plusieurs voix répetent, *il est tué*. Un paysan paraît; le baron l'appelle: Qu'a-t-on tué? dit-il...—Le chien enragé...—Nous venons d'en tuer un.—Eh, c'est celui de maître Pierre.—N'avait-il pas été mordu par l'autre?—Eh non, le chien enragé s'est échappé là-bas, de la ferme où l'on s'apprêtait à le tuer, après l'avoir tenu renfermé deux jours, pour s'assurer de son mal; il a été fusillé à trente pas de la grange dont un enfant avait ouvert la porte.—Vous êtes sûr qu'il n'a pas rencontré ce chien!—Eh pardinne, on l'a vu sortir, on l'a, tout de suite, poursuivi sans le perdre de vue, et il n'a point passé de ce côté.—O mon bon, mon brave Jacquot! s'écria M. de Férioles en sanglottant, le chien qui t'a mordu, n'était point enragé!.. Ma foi, monsieur, dit Jacquot, j'en ai eu toute la peur.... Ce chien n'était point enragé! répéta M. de Férioles avec transport: ah! mon cher baron, prenez part à ma joie! et

il

il embrassa le baron et la tremblante Isaure dont les pleurs se confondirent avec les siens. Aussitôt il se retourna vers Jacquot qui s'était assis sur une pierre, la main tendue, afin de laisser couler le sang de sa blessure. . .M. de Férioles se mit à genoux pour panser sa main. Isaure, dans la même attitude se plaça à côté de lui ; tirant des ciseaux de sa poche, elle coupa les mouchoirs ; elle aidait à poser les bandes. . .Le baron, debout et immobile vis-à-vis d'eux, contemplait ce tableau touchant. . . . Quelques larmes coulerent doucement sur son visage vénérable : Couple chéri !. . .dit-il. Ces mots firent tressaillir M. de Férioles que rien, jusqu'à ce moment, n'avait pu distraire de Jacquot ; ses regards rencontrerent ceux d'Isaure, et après avoir fixé ses yeux un moment sur son visage, il lui dit avec l'expression de la reconnaissance : Ah ! mademoiselle ! Embrassez-la ! s'écria le baron.—Il faut qu'elle le permette. . .—Et tout à l'heure ne l'avez-vous pas embrassée sans façon ?—Ah ! je n'étais pas à moi-même, je n'étais pas tout à elle !—Eh bien, Isaure ? reprit le baron. Isaure baissa les yeux ; M. de Férioles saisit sa main, et la pressa contre son cœur. . .On entendit du bruit ; plusieurs paysans s'approcherent, entr'autres, maître

 Pierre,

Pierre, fort irrité qu'on eût tué son chien. On l'appaisa facilement en lui donnant quelques louis. Il conta qu'étant près du chemin creux, il avait entendu crier que l'animal enragé s'était sauvé, et qu'alors, pour que son chien ne le rencontrât pas, il l'avait forcé à coups de fouet à entrer dans le chemin creux. Après avoir écouté ce récit, M. de Férioles désira rentrer à la maison, afin d'envoyer chercher un chirurgien pour Jacquot. On se remit en route; on ne parla que de Jacquot qui ne songeant nullement à faire valoir son action, trouvait fort singulier qu'on en fût si surpris. En entrant dans la cour, on vit le cabriolet du chevalier, et une autre voiture: Tant mieux, dit le baron, je leur conterai notre aventure. M. de Férioles remonta avec Jacquot dans son appartement; Isaure fut s'enfermer dans sa chambre. Le baron entra dans le salon d'un air triomphant; on prenait le thé. Le baron commença, sur le-champ, sa narration, qui fut écoutée avec plus de sérieux que d'intérêt, tant que l'on put croire que le chien du chemin creux était enragé; mais au dénouement, le chevalier éclatant de rire d'un air moqueur, fit quelques plaisanteries sur l'effroi qu'avait causé un *pacifique animal, innocente victime*

time d'une terreur panique. Le baron qui n'avait jamais vécu à la cour, ne cherchait pas un bon mot lorsqu'il était en colere, mais il savait exprimer très-énergiquement son indignation. Le chevalier reprit le ton sentimental ; le baron ne daigna plus lui répondre. Madame de Béville changea d'entretien. Au bout d'une demi-heure, elle fit appeler sa niece. Isaure vint : elle était pâle, elle avait l'air embarrassé. On lui parla légerement de son aventure ; madame de Béville la traita sèchement. Le baron se promenait dans la chambre ; Isaure se mit à causer avec deux ou trois autres personnes de la société. Elle était distraite ; elle parlait seulement pour avoir un maintien, et surtout un prétexte de tourner, à moitié, le dos à sa tante et au chevalier qu'elle n'osait regarder. On entendit le bruit d'une voiture ; madame de Béville sonne pour demander ce que c'est. Le valet de chambre répond que c'est M. de Férioles qui part précipitamment avec son domestique qui s'est trouvé fort mal, et qu'il le mene à Paris. Le baron sort. M. de Férioles, dit dédaigneusement madame de Béville, nous épargne la douleur des adieux.... c'est d'une politesse parfaite. ...—*La liberté de la campagne!* reprit négligem-

 ment

ment le chevalier, en achevant sa tasse de thé ; d'ailleurs, madame, c'est peut-être l'usage à *Dôle* et à *Besançon*. . . . —Conçoit-on cette folie, dit madame de Béville, de mener son laquais à Paris pour une morsure à la main ?—N'a-t-on pas dit que Jacquot venait d'avoir une attaque de nerfs ? . . —Jacquot, *une attaque de nerfs !* c'est charmant ! Dans cet endroit de la conversation, la petite chienne de madame de Béville, repousée par sa maîtresse, montra les dents en grognant : Mon dieu ! madame, dit le chevalier, Follette n'est-elle pas *enragée ?* Madame de Béville se mit à rire ; et le chevalier, saisissant un couteau : Prenez garde à Follette, dit-il, car je meurs d'envie de faire *une action héroique*. . . . Les rires redoublerent ; Isaure se leva.—" Où allez-vous, Isaure ?. . Dans le jardin, ma tante. —Dans le jardin ! je vous prie de rester avec nous.—Pardonnez-moi, ma tante, je ne le puis dans ce moment." Isaure fit cette réponse d'un ton ferme, et elle sortit brusquement, d'un air très-dégagé. La personne la plus timide devient intrépide, du moins pendant quelques instans, dès qu'elle a eu le courage de faire une impertinence bien marquée.

En toutes choses, c'est le premier pas seul

qui

qui nous coûte... L'action d'Isaure surprit beaucoup toute la société. Les gens du monde ont tant de finesse, que rien ne leur échappe ; parmi eux, tout se remarque ou se devine: une mine, un geste, un mot, y trahissent souvent d'importans secrets ; et ce qu'on y appelle *des scenes*, ne sont jamais formées par de grands mouvemens. C'est un jeu délicat dont l'expression adoucie, ou contrainte, ne peut être sentie que par des spectateurs très-exercés.

Tout le monde fut se promener, à l'exception du chevalier et de madame de Béville, qui resterent tête-à-tête. " Eh bien, chevalier ? dit madame de Béville d'un ton mystérieux, et d'un air consterné.—Eh bien, madame ? répondit le chevalier avec le sourire ironique de la fatuité. —Ne nous abusons point: *les rares vertus* de M. de Férioles ont subjugué le cœur d'Isaure.—*Le cœur d'Isaure !*... ne croyez donc pas cela!—Ne serait-il pas beaucoup plus étrange qu'un homme de cette tournure eût séduit son esprit? —Elle n'est ni *subjuguée* ni *séduite*... un moment d'enfantillage, et voilà tout.—Elle montre pour lui le plus vif intérêt.—Par enfantillage, et puis on veut savoir si l'on pourrait m'inquiéter: ce projet est toujours amusant pour une femme, et

c'est aussi toujours le premier essai d'une coquetterie naissante.—Vous devez lui demander une explication.—Point du tout. . .—Que faut-il donc faire ?—Montrer du calme, de la confiance, et la mener demain à la course: la duchesse l'y conduira."

On interrompit cet entretien; le chevalier sortit, et fut dans le parc. Il y cherchait Isaure qu'il trouva seule, et qui, en l'appercevant, parut vouloir le fuir; mais le chevalier la rejoignit, et sans avoir l'air de remarquer son embarras, il lui parla comme à son ordinaire, avec un ton passionné qu'il prenait toujours avec elle, quand madame de Béville ne pouvait l'entendre; car en présence de cette derniere, il n'avait jamais l'air occupé que d'elle seule. Il est plus difficile de feindre la sensibilité, que la passion; c'est pourquoi, de nos jours *les amans* et *les acteurs* sont si bouillans, et montrent tant de feu. Isaure, persuadée que le chevalier l'adorait, ne pouvait l'écouter qu'avec un vif attendrissement; d'ailleurs, elle se voyait engagée avec lui, et de plus, elle pensait que si elle se décidait à rompre, le chevalier se porterait aux plus funestes extrémités. Comment pourrait-il exister sans elle? et que ne devait-elle pas craindre d'un caractere si impé-

tueux, et d'une passion si violente ? Cet amant désespéré ne serait-il pas capable, avant de se donner la mort, d'immoler M. de Férioles, et même, d'attenter à la vie du baron ?... Voilà comme on juge à dix-huit ans, quand on est capable d'aimer, qu'on a lu beaucoup de romans, et lorsqu'en même tems, l'exagération et la flatterie ont exalté la vanité. La crainte et la compassion ont perdu plus de femmes que l'amour. On admet sans beaucoup d'effort, des suppositions extravagantes qui flattent, en secret, l'amour-propre ; croire qu'un amant déçu deviendra frénétique, ou qu'il mourra lentement de la consomption, c'est se diviniser soi-même : il n'en faut pas tant à la jeunesse pour être crédule.

Isaure soupirait en écoutant le chevalier ; elle ne répondait que par monosyllabes ; mais tout en se promenant avec lui, elle tâchait de se rapprocher de la maison, et lorsqu'elle en fut près, elle le quitta, et rentra dans son appartement.

Isaure était fort à plaindre, quoiqu'elle fût dans la situation du monde la moins embarassante et la plus heureuse, car ses sentimens s'accordaient avec ses devoirs ; son cœur préférait, en secret, celui que sa raison aurait dû choisir ;

la

la sensibilité vraie, les principes et la bonté parfaite de M. de Férioles avaient fait sur son âme la plus profonde impression : mais, après avoir éprouvé, pour le chevalier, toutes les vives émotions que peut faire naître la vanité, le sentiment tranquille et doux que lui inspirait M. de Férioles, n'était à ses yeux que de l'estime. On a peine à reconnaître l'amour, lorsqu'il est parfaitement d'accord avec la raison : quand rien ne le combat, la femme la plus sensible est celle qui peut le moins le distinguer de l'amitié. Cependant, Isaure ne se dissimulait pas que le caractere de M. de Férioles lui convenait infiniment mieux que celui du chevalier, et le penchant qui lui parlait en sa faveur, lui faisait sentir, mieux que jamais, combien elle aimait son pere, et combien elle devait de déférence à ses conseils ; mais, d'un autre côté, elle se représentait, avec émotion, la gloire d'une alliance illustre, celle de fixer l'homme de la société le plus à la mode et le plus brillant, le plaisir de paraître à la cour.... Après avoir contemplé ce tableau si séduisant en perspective, comment penser, sans dégoût, à la vie obscure et monotone d'une provinciale, ou d'une campagnarde ?... Enfin, elle avait autorisé les espérances du chevalier, elle

connaissait

connaissait la violence de sa passion, elle devait craindre ses emportemens, ses fureurs, ses vengeances; que de raisons puissantes pour sacrifier M. de Férioles!... Cependant, elle avait beau s'étourdir, s'aveugler, son cœur souffrait, et après toutes ces réflexions, elle répétait tristement, *pauvre M. de Férioles!*... et elle pleurait avec amertume. On vint la chercher pour dîner; elle descendit, et trouva rassemblée une nombreuse compagnie: la duchesse d'Osambry venait d'arriver. Elle parlait de la course de chevaux qui devait avoir lieu le lendemain matin, à la plaine des Sablons; et s'adressant à Isaure qui n'avait jamais vu de course, elle lui proposa de l'y mener. Isaure hésitait à répondre; madame de Béville la décida, et la partie fut arrangée. En effet, le lendemain matin, madame d'Osambry qui avait couché à Auteuil, s'occupa dès le matin de la toilette d'Isaure, et partit seule avec elle, à onze heures. On arriva dans la plaine des Sablons; il y avait un monde énorme: la duchesse conduisit Isaure dans le pavillon de la reine qui vint un quart d'heure après. Isaure mise avec élégance, et d'une figure charmante, Isaure, enfin, qu'on n'avait jamais vue, fixa tous les regards; la reine lui adressa plus d'une

d'une fois la parole avec grâce, et l'on sait quel enthousiasme inspire la grace d'une souveraine ! Le chevalier d'Osambry était dans le pavillon ; la *reine lui parla*... La reine paria pour les chevaux du chevalier... La course commença. L'émotion d'Isaure fut extrême, en appercevant le jockei à la livrée du chevalier ; elle rougit, son trouble fut remarqué, et la reine sourit en regardant la duchesse d'un air d'intelligence. Isaure voit que la reine est dans son secret ; la reine sait qu'elle aime le chevalier, la reine s'intéresse à cette union !.. Isaure enivrée n'a plus sa tête.... Elle est si fiere du sentiment qu'elle éprouve, que loin de songer à le cacher, elle l'affiche autant que le permet la bienséance ; loin de dissimuler son trouble, elle l'exagere. Pendant la course, tout le monde la regarde, elle s'en apperçoit, et elle en est charmée ; elle a les yeux attachés sur le superbe coursier de son amant, elle alonge la tête avec affectation, pour suivre tous ses mouvemens ; elle a la bouche entr'ouverte, elle paraît respirer à peine...Comme son émotion semble naïve et naturelle ! comme elle a l'air d'oublier qu'elle est dans une assemblée si imposante !... Isaure n'a jamais rien affecté, voilà son coup d'essai ; qui le croirait en

la

la voyant! mais rien n'instruit et ne forme dans ce genre, comme quelques minutes d'enivrement éprouvé à la cour.

Cependant, les chevaux approchent du but, et suivant le vœu de toutes les femmes du pavillon, le cheval du chevalier gagne la course. Si le destin de l'état eût dépendu de cette victoire, Isaure n'en serait, ni plus heureuse, ni plus enorgueillie: une exclamation lui échappe; la duchesse l'en reprend doucement, la reine sourit avec bonté, en disant: *Ne la grondez pas, c'est charmant!* Le chevalier s'approche d'elle, et lui dit tout bas: Ah! qu'il est doux d'être aimé ainsi!... *Aimé!* c'est peu dire; dans cet instant, il est *adoré*; Isaure le croit, du moins.

Le chevalier triomphe avec ce maintien froid et insouciant qui, dans un fat, est cent fois plus haïssable que la vanterie; mais Isaure qui, dans ce moment surtout, voyait tout en beau, trouva que la *modestie* et la *simplicité* du chevalier mettaient le comble à sa gloire.

De retour à Auteuil, la duchesse conta, avec emphase, tous ces détails à madame de Béville qui fut extasiée de ce récit. Elle eut à ce sujet, un entretien particulier avec sa niece. « Maintenant, ma chere Isaure, lui dit-elle, vous

voilà

voilà engagée de maniere à ne pouvoir plus vous dédire; vous avez montré publiquement, avec une touchante ingénuité, *votre sentiment* pour le chevalier: l'honneur même, à présent, ne vous permet plus (je ne dis pas de balancer, vous en êtes incapable), mais de laisser à M. de Férioles l'ombre d'une espérance. On ne parle à la cour que de votre mariage avec le chevalier d'Osambry ; la reine a demandé à la duchesse, si vous seriez présentée tout de suite; elle a daigné ajouter : *Il faut qu'elle puisse être du voyage de Fontainebleau*; cela est rempli de grâce et de bonté. Vous avez trop d'élévation d'âme pour ne pas sentir vivement le prix d'une *telle distinction*; jamais personne n'aura débuté dans le monde, d'une maniere plus agréable et plus brillante. La reine *distingue* extrêmement le chevalier, vous lui avez plu, vous êtes aimable; assurément, il ne tiendra qu'à vous de jouer un grand rôle... mais plus d'enfantillage ; ayez assez de caractere pour éclairer promptement M. de Férioles sur vos vrais sentimens !.. —Oui, ma tante, je sens que je le dois ; mais nous étions convenus que pour ne point irriter mon pere, je ne m'expliquerais nettement qu'au bout de quelques mois: je ne connais M. de Férioles que depuis quinze

jours.

jours. . . . —Fort bien, mais nous étions convenus aussi que par vos manieres, vos discours et vos entretiens, vous tâcheriez d'éloigner de vous M. de Férioles; l'avez-vous fait ?. . . . —Je vous avoue, ma tante, que sa bonhommie m'ôte absolument le courage de le traiter sèchement.—On ne vous demande pas de l'impertinence et de la brusquerie, il y a une maniere si polie de repousser!. . . . Au lieu de cela, vous l'encouragez, vous l'attirez. . . . —Moi! ma tante!—Sans dessein, j'en suis sûre; mais M. de Férioles n'ayant nul usage du monde, et manquant absolument d'esprit. . .—M. de Férioles!. . . il n'est pas du tout dépourvu d'esprit. . .—Je ne prétends pas qu'il soit un imbécille, il peut avoir du bon sens; je vous dis seulement qu'avec aussi peu de finesse et de tact, il serait très-possible qu'il prît votre douceur pour du sentiment; et s'il avait une autre tournure, on pourrait véritablement vous soupçonner, quelquefois, d'avoir avec lui de la coquetterie.—Oh non, ma tante, ce n'est pas de la coquetterie, je vous le jure. . . . —J'en suis persuadée; comment pourrait-il entrer dans la tête que M. de Férioles excitât le désir de plaire, d'une personne aimée du chevalier d'Osambry? . . . —Que dois-je donc faire pour l'éloigner de moi,

moi, sans éclat et sans scene?—Rien de plus aisé. Laissez-lui voir l'aversion de la vie champêtre, le désir d'être présentée à la cour, et de vous fixer à Paris. Je ne vous propose là que d'être franche avec lui.—Je n'ai point d'aversion pour la vie champêtre; au contraire, j'aime la campagne.—Cependant, c'est à la cour et à Paris que vous voulez vivre?—Oh! certainement.—Eh bien, ne le cachez donc pas.—J'en conviens, c'est un devoir: je lui parlerai sans détour là-dessus, aussitôt que j'en trouverai l'occasion.

Isaure parlait de bonne foi. Eblouie de la scene passée aux courses, convaincue qu'elle était irrévocablement engagée au chevalier; enfin, séduite par l'avenir brillant qu'on lui faisait envisager, elle se décida à ôter, sans délai, tout espoir à M. de Férioles. Il revint, ce jour même, de Paris, avec le baron qui avait été le rejoindre; on ramenait aussi Jacquot en parfaite santé, quoique la plaie de sa main ne fût pas encore guérie. Madame de Béville qui se croyait sûre que M. de Férioles recevrait bientôt d'Isaure, un congé absolu, le reçut avec plus d'aménité que jamais. Le chevalier qui survint, au moment où l'on allait se mettre à table, fut

parti-

particulierement accueillant pour M. de Férioles qu'il ne craignait plus.

Ses succès l'avaient mis de bonne humeur; il était dans un de ses jours de bienveillance et d'*affabilité*, ayant, non le désir, mais la prétention de faire valoir les autres, c'est-à-dire, de les protéger; relevant, avec une insolente surprise, une saillie, une réponse spirituelle, trouvant même de la finesse où l'on n'avait mis que de la simplicité, et créant ainsi des bons mots, sous prêtexte d'*interpréter*; enfin, toujours et uniquement occupé de lui-même et de lui seul, en paraissant s'oublier. La duchesse et madame de Béville ne se lassaient point de répéter qu'il n'avait jamais eu autant de *grâce*, qu'il n'avait jamais été aussi aimable. La faible tête de madame de Béville était tout-à-fait tournée. La duchesse d'Osambry qui s'entendait parfaitement avec le chevalier, avait dit à madame de Béville, dans une conversation particulière, que *vraisemblablement* le chevalier aurait, par le crédit de la reine, une place eminente, sous un an. Ceci fut confié comme un secret de la plus haute importance, et dit du ton à persuader que, non-seulement, on avait des espérances, mais que la place était promise; et comme les personnes qui approchent les princes, peuvent,

 sans

sans inconvénient, leur faire dire ce qu'elles veulent, en recommandant la discrétion, la duchesse prétendit que la reine lui avait parlé de madame de Béville, en ajoutant : *On dit que c'est une personne d'un mérite supérieur ?* Enfin, madame d'Osambry conta que le maréchal de *** venait de lui dire à la course que la veille, au *petit coucher* du roi, il avait été question du mariage du chevalier, et que le roi avait loué la générosité de madame de Béville qui, en faveur de cette union, assurait à sa niece sept cent mille francs. Toutes ces petites anecdotes, avidement recueillies par madame de Béville, firent tout l'effet qu'on en attendait. Madame de Béville eut besoin de rassembler toute sa force d'âme pour ne montrer qu'une joie modérée, car elle avait assez de goût pour sentir qu'il eût été ridicule d'en laisser voir tout l'excès ; mais la satisfaction intérieure qu'elle éprouvait, lui donna, durant la journée entiere, l'humeur la plus agréable ; elle n'eut pas l'apparence d'un caprice, et c'était en elle, une chose très-remarquable. Le dîner fut extrêmement gai ; chacun était satisfait, et l'étranger qui eût été admis dans cette société, n'y aurait trouvé que l'image de la confiance, de l'amitié, et d'une parfaite harmonie. La seule

Isaure

Isaure n'était pas à son aise; on lui reprocha, plus d'une fois, son silence et *la gravité* de son maintien. Après le dîné, M. de Férioles qui aimait la musique, témoigna le désir d'entendre Isaure; mais malheureusement, il se servit d'une expression provinciale, en priant Isaure *de pincer de la harpe*; sur quoi le chevalier, d'un ton très-simple, ajouta: Et mademoiselle voudra bien ensuite nous faire *le cadeau de toucher* du clavecin. Cette moquerie échappa totalement au baron et à M. de Férioles. Isaure rougit; la duchesse et madame de Béville se mordirent les levres pour s'empêcher de rire. Isaure joua de la harpe; elle vit, à la maniere dont M. de Férioles l'écoutait, qu'il avait le sentiment de la musique, et c'est pour une musicienne, une sorte de sympathie dont on sait plus de gré que d'un éloge. Isaure jouait de son mieux et comme un ange; le chevalier, avec une mine impertinente d'approbation protectrice, tenait l'éventail de la duchesse, avec lequel, nonchalamment, il battait la mesure à faux: tout-à-coup, Isaure s'interrompant, en s'adressant au chevalier: Battez-la donc juste, lui dit-elle. A cette apostrophe inattendue, le baron fit un grand éclat de rire... Le chevalier, mortellement piqué, se mit à rire aussi,

 et

et tout de suite (car l'art inconcevable de jouer *les premiers mouvemens* est très-commun dans la bonne compagnie). Le chevalier n'en resta pas là ; il fit mille plaisanteries sur son ignorance en musique, et tout cela, si cavalierement, si gaîment, que le baron en fut attristé : il avait espéré que l'espece d'incartade d'Isaure offenserait le chevalier ; mais trompé dans son attente, il fut toujours charmé qu'Isaure eût osé publiquement interpeller le chevalier d'une maniere désobligeante.

Lorsqu'Isaure eût cessé de jouer de la harpe, elle passa avec la duchesse, sur un balcon qui donnait sur la cour ; le chevalier vint les y retrouver, et en voyant Jacquot en veste, qui se promenait dans la cour, et qui, dans ce vêtement léger, ressemblait beaucoup à Sancho Pança : Voilà, dit-il, le *jockei* de M. de Férioles. La duchesse éclata de rire, d'une maniere bruyante qui lui était particuliere ; Isaure, par complaisance pour la duchesse qu'elle aimait assez, et qui sur-tout, lui en imposait, fit un sourrire forcé : Réellement, mademoiselle, continua le chevalier, vous devriez conseiller à M. de Férioles de faire de Jacquot un jockei.—Ce conseil serait inutile.—Pourquoi donc ?—Pour faire *cou-*

rir

rir Jacquot, ne faudrait-il pas, suivant l'usage, le faire jeûner et suer ?—Eh bien ?—Eh bien, jamais M. de Férioles, pour son amusement, ne mettra à la diete, et ne fera *maigrir* un de ses gens.

Malgré tout son empire sur lui-même, le chevalier ne put s'empêcher de rougir de colere : Nous sommes donc *des barbares*, ainsi que tous les Anglais ? répondit-il, avec un ton rempli d'aigreur et d'ironie.—Mais, reprit Isaure, vous ne montrez pas beaucoup d'humanité, lorsqu'au milieu de l'été, vous enveloppez un pauvre enfant de quatorze ans, dans des couvertures de laine, et qu'ainsi affublé, vous le mettez auprès d'un grand brasier, afin de *le réduire au poids convenable*.* Comment se peut-il, s'écria le chevalier, que vous ayez pu voir une course *sans horreur*, et que même vous ayez eu l'air de vous y intéresser ?—C'est, repartit Isaure, que je ne pensais point du tout à cela. Ici, la duchesse se mêlant de la conversation, tourna la querelle en plaisanterie ; Isaure s'adoucit : le chevalier

* Presque tous les jockeis qui doivent courir, subissent cette opération pendant laquelle on leur fait prendre des boissons chaudes. Personne, que je sache, ne s'est élevé contre cette inhumanité qui est cependant bien révoltante.

reprit ses graces et sa gaîté, il baisa la main d'Isaure, et l'on retourna dans le salon, après un tendre raccommodement qui laissa à Isaure un extrême refroidissement, et au chevalier, beaucoup de rancune.

Le chevalier et la duchesse retournerent à Paris. Le baron jouait aux échecs avec le curé. Madame de Béville rentra dans sa chambre pour écrire des lettres. Isaure fut se promener dans le jardin ; M. de Férioles la suivit. Isaure, décidée à rompre avec M. de Férioles, ne le vit pas approcher sans trouble. Il la rejoignit d'un air serein, et lui offrant son bras : Ah ! mademoiselle, lui dit-il, combien je désirais, depuis l'aventure du chien enragé, de trouver l'occasion de vous parler sans témoins ! .... Ce début redoubla l'embarras d'Isaure ; elle le regarda avec timidité, et elle vit, dans ses yeux, la plus tendre expression du bonheur, de la confiance et de l'amour.... Cette homme si bon, si sincere, comment se résoudre à lui ravir brusquement une espérance qui le rendait si heureux ! .... Et si, en lui montrant les goûts et les projets qui devaient naturellement l'éloigner d'elle, il persistait à l'aimer, il faudrait donc lui déclarer qu'elle préférait son rival, et qu'elle avait promis de l'é-

pousser !

pousser !. . . . Mais en sacrifiant M. de Férioles, était-elle bien sûre de trouver le bonheur avec le chevalier ? . . . . Toutes ces idées s'offrirent à-la-fois à l'imagination de l'incertaine Isaure, et tremblante autant qu'attendrie, elle se taisait en regardant tristement M. de Férioles. Il était lui-même très-ému. Après un moment de silence : Pourquoi ce modeste embarras, lui dit-il, je n'ai rien à vous demander, je suis satisfait. . . . Hier, dans ce chemin creux, lorsque nous pansions la plaie de Jacquot, ne m'avez-vous pas daigné répondre ? . . . . A ces mots, Isaure tressaille ; elle se rappelle, en mêmete ms, qu'elle vient d'afficher et de jouer, en présence de toute la cour, le *plus grand sentiment* pour le chevalier ! . . . . Je n'ai qu'une inquiétude, reprit M. de Férioles : on vous a fait connaître Paris et ses brillans amusemens ; je crains (non que vous ne puissiez vous en passer), mais que vous ne les regrettiez quelquefois.—Je dois vous dire. . . . je dois vous avouer. . . . qu'accoutumée maintenant à vivre dans le grand monde. . . . je ne pourrais me trouver heureuse en province. A cette déclaration, faite en bégayant, et avec le plus mortel embarras, M. de Férioles sourit : Ce discours, lui dit-il, n'est pas de vous ; voilà des phrases que vous avez entendu dire dans la société, et

que vous répétez sans réflexion. Vous, Isaure! vous ne seriez pas *heureuse* dans une habitation charmante, au milieu de tous les trésors de la nature, et entre le meilleur des peres et l'époux que vous auriez choisi! .... Et qu'a de commun avec le bonheur, le tumulte du grand monde? .... Ah! loin que cette étonnante dissipation puisse faire le bonheur, loin même qu'elle puisse contribuer à l'augmenter, elle anéantirait la félicité la plus parfaite; elle distrait sans cesse de la bonté et de l'amitié.... Ici, M. de Férioles sentit le bras d'Isaure presser le sien; il la regarda; elle était pâle, et deux larmes échappées de ses yeux baissés, coulaient doucement sur ses joues .... Intéressante et sensible Isaure! reprit-il, avec un profond attendrissement, sans doute, il m'est permis de craindre que, dans quelques momens de loisir, le souvenir de Paris ne vienne vous causer un regret involontaire: comment, à votre âge, ne pas regretter, par exemple, ce spectacle enchanteur où l'on verse de si douces larmes, où l'on voit représenter tout ce qui peut charmer l'esprit et toucher le cœur! .... Mais, attentif à étudier les moindres mouvemens de votre âme, quand je verrai quelque altération dans votre humeur, je vous dirai: Ne regrettez point ces fictions ingénieuses; les plus douces émotions

émotions qu'elles produisent, sont excitées ici par des objets réels! Voulez-vous éprouver la pitié? suivez-moi sous le toit du pauvre, et les pleurs que vous y verserez, ne seront point stériles; ils consoleront l'infortuné. Voulez-vous voir l'intéressant tableau de la paix et de l'innocence? venez dans les chaumieres qui nous entourent: voulez-vous contempler la ravissante image du bonheur? regardez votre pere et votre époux, et jouissez de votre ouvrage. A ces mots, Isaure, fondant en larmes, s'arrêta près d'un banc et s'assit. Ah! s'écria-t-elle, vous connaissez mieux mon cœur que je ne le connais moi-même! M. de Férioles se mit à ses genoux, et serrant ses deux mains dans les siennes: Oui, dit-il, et je ne connais ici que vous, car je n'y ai vu que vous seule!.... Mais, reprit Isaure, se peut-il que vous n'ayez pas remarqué que ma tante.... n'est pas favorablement disposée pour vous?—Vous m'étonnez; elle me traite avec tant de bienveillance!.....—Quoi! vous ne voyez pas que c'est le chevalier qu'elle aime?—Pardonnez-moi, je m'en suis apperçu; mais que nous importe?—Comment?—Eh bien, qu'elle a de la passion pour lui?—Assurément, et le chevalier est amoureux d'elle. Il me paraît honnête,

nête, il me montre de l'amitié, je prendrai part à son bonheur.—Mon pere ne vous a donc pas instruit.... des projets de ma tante?....—Il m'a dit que madame de Béville désirait pour vous, l'alliance du chevalier; il se trompe : madame de Béville a du penchant pour ce jeune homme qui ne vous aime point, et qui n'est occupé que de votre tante.

Isaure sourit, et allait répondre, lorsqu'elle entendit marcher; elle se leva, et reprenant le chemin de la maison, elle rencontre madame de Béville et son pere; elle ne s'arrêta qu'un moment avec eux, et elle courut s'enfermer dans son cabinet. Là, tombant dans un fauteuil : Grand Dieu, s'écria-t-elle, qu'ai-je fait!.... et à quel point ma conduite est inexcusable!.... Il ne m'est plus possible de m'abuser sur mes vrais sentimens.... c'est lui, c'est M. de Férioles que j'aime, il m'a fait rougir d'une frivolité que je méprise maintenant : oui, c'est cette âme si pure et si sensible qui seule répond à la mienne; et cependant, aujourd'hui même, j'ai pris l'engagement public de me donner à un autre! Un moment d'enivrement m'a rendue coquette et fausse!.... Et quelle fut la cause de ce funeste enthousiasme? la plus futile vanité!.... Quoi! dans

dans le même jour j'autorise les espérances de deux amans! j'ai pu jouer un rôle si méprisable, et si contraire à mon caractere! Voilà donc où peuvent conduire l'orgueil et la séduction du monde!.. Ah! fuyons-le, ce monde corrupteur, fuyons-le pour toujours!.... Mais comment annoncer cette résolution! quelle sera l'indignation de ma tante, et la fureur du chevalier! dans quel abyme m'ont précipitée mon imprudence et ma ridicule vanité!.. Je ne puis retourner à la vertu, sans perdre ma réputation! ...je ne puis suivre les mouvemens de mon cœur, sans trahir mes sermens!...O mon pere, pourquoi m'avez-vous quittée? pourquoi m'avez-vous conduite dans ce dangereux séjour? Hélas! vous comptiez sur ma raison; mais en est-il sans l'expérience? Dans cet instant, Isaure entendit frapper à sa porte; elle essuya ses yeux baignés de pleurs, elle fut ouvrir: on la demandait pour faire une promenade en voiture. Elle descendit, et elle monta dans une caleche avec sa tante, deux autres femmes, le baron et M. de Férioles. On fut à un quart de lieue, dans une ferme où l'on allait souvent manger de la crème et des fruits. La fille du fermier, âgée de seize ans, et nommée Marthe, était extrêmement jolie; Isaure l'aimait beaucoup, et Marthe, pres-

que tous les matins, lorsqu'Isaure était à Auteuil, lui portait un panier de fruits. En quittant la ferme, Isaure, comme à l'ordinaire, embrassa Marthe, et l'invita à venir chez madame de Béville, le surlendemain dans l'après midi, parce qu'on devait y danser ; car, ajouta-t-elle, ce sera le jour de ma fête.—Comment ! reprit la jeune fille, nous avons donc la même patrone ?—Oui, répondit Isaure, Marthe est aussi mon nom de bapteme. Cette découverte fit le plus grand plaisir à la jeune paysanne qui promit bien d'être exacte à se trouver au rendez-vous. En rentrant à la maison, madame de Béville, en menant Isaure dans un cabinet, lui demanda si elle avait parlé à M. de Férioles. Isaure, interdite, fut un moment sans répondre ; mais l'idée d'expier sa conduite passée par une franchise courageuse, la ranima tout à coup : Oui, ma tante répondit-elle.—Eh bien, renonce-t-il à ses prétentions ?—Non, ma tante, il les conserve.—Et qui peut les autoriser ?. . —Mon aveu ; j'aime M. de Férioles ; je sens toute l'inconséquence de ma conduite . . . . Avant d'avoir connu M. de Férioles, je me suis engagée légerement, c'est un grand tort ; ma jeunesse, peut-être, l'excuse. La crainte, la honte, et surtout la vanité, m'ont fait depuis commettre beau-

coup

coup d'imprudences ; mais je connais enfin mon cœur, et son choix est fixé sans retour.

Ce choix est de bon goût, reprit madame de Béville avec le sourire le plus méprisant. . . . Mais avez-vous songé que vous ne pouvez rompre vos engagemens avec le chevalier d'Osambry, sans vous déshonorer ? M. d'Osambry, répondit Isaure, ne peut me croire véritablement engagée, puisqu'il n'a pas reçu la parole de celui qui, seul, a le droit de disposer de moi ; et je m'honore de préférer M. de Férioles, puisqu'il est l'ami de mon pere.

La colere qui suffoquait madame de Béville, la rendit muette pendant quelques instans; mais diverses réflexions, faites rapidement, l'engageant à montrer plus de modération : du moins, reprit elle d'un ton radouci, vous me donnerez le tems de préparer le chevalier à cet étonnant changement ; je n'imagine pas que votre projet soit de joindre l'insulte et le mépris à l'inconstance. . . . —Ah ! ma tante, j'estime M. d'Osambry, et j'admire ses excellentes qualités ; je suis touchée, comme je dois l'être, de ses sentimens, et je désire mettre à mon refus, toutes les formes de la reconnaissance et de l'amitié. Daignez me guider à cet égard ; je ferai tout ce

que

que vous me prescrirez, d'autant plus que je crains mortellement la violence et les emportemens du chevalier.—Rassurez-vous, reprit madame de Béville avec un sourire dédaigneux, le chevalier vous préférait aux plus grands partis de la cour, mais il n'a point de passion pour vous; il n'a été décidé que par son attachement pour moi, et les sentimens qu'il vous supposait.—Vous me charmez, ma tante, reprit Isaure; c'est assurément tout ce que je pouvais désirer.—Oui, dit madame de Béville, il éprouvera beaucoup d'étonnement, ce qui est assez simple, mais d'ailleurs, il sera fort calme, soyez-en sûre. Avez-vous parlé à votre pere?—Non, ma tante.—Eh bien, ne vous pressez point de l'instruire; accordez-moi seulement quinze jours, je vous promets qu'au bout de ce tems, vous serez libre, sans éclat et sans scenes. Cette assurance enchanta Isaure; elle baisa mille fois les mains de sa tante, en la remerciant, et en lui demandant pardon avec autant de sentiment que d'ingénuité. La naïve Isaure ne savait pas qu'une coquette de trente-huit ans ne pardonne jamais lorsqu'on lui fait ombrage, ou qu'on a déjoué ses prétentions, et blessé sa vanité. Madame de Béville fit de profondes réflexions sur cet événement. En

demandant

demandant du tems, elle n'avait songé qu'à s'assurer de celui qui lui serait nécessaire pour combiner sa conduite. Elle avait toujours été jalouse des agrémens et de la jeunesse de sa niece, par conséquent, elle ne l'avait jamais aimée; mais l'orgueil et l'ambition lui donnerent l'idée de lui faire faire un grand mariage; ensuite, les flatteries du chevalier, en lui persuadant qu'il éprouvait pour elle un sentiment plus tendre que l'amitié, avaient exalté sa tête, naturellement très-vive. Elle croyait jouer un rôle héroïque; et quoiqu'elle se repentît de n'avoir pas songé d'abord à se proposer elle-même, on l'avait tellement enivrée de louanges et d'espérances ambitieuses, elle était si persuadée que seule elle gouvernerait à son gré le chevalier, et qu'Isaure n'aurait aucun ascendant sur lui, qu'elle avait, de bonne foi, regardé ce mariage comme nécessaire au bonheur de sa vie; mais il fallait renoncer à ce projet, puisqu'Isaure déclarait enfin, avec fermeté, son inclination pour M. de Férioles. Madame de Béville sentit qu'elle pouvait tirer un grand parti des imprudences d'Isaure, pour lui donner des torts et pour motiver le nouveau dessein qu'elle méditait. Elle se décida donc à se plaindre hautement d'Isaure

et

et du baron, à se brouiller avec tous les deux, et à épouser le chevalier, si ce dernier, comme elle n'en doutait pas, lui déclarait ses vrais sentimens; car elle ne craignait plus de se donner un ridicule, la rupture n'étant causée que par la seule volonté d'Isaure. D'ailleurs, madame de Béville, autorisée à montrer du ressentiment contre sa nièce, n'était plus retenue par cette tendresse touchante qu'on lui supposait pour elle, et qui seule, disait-elle, eût suffi pour l'empêcher de se remarier; enfin, son enthousiasme pour le chevalier étant à son comble, la disproportion d'âge, et toutes les considérations qui l'avaient effrayée peu de jours auparavant, ne pouvaient plus l'arrêter. Avant de parler au chevalier, elle voulut sonder les dispositions de sa famille, et elle se décida à confier d'abord le secret d'Isaure à la duchesse d'Osambry.

Toute la société passa le jour suivant à Paris. Madame de Béville ne vit ni la duchesse, ni le chevalier, qui étaient à Versailles pour quelques jours. M. de Férioles, en arrivant à son auberge, y trouva une lettre par laquelle une dame qui lui était inconnue, et qui logeait dans son quartier, le priait instamment de passer chez elle dans le cours de la journée. La lettre était

était d'un ton très-honnete, et signée *la marquise de Melsange*. M. de Férioles se rendit sur-le-champ, chez elle. Il trouva, dans un hôtel garni, une jeune dame fort jolie, d'un extérieur très-décent, qui commença par lui faire beaucoup d'excuses, et qui ensuite, lui conta qu'elle était la femme d'un gentilhomme, capitaine de cavalerie, qu'un oncle riche et puissant persécutait pour avoir fait un mariage d'inclination. Je n'avais, il est vrai, continua la belle affligée, ni naissance, ni fortune ; mais, du moins, mes ennemis mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre justice à ma conduite et à la pureté de mes mœurs. J'épousai secretement M. de Melsange, il y a quatre ans ; nous déclarâmes enfin notre mariage, au mois de Mai dernier, et presqu'aussitôt, une lettre de cachet a privé mon mari de sa liberté ; il est enfermé à Saumur. . .—O ciel ! s'écria M. de Férioles. La jeune dame mit son mouchoir sur ses yeux, et resta quelques minutes dans cette attitude ; ensuite, reprenant la parole : Oui, monsieur, dit-elle, et l'on veut faire casser mon mariage, parce que mon mari qui est officier, n'a point demandé l'agrément du roi. Ayant passé ma vie en province, je n'ai ni amis, ni pro-

 tection.

tection. ... J'ai appris, par hasard, que vous étiez parent du ministre de la guerre, et votre réputation de bonté m'a fait espérer que vous voudriez bien vous charger de présenter mon placet au ministre.... N'en doutez pas, madame, interrompit vivement M. de Férioles; disposez de moi en toutes choses.... J'aurai l'honneur de vous conduire chez le ministre.— Non, monsieur, reprit la marquise, je crains trop le crédit et la violence de l'oncle de mon mari, pour oser faire des démarches publiques; il pourrait aussi me faire enfermer.... —Quelle horreur !—Il en est capable; je ne veux donc point me montrer à Versailles; tout ce que je vous demande, c'est de vous charger de mon placet.

M. de Férioles promit, non-seulement, de présenter le placet, mais de suivre l'affaire avec toute l'activité possible. La marquise lui dit qu'elle attendait quelques papiers importans qu'elle voulait joindre au placet, et qu'elle lui remettrait le tout, sous peu de jours. Il fut convenu qu'elle le ferait avertir, et qu'il reviendrait chez elle au jour qu'elle lui indiquerait, pour recevoir de ses mains, le placet et les autres

papiers.

papiers. La jeune dame s'épuisa en remercîmens, et M. de Férioles la quitta, pénétré de sa situation, et charmé de sa personne.

Madame de Béville retourna le soir à Auteuil, avec sa niece. Le lendemain était le jour de la fête d'Isaure. Mademoiselle Cléry lui conta qu'elle savait, par Jacquot, que son maître rapporterait de Paris, un superbe rosier de roses mousseuses, fleur très-rare alors, et qu'il l'offrirait à Isaure qui avait paru en désirer un. M. de Férioles revint à neuf heures; Isaure s'attendait à recevoir le beau rosier, mais M. de Férioles ne lui présenta qu'une anémone cueillie dans le jardin. Elle imagina qu'il ne lui donnerait les roses qu'à l'heure où toute la maison et les paysans viendraient lui présenter des bouquets; et voulant lui laisser croire qu'elle ne s'attendait pas à cette attention, elle se garda bien de lui parler du rosier. Après le dîné, on offrit à Isaure une grande quantité de fleurs, et M. de Férioles ne lui donna rien. Un moment après, on annonce la jolie Marthe qui, à la tête des jeunes filles du village, apportait aussi son offrande. Marthe donna une corbeille de fleurs qu'Isaure reçut avec une extrême distraction. Un seul objet fixait son attention et ses regards;

c'était une superbe branche de roses mousseuses, attachée au corset de Marthe.... Un moment après, elle remarqua que M. de Férioles regardait la rose mousseuse, en souriant d'un air de complaisance, et qu'il fit à Marthe plusieurs signes d'intelligence. On passa dans le jardin, où l'on devait danser sur la pelouse, avec les paysans et toute la maison. Lorsqu'on y fut, Isaure voyant Marthe toute seule, à quelques pas des villageoises, s'approcha d'elle, en lui demandant d'où lui venait cette belle branche de roses. A cette question, Marthe pâlit, rougit, baissa les yeux, et ne répondit rien ; Isaure s'éloigna d'elle, avec un violent battement de cœur. Elle ne voulut point danser, se plaignit d'un grand mal de tête, et fut s'asseoir auprès de sa tante. Au bout d'une heure, Isaure vit M. de Férioles, Marthe et quelques autres quitter la pelouse, pour se promener dans un bosquet voisin. Isaure se leva, et fut aussi dans cette espece de petit bois. Le jour était tout-à-fait à son déclin, Isaure marchait au hasard, elle entendit parler derriere un énorme buisson de lilas ; elle reconnut la voix de M. de Férioles, elle s'arrêta, et elle recueillit ces paroles : *Un plus long entretien paraîtrait singulier, mais soyez tranquille, ma chere Marthe,*

Marth, et allez rejoindre vos compagnes. A demain matin à six heures. On cessa de parler, Isaure sortit précipitamment du bois; elle rencontra sur la pelouse, mademoiselle Cléry à laquelle elle demanda la clef de sa chambre. Mademoiselle Cléry ne put s'empêcher de lui parler de la rose mousseuse que portait Marthe: Je vous ordonne là-dessus, dit Isaure, un silence absolu; si vous en dites un seul mot à Jacquot, je vous renverrai. En prononçant ces paroles, elle quitta précipitamment mademoiselle Cléry, elle rentra dans la maison, s'enferma dans son appartement, fit dire qu'elle était malade, et qu'elle allait se mettre au lit. L'indignation d'Isaure égalait sa surprise: Quoi, disait-elle, c'est donc là cet homme que j'ai préféré, cet homme que je croyais si vertueux, auquel je supposais, pour moi, un sentiment si tendre, et que j'aimais de si bonne foi!.... Il n'a ni mœurs, ni probité; c'est un vil séducteur, un hypocrite!...., Ah! je renonce au mariage, je reprends ma liberté, je ne la sacrifierai jamais.... En se plaignant ainsi, Isaure pleurait; son cœur était profondément blessé, et devait l'être; que ne doit pas ressentir une jeune personne fiere et sensible, en acquérant la preuve d'une semblable infidé-

lité, à l'époque même où elle a fait l'aveu de son penchant ?. . . . .

Isaure passa la nuit entiere à s'affliger, et chaque réflexion augmentait son dépit et sa douleur.

Le lendemain, à son réveil, on lui dit que le pere de Marthe demandait à lui parler. Isaure, au nom de Marthe, éprouva la plus vive émotion : elle se leva précipitamment, et descendant, sur-le-champ, dans le salon, elle y reçut le bon fermier. Mademoiselle, lui dit-il, comme vous avez beaucoup de bonté pour ma famille, je viens vous informer d'un événement. . . . Avant tout, interrompit Isaure, dites-moi si, dans le récit que vous voulez me faire, il est question de M. de Férioles ?. . .—Oui, mademoiselle, répondit le fermier, car c'est lui seul. . .—Il suffit, interrompit Isaure, il ne me convient pas d'en entendre davantage ; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous m'obligerez sensiblement, si vous avez la sagesse de ne point ébruiter cette histoire.—Mais, mademoiselle, c'est impossible, quand l'amour tourne la tête d'une jeune fille. . .—Elle l'aime donc passionnément ? Oh ! comme une folle, et pour lui, c'est tout de même. Je me suis d'abord bien fâché, mais M. de Férioles est

si

si généreux, il lui donne tant d'argent!... A ces mots, Isaure, indignée, se leva brusquement pour sortir; elle ouvrit la porte du salon, et recula deux pas, en voyant M. de Férioles qui, dès qu'il apperçut le paysan qui sortait, sourit, et entra dans le salon, en disant à Isaure: Eh bien, il vous a conté tout ce joli petit roman? Isaure confondue, resta immobile. Ces paroles, et l'air calme et serein de M. de Férioles, furent, pour elle, une justification presque complete. Elle était si tremblante, qu'elle fut obligée de s'asseoir.— Vous auriez su tout cela hier au soir, poursuivit M. de Férioles, si j'avais pu vous parler un moment en particulier... Isaure interrompit M. de Férioles pour lui demander un récit détaillé, et M. de Férioles s'asseyant auprès d'elle: "Il faut d'abord que vous sachiez, dit-il, que je voulais vous donner un rosier de roses mousseuses.....—Ah! cher M. de Férioles! s'écria Isaure que ce mot achevait de désabuser." M. de Férioles, aussi surpris que touché de ce transport, s'arrêta, Isaure le conjura de continuer; il baisa sa main qu'il retint dans les siennes, et reprenant sa narration: "J'allai donc hier matin, poursuivit-il, chez plusieurs fleuristes, et aucun ne voulut me vendre un rosier; tout ce que je pus obtenir, fut

une branche. Je partis en cabriolet avec Jacquot, tenant la rose que je vous destinais ; il était huit heures et demie du matin, lorsque nous passâmes devant la petite terrasse de la maison du maître d'école qui est, comme vous savez, à cinq cents pas du village : le pavé, brisé à cet endroit, nous obligeait à n'aller qu'au pas, et j'entendis pleurer et gémir ; j'arrêtai le cheval, et jetant les yeux sur la terrasse, je vis un jeune garçon qui fondait en larmes. Sa figure et sa douleur m'intéresserent ; je dis à Jacquot d'aller avec mon cabriolet, chez madame de Béville, et que je m'y rendrais à pied. Je descendis de la voiture, Jacquot partit ; je montai sur le talus au haut duquel se trouve la palissade de la terrasse, et j'appelai le jeune homme ; il vint : « Qu'avez-vous, mon ami ? lui dis-je, vous a-t-on battu ?—Non, monsieur.—Pourquoi pleurez-vous si amerement ?—Oh, monsieur, je ne peux pas dire cela. A ces mots, je le pressai si vivement, qu'il me conta qu'il s'affligeait de ce qu'on avait coupé et pris toutes les fleurs d'un rosier qu'il cultivait.—Mais, lui dis-je, vous trouverez d'autres rosiers dans le village, et voilà un louis pour en acheter.—Ah ! monsieur, si vous étiez venu une heure plutôt ! à présent, il

n'est

n'est plus tems.... —Pourquoi donc ?—Monsieur, je voulais donner ces roses... à quelqu'un qui va passer... —Une jeune fille ?—Oui, monsieur, et c'est aujourd'hui le jour de sa fête.. — Elle s'appelle Marthe ?—Oui, monsieur, la fille de Jarson le fermier. Tous les matins, avec son âne, elle passe par ici pour aller vendre, au village, de la crème et des herbes... elle chante de loin, je l'entends, et...—Et toutes vos roses sont cueillies ?—On n'a pas seulement laissé un bouton, et je n'ai vu cela que tout à l'heure:.... ! hier, il y en avait six ! et du moins, s'il en restait une, je serais content ! mais le jour de sa fête, n'avoir pas une fleur à lui donner !... En prononçant ces paroles, le jeune garçon se remit à sanglotter. J'étais placé de maniere que, caché par la palissade qui nous séparait, il ne voyait que mon visage, et n'avait pas apperçu la belle branche de roses mousseuses que je tenais. Allons, dis-je en moi-même, il faut faire un heureux; Isaure ne s'attend point à recevoir cette branche, et si elle était ici, elle m'ordonnerait d'en faire le sacrifice: ce sera toujours une offrande à l'amour... Comme je faisais cette réflexion, le jeune homme tressaillit, en s'écriant: Ah bon Dieu, la voilà ! écoutez. En effet, j'entendis

tendis une voix jeune et claire qui chantait de loin, mais avec tant de force, que je distinguai ces paroles :

> C'est la fille à Simonette
> Qui vend un panier d'œufs frais. . .

Alors, élevant la main au dessus de la palissade, je montrai ma superbe rose. . . Le jeune homme fit un cri de surprise et d'admiration, et se jetant à genoux : O monsieur ! cher monsieur ! dit-il en joignant les mains.—Je vous la donne, interrompis-je, en la lui présentant. Il la reçut avec transport, en me comblant de bénédictions ; et comme la jeune fille approchait, je m'éloignai bien vîte. Le soir de votre fête, continua M. de Férioles, j'eus dans le petit bois, un entretien avec Marthe, sur son jeune amoureux qui n'a que dix-sept ans. Le fermier, le trouvant trop jeune et trop pauvre, avait défendu à Marthe d'y penser ; mais c'est un ordre plus facile à donner qu'à exécuter : Marthe *pensait* toujours à Sylvain (c'est le nom de son amant), et elle m'assurait en pleurant que *c'est plus fort qu'elle :* enfin, j'ai été ce matin à six heures à la ferme, j'ai parlé à Jarson, et j'ai obtenu son consentement ;

sentement ; j'ai vu le maître d'école et Sylvain, les paroles sont données, tout est d'accord, et la noce se fera dans six semaines.

On peut juger de l'effet que produisit ce récit sur le cœur d'Isaure ; il augmenta tellement son estime et sa tendresse pour M. de Férioles, que dès le jour même, déclarant, sans aucun détour, ses sentimens au baron, et lui confiant tout ce qui s'était passé entre elle et madame de Béville, elle consentit à épouser M. de Férioles, aussitôt que madame de Béville aurait prévenu le chevalier.

Deux jours après, M. de Férioles reçut un billet de madame de Melsange qui lui donnait un rendez-vous pour le lendemain, à six heures du soir. Quoiqu'il fût le plus heureux des hommes, entre Isaure et le baron, il s'arracha d'Auteuil pour faire une bonne action, et au jour et à l'heure indiquée, il se trouva à la porte de la marquise.

Le chevalier d'Osambry arriva à Auteuil une heure après le départ de M. de Férioles ; il était venu dans un élégant phaéton, et il proposa à madame de Béville, une promenade aux champs Elysées. Il faisait un tems superbe, on y consentit ; le phaéton n'avait que trois places qui furent

rent remplies par madame de Béville, sa niece et le chevalier. Isaure, très-froide et très-sérieuse, gardait le silence; le chevalier, suivant sa coutume, ne paraissait occupé que de madame de Béville, et cette derniere, plus animée que jamais du désir de plaire, déployait tous ses moyens de séduction. Au milieu de l'entretien le plus animé, le chevalier s'interrompant tout-à-coup : Eh mon Dieu! dit-il, ne vois-je pas M. de Férioles là-bas, dans cette voiture de remise noire et jaune? Isaure l'avait déjà apperçu, car une femme voit de bien loin celui qu'elle aime; c'était en effet M. de Férioles, avec madame de Melsange qui, prête à monter en voiture, au moment où il était arrivé chez elle, pour aller, disait-elle, se promener pour sa santé, l'avait engagé à faire cette promenade avec elle. M. de Férioles, dit madame de Béville, est là avec une jolie femme.—C'est incroyable! s'écria le chevalier, je me trompe sûrement.... Dans cet instant, la voiture de remise approchant du phaéton, madame de Melsange dit vivement à M. de Férioles, en s'enfonçant dans la voiture, comme si elle eût voulu se cacher : De grâce, baissez le store de votre côté; dépêchez-vous, je crois voir un de mes persécuteurs, je ne veux

pas en être apperçue. M. de Férioles obéit précipitamment, mais avec chagrin, car il venait d'entrevoir Isaure. Cette action surprit infiniment Isaure; et le chevalier répétant toujours, *c'est incroyable!* madame de Béville, lui demanda quelle était donc la chose dont il paraissait si étonné! C'est, répondit-il, une ressemblance inouie de la femme qui est avec M. de Férioles; si l'on pouvait imaginer qu'un honnête homme pût se promener aux champs Elysées avec une courtisane, je croirais que cette femme est la petite Cécile.... —Quoi! dit madame de Béville, cette Cécile qui était danseuse à l'opéra, il y a deux ans?—Oui, elle même.—Oh! vous vous trompez certainement, s'écria vivement Isaure. —J'en suis persuadé, reprit le chevalier, sans avoir l'air de remarquer le trouble d'Isaure; mais, poursuivit-il, j'apperçois Vilmere qui connaît Cécile beaucoup mieux que moi; je vais l'appeler il vous éclaircira ce fait. Vilmere fut appelé; il était à cheval; il vint aussitôt, on le questionna, il répondit sans hésiter que la jeune femme de la voiture jaune et noire était Cécile, et il ajouta: Je lui ai parlé, elle est avec un homme que je ne connais pas. Après cet éclaircissement, Vilmere parla d'autre chose, et ensuite

suite s'éloigna. Le chevalier triomphait, Isaure gardait un morne silence, madame de Béville tomba dans une profonde rêverie ; avec ses nouveaux projets, elle ne pouvait plus désirer qu'Isaure changeât encore de résolution ; au contraire, elle craignait beaucoup que le dépit ne la ramenât au chevalier. Ainsi, cet incident, loin de lui plaire, l'inquiétait extrêmement. On quitta les champs Elysées, et en arrivant à Auteuil, on entra dans le salon, où l'on trouva la duchesse d'Osambry qui, depuis une heure, était à Auteuil. Isaure sortit pour remonter un moment dans sa chambre ; le chevalier la suivit, et la rejoignant dans une petite galerie, il l'arrêta, en lui demandant un moment d'entretien. Il commença par lui dire qu'il voulait, avant d'en parler à madame de Béville, lui faire part d'une chose très-importante pour lui : c'était qu'ayant obtenu à Versailles, une audience particuliere de la reine, il en avait reçu la promesse positive de la place qu'il sollicitait, et de plus, ajouta-t-il, la reine s'est engagée à demander pour moi la survivance de la charge de mon pere, ce qui me donnera, tout de suite, *les grandes et les petites entrées*, enfin ce qui assurera *les honneurs* de la cour à elle dont je recevrai la main ; et voilà, de

tant

tant de grâces inattendues, celle qui me touche le plus.... Il prit un air attendri en disant ces dernieres paroles.... Isaure le regarda fixement et froidement; il fut un peu déconcerté....

Les intrigans peuvent, en beaucoup d'occasions, éblouir et jouer les gens droits et sensibles, mais ils ne connaissent du cœur humain que ses petitesses; ils comptent trop sur la vanité, ou, pour mieux dire, ils ne comptent que sur elle, et souvent ils se trompent. Isaure avait eu un moment d'enivrement qui s'était dissipé sans retour. Rien n'éclaire comme un sentiment vrai, rien ne perfectionne un caractere comme l'amour, quand c'est l'estime et la vertu qui l'ont fait naître. Isaure ne méprisait pas le chevalier, mais depuis qu'elle aimait M. de Férioles, elle ne l'admirait plus. Comment aurait-elle admiré celui qui ressemblait si peu à son amant! Le modele de la perfection est l'objet qu'on aime: tout ce qui s'écarte de cette ressemblance, cesse de plaire; tout ce qui s'y montre opposé, devient antipathique; Isaure, enfin, sans aucun raisonnement, commençait à bien juger le chevalier, en le comparant à son amant. Le préambule de chevalier lui déplut; elle y trouva peu de délicatesse, elle y vit clairement le dessein de séduire

son amour-propre; elle répondit d'un ton glacial. Le chevalier très-surpris, ne se rebuta point. Je voulais encore vous parler, lui dit-il, sur M. de Férioles. Après les espérances que vous m'avez données, et que vous avez confirmées publiquement d'une maniere si touchante pour moi, j'aurais eu le droit d'exiger de vous, moins de condescendance pour un homme qui prétend à votre main; cependant, j'ai respecté vos ménagemens pour les désirs de votre pere: mais maintenant qu'il est prouvé que M. de Férioles n'est fait, par ses mœurs et le scandale de sa conduite, ni pour devenir votre mari, ni pour être mon rival, je crois que vos engagemens et l'honneur vous prescrivent de déclarer, sans délai et sans détour, la préférence que vous daignez m'accorder. La pudeur, et sans doute la prudence, vous défendent de révéler à M. de Risdale ce que nous avons vu aux champs Elysées; d'ailleurs, alléguer cette raison, pourrait paraître une plainte, et votre préférence pour moi, n'aurait plus l'air que d'une vengeance: je veux vous obtenir d'une maniere plus digne de vous, et plus flatteuse pour moi. Ainsi, contentez-vous de montrer avec fermeté, dès ce soir, vos vrais sentimens, ou bien, autorisez-moi à parler,

de

de votre part, à M. de Risdale.... —Non, monsieur, dit enfin Isaure, toutes vos démarches auprès de mon pere seraient inutiles; votre alliance l'honorerait sans doute, mais elle me séparerait de lui; j'ai ouvert les yeux sur mes devoirs, et j'ai promis à mon pere de ne le point quitter.—Et vos engagemens avec moi ?.... Je n'en ai pu former sans l'aveu de mon pere.—Ainsi donc, vous me préférez un provincial ridicule, sans principes et sans mœurs ?—La volonté de mon pere réglera la mienne qui ne peut que m'égarer, sans ses conseils. En disant ces mots, Isaure quitta le chevalier qu'elle laissa pétrifié d'étonnement. Quoiqu'il sût bien qu'elle ne l'avait jamais aimé, et qu'il eût remarqué son inclination pour M. de Férioles, il n'avait pas imaginé, depuis la scene des courses, qu'elle pût être capable de préférer un campagnard à l'homme de la cour le plus brillant, et qu'elle croyait le plus en faveur. Ses affaires étaient dans le plus grand délabrement, et il avait fort exagéré ses espérances d'ambition; la reine l'avait assuré vaguement de sa protection, et voilà, comme tant d'autres, ce qu'il appelait des promesses positives. Il descendit dans le salon; madame de Béville l'attendait avec autant d'im-

 patience,

patience, que d'inquiétude. Elle vit avec joie, à son air consterné, qu'Isaure lui avait ôté toute espérance. Le chevalier qui n'était point gêné par la présence de la duchesse, conta ce qui venait de se passer entre Isaure et lui ; il osa dire nettement qu'il n'était point amoureux d'Isaure, et que cependant il était inconsolable. A cette assurance, madame de Béville s'attendrit et s'anima ; la duchesse déjà prévenue par elle, lui dit : En vérité, vous vous aimez tous deux, je m'en suis apperçue depuis long tems ; vous êtes libres. . . . Comme elle prononçait ces paroles, le chevalier tomba aux pieds de madame de Béville ; la scene fut très-bien jouée : le dénouement se devine. Le chevalier se vengea d'Isaure ; en la privant d'un riche héritage, il reçut les sermens de madame de Béville, et il fut décidé qu'il l'épouserait sous huit jours. Il partit le soir même, afin d'aller demander l'agrément du roi, et de tout préparer pour cette union si brusquement formée. Madame de Béville triomphante, se livra à tout l'enivrement d'une joie immodérée. En se regardant le soir dans son miroir, il lui sembla qu'elle avait quinze ans de moins ; on la préférait à la jeune et charmante Isaure : le beau d'Osambry mourait d'amour

pour

pour elle : que dirait-on à Paris, quelle surprise et quelle jalousie pour toutes les femmes de trente-huit ans! enfin, elle allait paraître à la cour, elle allait mettre un grand habit! .... elle aurait *un tabouret* chez la reine! .... avec son esprit et son adresse, elle parviendrait facilement à devenir favorite! .... Toutes ces idées délicieuses l'occuperent toute la nuit. Le lendemain, elle passa quatre heures à sa toilette; elle reprit des rubans couleur de rose, et la coiffure et l'habillement d'une jeune personne de vingt ans: lorsqu'on a tourné la tête d'un homme de vingt-six, n'est-on pas véritablement rajeunie? Le baron qui avait couché à Paris, revint pour dîner. Madame de Béville, trop fiere de sa gloire pour éprouver le moindre embarras, le prit en particulier pour lui conter que le chevalier n'avait jamais aimé qu'elle; qu'enfin, il avait avoué sa passion.... elle ajouta qu'elle n'avait pu résister à tant d'amour, et qu'elle lui avait promis sa main. Eh bien, tant mieux, ma sœur, dit le baron, vous verrez, sans peine, ma fille épouser mon bon Férioles, nous serons tous satisfaits, et je vous assûre que Férioles ne regrettera nullement la fortune que vous assuriez à mon Isaure: j'ai trente mille livres de rente, il en a douze;

c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour être heureux. Madame de Béville, charmée de cette modération, embrassa son frere, et voulut lui persuader que ce brillant mariage serait très-utile à sa famille; le baron lui répondit qu'il na'vait aucune ambition, et il la quitta pour aller retrouver sa fille.

Isaure, depuis l'aventure des roses mousseuses, avait appris à suspendre son jugement, et à se défier des apparences; son cœur, et même sa raison, l'assuraient qu'il était impossible que M. de Férioles fût un homme sans mœurs et sans décence: elle concevait bien, d'après sa bonhommie même, qu'il pût se trouver avec une courtisane, sans la connaître; mais ce store baissé précipitamment par lui, au moment même où il apperçut le phaéton du chevalier, et ce long séjour à Paris!.... comment expliquer tout cela? .... C'en était bien assez pour agiter et pour troubler Isaure.... Le baron la trouva si rêveuse et si préoccupée, qu'elle fit à peine attention à la grande nouvelle du mariage de sa tante; elle se garda bien de conter à son pere l'étrange rencontre des champs Elysées; mais à tout moment, croyant entendre une voiture, elle allait regarder à la fenêtre qui donnait sur la cour, et

ensuite

ensuite elle revenait tristement se rasseoir en soupirant. Enfin, elle entendit distinctement le bruit d'un cabriolet; elle se précipite vers la fenêtre: c'était en effet M. de Férioles, qui, un moment après, entra dans la chambre. Le baron s'empressa de l'instruire du mariage de sa sœur: Cela ne me surprend pas, dit M. de Férioles, j'avais bien vu qu'il l'aimait; il la loue tant!—C'est-à-dire, reprit le baron, qu'il la flatte d'une maniere très-suspecte: une femme qui a tout-à-l'heure quarante ans, n'inspire pas tout cela. Dieu veuille que ma sœur ne se repente jamais de cette folie!—Je crois qu'elle sera heureuse, repartit M. de Férioles, car le chevalier me paraît, au fond, un très-bonhomme. Mais, poursuivit-il en se tournant vers le baron, je suis chargé d'une commission pour vous; tenez, lisez ce billet. Le baron prit le billet, l'ouvrit, et lut ces mots: "On aurait la chose du monde "la plus importante à communiquer à M. le "baron de Risdale. Cette affaire ne souffre "aucun retard; on conjure M. le Baron de "Risdale de se rendre sur-le-champ au lieu "qu'on lui indiquera."

Cette écriture m'est inconnue, dit le baron, et le billet n'a point de signature; savez-vous

 de

de quoi il s'agit?—Non, je l'ignore, mais je connais la personne qui vous écrit; c'est une jeune femme de province, très-intéressante, et qui se nomme la marquise de Melsange: elle m'a conjuré de vous engager à l'aller voir; elle n'a qu'un mot à vous dire.... —Ce n'est pas une aventuriere, vous en êtes sûr?—Je vous le répete, c'est une femme très-vertueuse.... Prenez mon cabriolet, allez-y sur-le-champ, vous pourrez facilement revenir pour dîner.... Le baron fit encore plusieurs questions, ensuite il se décida à partir. Alors M. de Férioles, pour satisfaire la vive curiosité que lui montrait Isaure sur *la vertueuse* marquise de Melsange, lui conta de quelle maniere il avait fait connaissance avec elle, et comment il s'était trouvé aux champs Elysées, dans sa voiture; la circonstance du store baissé ne fut pas oubliée. A ce détail, Isaure, transportée, ne put se contenir davantage: O le meilleur des hommes! s'écria-t-elle, le vice effronté se sert de votre bonté même pour vous abuser; cette prétendue marquise de Melsange est une vile courtisane, et j'en ai la parfaite certitude.... Est-il possible? reprit M. de Férioles.—Oui, plusieurs personnes qui la connaissent, nous l'ont nommée; elle a été danseuse dans

dans les chœurs de l'Opéra.—Eh bien, dit M. de Férioles, ceci ne me surprend pas autant que vous pourriez le croire ; il faut que vous sachiez que j'ai le défaut, lorsqu'on a commencé par m'intéresser, de repousser naturellement toutes les réflexions raisonnables qui pourraient me faire changer d'opinion : ceci est une faiblesse qui m'a quelquefois rendu le jouet et la dupe des fripons. — Ah ! n'en rougissez point, repartit Isaure, cette espèce de crédulité volontaire est le caractere le plus touchant et le plus vrai de la bonté.—Je vous avoue, reprit M. de Férioles, que j'ai, malgré moi, remarqué dans cette jeune femme tant de petites inconséquences, et quelquefois, un ton si singulier, que je ne balance point à croire qu'en effet, on vous a dit la vérité. Mais écoutez le reste de cette aventure. En me promenant aux champs Elysées, elle m'entretenait toujours de ces affaires ; elle m'avait fait revenir, disait-elle, pour me remettre tous ses papiers : il en manquait un seul qu'on devait lui envoyer dans la soirée, et que nous trouverions sûrement chez elle, en rentrant. Elle avait avec elle dans la voiture, son enfant, jolie petite fille de quatre ans. Au déclin du jour, madame de Melsange me proposa de descendre,

et de faire un tour de promenade à pied ; j'y consentis ; mais au bout d'un quart d'heure, il survint un orage subit, une pluie à verse : tout le monde se culbutait pour se sauver, soit dans les voitures, soit dans les cafés. Dans ce mouvement, madame de Melsange s'apperçut que sa petite fille lui manquait ; je n'ai jamais vu un désespoir plus vrai ; ses larmes me percerent le cœur. Je lui promis d'aller chercher sa fille, et de ne revenir qu'après l'avoir trouvée ; je lui conseillai de m'attendre dans sa voiture, ce qu'elle fit. La pluie, la grêle et le vent continuaient avec violence, ce qui ne m'empêcha pas de chercher dans tous les coins de la promenade, mais en vain ; enfin, après avoir parcouru les champs Elysées, pendant plus d'une heure, je m'avisai d'entrer dans un café, et le premier objet qui frappa mes regards, fut la petite fille assise sur le comptoir, et mangeant un biscuit. Je sentis presque, en la voyant, ce que j'aurais éprouvé si elle eût été mon enfant, car je me représentai toute la joie de sa pauvre mere dont les cris douloureux retentissaient encore à mon oreille.... Je pris l'enfant dans mes bras, et je volai à la voiture ; je criai de loin, la voilà, la voilà, et bien portante !... La mere (car cette

femme,

femme, quelle qu'elle soit, est mere, et sous ce rapport, elle est si touchante!) la mere ouvre la portiere, s'élance vers moi en disant: *Le ciel vous récompensera.* Nous remontons dans la voiture; je la reconduisis chez elle. Lorsque nous fûmes dans son salon, elle fit allumer du feu pour sécher un peu mes habits, car j'étais crotté et mouillé de la plus étrange maniere; elle tenait son enfant dans ses bras, et elle me regardait avec un attendrissement qui me parut extraordinaire. Tout-à-coup, elle prit une écritoire, écrivit un billet, le cacheta, et me le remit, en me demandant, en grâce, de le porter au baron, et d'obtenir de lui qu'il vînt la voir le lendemain. En me parlant, elle avait les larmes aux yeux, et l'air de la plus grande agitation; je ne savais que penser, et j'eus beau la questionner, elle refusa constamment de s'expliquer. Je ne sortis de chez elle, qu'à onze heures; il était trop tard pour retourner à Auteuil, je couchai à mon auberge.... Mais, ma bonne et charmante Isaure, vous pleurez!....—Oui, je pleure de joie et de reconnaissance; oui, je remercie le ciel de m'avoir donné toutes les occasions de vous connaître.... Je ne dirai point que je trouve en vous l'objet que je cherchais, puisque jamais mon

imagination

imagination ne m'offrit l'idée d'une si touchante perfection ; mais est-il étonnant qu'un tel caractere ait acquis tant d'empire sur mon cœur, puisque je vois, d'après votre récit, que par le seul ascendant de cette incomparable bonté, vous avez subjugué la femme artificieuse qui ne vous attirait que pour vous tromper ; et je ne doute point que le désir de parler à mon pere, ne lui ait été inspiré par un motif honnête pour vous. Peut-être que, renonçant au projet de vous séduire, et sachant vos liaisons avec moi, elle veut vous justifier d'avoir paru en public avec elle. Mais, poursuivit Isaure, je ne veux plus vous rien cacher, il faut que vous connaissiez des faiblesses dont je suis guérie sans détour ; il faut que vous sachiez que cette femme m'a donné de l'inquiétude, et qu'avant cette aventure, la jeune Marthe m'a causé la plus violente jalousie. Alors, Isaure conta naïvement tout ce qu'elle avait éprouvé ; on conte bien longuement quand on parle de soi à ce qu'on aime : l'air attentif et touché de celui qui écoute, prouve si bien qu'on ne dit rien de trop ! Isaure n'avait pas encore fini son récit, lorsque la cloche du dîner l'avertit qu'on allait se mettre à table. Elle se hâta de descendre, et sachant que madame

dame de Béville était encore dans sa chambre, elle y fut avec M. de Férioles. Madame de Béville, rayonnante de joie et de fierté, et dans la plus élégante parure, était debout devant un miroir; elle renvoya ses femmes: alors, les deux amans, de la meilleure grace du monde, la féliciterent sur son mariage; complimens auxquels le bon Férioles ajouta un éloge sincere du chevalier, ce qui surprit et toucha tellement madame de Béville, qu'elle l'embrassa, et lui dit avec attendrissement, les choses les plus aimables; ensuite, elle ouvrit son écrin, elle en tira de superbes bracelets de diamans, et des boucles d'oreille qu'elle donna à sa niece, avec beaucoup de grace. On vint avertir que le dîner était servi. On trouva dans le salon, trois ou quatre personnes qui arrivaient de Paris. Madame de Béville les prit à part pour leur confier son mariage: enfin, on se mit à table.

Le baron n'arriva que sur la fin du dîner. Il se plaça à côté d'Isaure, et lui dit, tout bas, qu'il avait la chose du monde la plus singuliere à lui apprendre, mais qu'il fallait, ajout-t-il, cacher au bon Férioles. En sortant de table, le baron emmena sa sœur dans un cabinet, et là, sans préambule: « Je viens, dit-il, vous donner

un

un avertissement salutaire: le chevalier d'Osambry est un fourbe, et l'homme le plus noir et le plus méchant." A ce début de conversation, madame de Béville n'éprouva que de la colere et de l'indignation: "Cet avertissement, dit elle, vient un peu tard; mais vous n'imaginez pas que je puisse croire légerement que l'homme du monde que j'estime, et que j'aime le plus, soit un mal-honnête homme?—J'ai prévu votre incrédulité, répondit le baron, mais il faudra bien vous rendre à l'évidence. Ecoutez moi avec un peu de calme, s'il est possible. Cette courtisane, jadis danseuse à l'Opéra, cette Cécile avec laquelle vous avez vu M. de Férioles aux champs Elysées, a été, pendant un an, maîtresse du chevalier qui la quitta, il y a six mois, et la céda à son ami Vilmere; mais comme cette fille a de l'esprit et des talens agréables, le chevalier la voyait toujours, de tems en tems, et voulant perdre M. de Férioles dans l'esprit d'Isaure, il imagina d'engager Cécile à l'attirer chez elle, en se donnant pour une dame de province, intéressante par de grands malheurs. Vilmere, ne voyant dans cette méchanceté qu'un tour ingénieux et plaisant pour duper une espece de *Pourceaugnac*, approuva fort cette invention,

d'autant

d'autant mieux qu'il n'est plus amoureux de Cécile qui a pris un engagement dans la troupe de comédie de Bordeaux, et qui doit partir sous deux jours ; circonstance qui mettait le chevalier à l'abri de l'indiscrétion de cette fille. D'ailleurs, il ne s'agissait que d'exciter, dans l'âme d'Isaure, un moment de dépit assez violent pour la décider à me déclarer positivement qu'elle préférait et qu'elle aimait le chevalier. Enfin, Cécile partant demain, comment Férioles aurait-il pu se disculper, s'il eût découvert la fourberie ? L'aveu même de Cécile n'eût pas été une justification complette : ne pouvait-il pas l'avoir gagnée pour débiter une histoire composée par lui ? et comment prouver que le chevalier était l'auteur de tout ce complot ?.. —Eh bien, interrompit madame de Béville, comment me prouverez-vous donc ?.... —Ecoutez jusqu'au bout, reprit le baron. Tout a réussi au gré des désirs du chevalier ; Cécile a fort bien joué son rôle, Férioles a été sa dupe ; mais un incident auquel ne pouvaient s'attendre des méchans, a rompu toutes ces mesures : Cécile est née sensible, son cœur est excellent, il n'a pu résister à la bonté de Férioles ; elle a eu des remords pressans, elle m'a écrit, j'ai été la voir, et elle m'a tout

tout avoué. Voici maintenant ce que je vous propose. Vous savez que l'ambassadeur d'Angleterre donne ce soir un bal masqué ; Cécile a des billets pour y aller ; elle doit y voir, pour la derniere fois, le chevalier et Vilmere, auxquelles elle y a donné rendez-vous par écrit ; ils pensent qu'elle a quelque chose de nouveau à leur conter sur Férioles, et ne manqueront pas de s'y trouver. Je vous propose donc d'y aller avec elle ; vous êtes de la taille de sa femme de chambre, vous donnerez le bras à Cécile, et vous entendrez tout ce qu'on lui dira. Je me charge de vous conduire et de vous ramener ; j'ai des billets pour le bal."

Madame de Béville qui commençait à s'inquiéter, hésitait à répondre ; le baron le pressa vivement, et elle consentit à ce qu'il désirait. A minuit, le baron et madame de Béville partirent d'Auteuil, et se rendirent dans une boutique de dominos ; ils renvoyerent la voiture et les domestiques, Cécile les attendait dans cette boutique ; il se masquerent, et ensuite ils furent au bal. Cécile, en entrant, prit le bras de madame de Béville ; le baron les quitta, mais il resta derriere elles, et les suivit toujours. Au bout d'une heure, on apperçut le chevalier d'Osambry et

Vilmere,

Vilmere, sans masques, qui se promenaient ensemble. Madame de Béville se troubla, et devint tremblante, . . . Cécile s'approchant du chevalier, l'appela ; il vint aussitôt avec son ami : il commença par lui dire, en montrant madame de Béville, *c'est Marianne ?* Cécile répondit qu'oui, et aussitôt, il entra gaîment en conversation, de maniere à ne point laisser de doutes à madame de Béville, sur sa fourberie ; car il fit plusieurs plaisanteries sur la simplicité de M. de Férioles. Mais, lui dit Cécile, à quoi bon tous ces stratagêmes, puisque la jeune personne vous échappe, et que vous ne l'épouserez point !—Oui, dit Vilmere en riant, mais il a *saisi* les sept cent mille francs, et toute la fortune de la tante.—En vérité, reprit le chevalier d'un air indolent, je ne sais pas comment tout cela s'est fait. . . . —Etes-vous amoureux de madame de Béville ? dit Cécile.—Assurément, répondit le chevalier en bâillant, *amoureux comme un fou.*—Je parie que vous lui avez persuadé cela ?—Oh! je te jure qu'elle se l'est bien persuadé toute seule, mais au vrai, j'ai pour elle un amour. . . . filial. Ah ça ! ma charmante Cécile, continua le chevalier, tu pars toujours demain pour Bordeaux ? Cécile assura qu'elle partirait. Le chevalier l'exhorta

beaucoup

beaucoup à ne pas différer davantage; ensuite, il fit quelques pas pour s'éloigner. Cécile le rappela, il revint seul; Vilmere s'arrêtait auprès d'un autre masque : Ecoutez, dit Cécile au chevalier, vous m'avez fait un présent aujourd'hui pour avoir mistifié ce bon M. de Fériples; je veux vous le rendre.—Quelle folie!....—Il me prend un scrupule.—C'est effrayant, la tête te tourne donc?—Tout ce que j'ai fait, n'a pu vous être utile; au lieu d'épouser cette jeune personne..—J'en épouse une *vieille*, après...—Je ne vous ai point servi; tenez, voilà votre présent. En disant ces mots, Cécile lui présente une fort belle épingle de diamans; il refuse de la reprendre : Cécile l'attache à la manche de son habit, et aussitôt le quitte précipitamment. Le chevalier se retourne pour la suivre, et lui rendre son épingle; il se trouve entre elle et madame de Béville. Cette derniere quittant le bras de Cécile, prend celui du chevalier; Cécile s'échappe, et se pérd dans la foule. "Eh bien, Marianne, dit le chevalier, vous lui rendrez son épingle?...Mais Marianne, êtes-vous sourde, ou muette?....—Du moins, je ne suis plus aveugle," répondit madame de Béville, en se démasquant. Le chevalier confondu, perdit,

un

un moment, toute son audace, ensuite, s'efforçant de sourire : " En vérité, madame, dit-il vous étiez là en bien bonne compagnie !—Il n'en est point de plus méprisable, reprit madame de Béville, que celle où je me trouve maintenant." En disant ces paroles, madame de Béville remet son masque, et va rejoindre son frere. Il est inutile de rendre compte de ses réflexions, on peut les deviner ; mais il faut dire qu'elle envoya, le lendemain, un magnifique présent à Cécile, que cette fille eut la générosité de refuser, en disant : Si je l'acceptais, l'action que j'ai faite, ne serait plus qu'une trahison.

Madame de Béville ne porta plus de rubans couleur de rose ; elle renonça, sans retour, à des prétentions ridicules, et devint une femme estimable. Le bon Férioles épousa l'aimable Isaure ; ils furent, l'un et l'autre, le modele des époux ; et lorsqu'Isaure vantait au baron son bonheur, cet heureux pere lui répondait : Tu reçois la juste récompense d'avoir su apprécier, et préférer *un bonhomme.*

LES PRÉVENTIONS
D'UNE FEMME.

LES PRÉVENTIONS

D'UNE FEMME.

ANECDOTE.*

LE chevalier de Luzi, jeune, aimable, brillant, était devenu la terreur des belles-meres et de toutes les femmes attachées à leur réputation; à vingt-six ans, il avait entierement dissipé une fortune considérable, et on l'accusait d'avoir perdu deux femmes, dont l'une était séparée de son mari, et l'autre, enfermée par lettre de cachet, dans un couvent. C'en est assez pour être célébré, redouté, et peu recherché des gens raisonnables. Le chevalier, avec une mauvaise tête, avait un cœur sensible et généreux. Il s'était ruiné par une libéralité mal entendue; il était d'ailleurs indiscret, étourdi; défauts qui donnent souvent l'apparence et les torts de la

* Exactement vraie.

fatuité : enfin, sa légéreté, son inconséquence, ses succès, et quelques aventures d'éclat, le fesaient généralement passer pour un homme aussi dangereux qu'immoral. Cependant, ceux qui le connaissaient bien, le jugeaient avec moins de rigueur ; ils voyaient en lui, à travers beaucoup de défauts, mille qualités attachantes, et le caractere le plus doux, le plus aimable. Il était intimément lié depuis deux ans, avec le président P***. Ce dernier, possesseur d'une fortune immense, passait la plus grande partie de l'année au Vaudreuil en Normandie, château fameux par la beauté de ses jardins, par la société choisie qui s'y rassemblait, et par les fêtes charmantes qu'on y donnait. Le président n'était plus jeune, il avait de l'esprit, de la bonté, le goût des plaisirs et de la magnificence : avec de la grâce et des talens agréables, on ne manquait jamais de lui plaire et d'en être accueilli. Le chevalier avait passé deux étés au Vaudreuil ; il était si gai, et d'un commerce si piquant, si doux, que les gens les plus prévenus contre lui, étaient charmés de le rencontrer. Il dirigeait les fêtes du Vaudreuil ; il faisait de jolis couplets, les chantait à merveille ; il jouait des proverbes avec esprit et naturel, (réunion

qui

qui n'est pas commune) et le président l'aimait à la folie.

Le président avait une parente très célebre par sa beauté, son esprit et ses vertus. Absente de Paris depuis dix-huit mois, et veuve depuis un an, elle avait soigné de la maniere la plus touchante, un vieux mari infirme que les médecins avaient envoyé mourir dans une de ses terres en Provence. Madame de Nelfort (c'était son nom) après avoir passé l'année entiere de son veuvage, dans une profonde solitude, revint à Paris, jouir de tous les agrémens que peuvent procurer une grande fortune, l'indépendance et la plus parfaite réputation. Elle n'était plus de la premiere jeunesse, elle avait trente-trois ans ; mais rien ne conserve la beauté comme la raison et des mœurs pures. Madame de Nelfort était encore d'une fraîcheur et d'une figure éclatante ; elle joignait à la solidité de caractere, beaucoup de finesse, et cette pénétration, ce tact délicat que donnent l'usage du monde, et la justesse de l'esprit ; sa réputation, les éloges fondés que l'on prodiguait à sa conduite, avaient heureusement tourné toute sa vanité sur les seules choses qui méritent d'en inspirer, mais qui cependant ne la justifient

pas, et madame de Nelfort avait beaucoup d'orgueil ; sa beauté n'était pour elle qu'un accessoire, elle n'en était pas plus vaine qu'une coquette ne l'est d'une jolie parure qu'elle croit faite, non pour augmenter ses attraits, mais seulement pour les faire remarquer mieux. Madame de Nelfort n'appréciait la beauté que par l'éclat et le prix qu'elle donne à la vertu, et par le charme qu'elle en reçoit.

Ainsi que de toutes les femmes dont la vie est irréprochable, on disait de madame de Nelfort qu'elle avait la tête froide et qu'elle manquait d'imagination ; on se trompait et l'on raisonnait mal, parce que dans ce cas on confond toujours deux choses très-différentes, *l'imagination déréglée*, et *l'imagination vive*. Il ne faut nul effort d'imagination pour se représenter tous les plaisirs que peuvent procurer la coquetterie et la galanterie ; on a toujours ce tableau sous les yeux ; celle qui en est séduite ne voit que ce qu'il semble offrir, celle qui le méprise en devine le revers ; celle-là seule a besoin d'imagination. Le fruit du vice peut toujours se cueillir sans délai, celui de la vertu doit mûrir. L'un donne à l'instant, l'autre seulement promet ; enfin, le salaire du vice est payé sans retard, le prix

de

de la question n'est placé que dans l'avenir. Il faut une imagination très-forte pour se représenter, d'une manière frappante, ce qu'on voit de si loin, et pour préférer un bien, sans doute suprême, éternel, mais abstrait, à toutes les séductions des passions.

Madame de Nelfort avait un cœur sensible et une tête très-susceptible d'exaltation ; mais le calme et la fierté de son âme répandaient, sur toute sa personne, quelque chose d'austère et de froid qui, sans être affecté, donnait une fausse idée de son caractere. Personne dans la société n'aurait eu plus d'agrément qu'elle, si elle n'avait pas été un peu gâtée par l'hommage universel que l'on rendait à son mérite et à ses vertus ; car l'éloge le moins frivole et le mieux fondé, gâte toujours s'il enorgueillit. Madame de Nelfort était quelquefois trop rigide, elle avait trop de sécheresse avec les gens d'une mauvaise réputation ; elle ne sentait pas assez qu'il y a beaucoup plus de pudeur et de dignité dans la douce indulgence qui semble ignorer les anecdotes scandaleuses, ou du moins, les révoquer en doute, que dans le dédain qui en retrace le souvenir, et qui s'érige publiquement en juge inflexible.

Madame de Nelfort arriva de la Provence à Paris, vers le milieu du mois de mai. Le président était au Vaudreuil, depuis huit jours; elle lui écrivit pour lui mander qu'elle irait le voir sous trois semaines et passer un mois avec lui. Le président aimait beaucoup et admirait profondément sa belle cousine; d'ailleurs, après une absence de deux ans, c'était une bonne occasion de donner des fêtes, chose qui charmait toujours le président: il fit part de cette nouvelle au chevalier de Luzi qui parut transporté de joie. Vous connaissez donc ma cousine, lui demanda le président. Je l'ai rencontrée deux fois il y a trois ans, répondit le chevalier, et je n'ai jamais rien vu de si beau... — Mon ami, prenez garde à vous, ne vous avisez pas d'en devenir amoureux... — Pourquoi pas? nous sommes libres l'un et l'autre... — Vous avez vingt-six ans et une tête de quinze; elle a trente-trois ans, et elle n'a jamais été jeune. C'est une raison, une sagesse, un sang-froid, une austérité... elle est charmante, mais entre nous, elle est un peu *collet monté*, et puis, je parie qu'on lui a dit du mal de vous... —Dieu le veuille!... —Comment? — Elle me remarquera. — Oui, mais avec prévention.—C'est toujours beau-

coup

coup d'être distingué dans la foule, d'être regardé.—Mon ami, c'est une femme comme vous n'en connaissez point.—C'est ce qu'il me faut pour me fixer. Dites-moi, a-t-elle de la gaîté dans l'esprit?—Quelquefois: mais elle est fiere, dédaigneuse avec les jeunes gens qui passent pour être légers, elle repousse la louange et la galanterie. . . —J'entends, sûre de plaire, sa prétention est d'en imposer, cela est bon à savoir. Ah! si je pouvais obtenir d'elle une bonne impertinence bien décidée. . . —Voilà un singulier souhait; mais je crois que vous pouvez vous livrer à cette espérance, il est vraisemblable que vous obtiendrez ce que vous désirez.—Réellement? croyez-vous qu'elle soit capable de faire une incartade bien marquante?—Oh! très-capable.—Ne sentez vous donc pas le parti qu'on peut tirer de cela avec une personne spirituelle et bien née? Une femme honnête peut aller bien loin, lorsqu'elle a le cœur libre et qu'elle veut réparer un tort éclatant, et l'homme qui n'est pas gauche, a sans doute un immense avantage, s'il débute avec elle par le rôle intéressant de *victime*. Le président convint de la justesse de cette réflexion, ensuite il parla des fêtes qu'il voulait donner à sa cousine,

sine, et dont le chevalier inventa sur-le-champ le plan.

Le président avait une sœur de son âge (la baronne de ***) qui logeait avec lui, le suivait par-tout, et qu'il aimait tendrement. La baronne, veuve depuis cinq ans, et n'ayant jamais été jolie, était d'autant plus aimable à quarante-quatre ans, qu'elle n'avait aucune espece de prétentions. Ainsi que son frere, elle aimait le monde et les plaisirs ; elle était bonne, sensible, égale, naturelle, rieuse, et d'une parfaite indulgence, surtout pour ceux qu'elle aimait. Elle avait un fils unique, âgé de huit ans, qu'elle adorait, et dont elle ne se séparait jamais. Le chevalier qui aimait les enfans, avait gagné le cœur de la baronne en jouant avec Alexis, (c'était le nom de cet enfant) ; d'ailleurs le chevalier était si gai, si doux, ses attentions pour la baronne étaient si aimables, qu'elle l'aimait aussi pour lui-même, et avec une vivacité qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Le chevalier qui s'était sincérement attaché à elle, lui avait conté toutes ses aventures. En convenant de plusieurs torts, il s'était justifié de plusieurs imputations calomnieuses, et la bonne baronne, également amusée et touchée par ces confidences, excusait, sans

effort,

effort, des fautes avouées et colorées avec tant de grâce.

Enfin, madame de Nelfort, attendue avec une si vive impatience, arriva un soir à l'instant où l'on rentrait de la promenade. Le président, la baronne et le jeune Alexis, dont elle était la marraine, coururent au-devant d'elle, et l'embrasserent à plusieurs reprises sur le perron, ensuite elle entra dans le sallon qui n'était occupé, dans ce moment, que par le chevalier; toutes les autres personnes de la société étant rentrées dans leurs chambres. La baronne appela le chevalier qui, après avoir fait une profonde révérence, se tenait modestement à l'écart, elle le présenta à madame de Nelfort, et Alexis baisant la maix de sa marraine, se hâta de l'instruire que le chevalier était *son meilleur ami.* A ces mots, madame de Nelfort fit la mine la plus dédaigneuse, et sans avoir honoré le chevalier d'un regard, elle lui tourna le dos, et se penchant vers le président, elle lui dit tout bas qu'elle desirait lui parler en particulier. Le chevalier sortit, Alexis le suivit en courant, alors madame de Nelfort, sans aucun préambule, témoigna la surprise qu'elle éprouvait de trouver *un homme, tel que le chevalier de Luzi,*

établi

établi au Vaudreuil. A ce début, le président consterné allait répondre, lorsque la baronne prit, avec feu, le parti du chevalier ; elle fut interrompue par madame de Nelfort qui dit, avec aigreur, qu'elle ne concevait pas qu'on pût s'intéresser si vivement à un *homme affreux*, perdu de réputation. La baronne irritée, répliqua sur le même ton, elle prononça le mot *pruderie*, et madame de Nelfort, excessivement choquée, déclara nettement que rien au monde ne la déciderait à passer quelques jours dans une société intime avec *un fat aussi méprisable que M. de Luzi*. A ces mots, la baronne, presque suffoquée de colere, fit une exclamation d'indignation, en haussant les épaules, et le président prenant enfin la parole ; mais, dit-il, que voulez-vous que je fasse ?...—Que vous choisissiez entre M. de Luzi et moi, il faut qu'il parte demain, ou je partirai...—Comment me sera t-il possible de lui dire ?...—Rien de plus aisé, rendez-lui compte de cet entretien.... il ne pourra vous en savoir mauvais gré, il n'accusera que ma *pruderie*.....—Songez-vous à l'éclat que ceci produira ?....—C'est un excellent exemple à donner : si toutes les femmes qui pensent bien, se liguaient pour traiter ainsi les fats,

il

il y aurait moins de victimes de leur séduction. J'ose croire, reprit la baronne, que je ne pense point mal ; mais je déclare que je ne me *liguerai* jamais contre personne, et surtout contre l'homme le plus aimable, le plus intéressant que je connaisse. *Intéressant !* reprit madame de Nelfort, avec un sourire ironique.—Oui, madame, *intéressant*, plein de bonté, de franchise, de sensibilité, de douceur. . . . . il est impossible d'être plus *intéressant*. Ici, Madame de Nelfort, haussant à son tour les épaules, ne daigna pas répondre, et se tournant vers le président : écoutez, dit-elle, je ne veux ni vous gêner, ni me brouiller avec vous, tout peut s'arranger sans scène ; dites-moi combien M. de Luzi doit passer ici de tems ?—Trois semaines.—Eh bien, ne lui parlez point, je partirai demain, et je reviendrai dans un mois ; ce soir, à souper, je dirai que je vas à Rouen, chez l'archevêque, passer quinze jours (et j'irai en effet) ; j'ajouterai qu'avant d'aller m'établir à quatre lieues de vous, j'ai voulu vous voir un moment ; cette tournure n'est-elle pas fort simple ?—Si vous l'exigiez, je parlerais au chevalier. . . . —Non, toute réflexion faite, j'aime mieux cet arrangement. —Mais il me désole. Après une si longue absence,

sence, vous voir partir demain ! . . . soyez tout-à-fait généreuse, ne nous quittez pas. . . .—Ah! cela, je ne le puis, je partirai demain, bien certainement ; mais je vous donne ma parole de passer l'automne avec vous. Elle prononça ces mots avec une fermeté qui ne laissait aucune espérance de l'engager à rester. La baronne qui, au fond, était charmée de cet arrangement, se radoucit ; on se racommoda, on s'embrassa ; madame de Nelfort reprit son air calme et serein, mais en assurant toujours qu'elle persistait dans son projet. Il était huit heures et demie, on ne soupait qu'à dix ; elle voulait donner ses ordres pour son départ ; elle quitta le salon et fut dans l'appartement qu'on lui avait destiné ; elle y trouva sa femme de chambre qui avait déjà causé avec les gens de la maison, et qui lui parla des fêtes qu'on avait préparées pour elle, et dont *M. le chevalier de Luzi était l'ordonnateur.* Cette phrase fit éprouver à madame de Nelfort une espece de mouvement qui ressemblait au remords, mais qui fut bientôt réprimé. Des fêtes inventées par lui ! . . . se dit-elle, il se serait vanté de me les avoir données : raison de plus pour partir. . . . . Cependant, elle fit quelques questions sur lui, et la femme de chambre

lui

lui dit qu'il était *adoré* dans la maison; que tous les domestiques s'accordaient à faire l'éloge de sa bonté et de sa générosité; elle ajouta que le soir même, après souper, il y aurait des proverbes. Cet entretien durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque la porte s'ouvrit et le président entra: il avait l'air triste et attendri. Je viens vous prier, ma chere cousine, dit-il, de révoquer l'ordre de votre départ. . . . . Le chevalier de Luzi a demandé des chevaux de poste, il les attend et m'a fait ses adieux. . . . .—Comment? malgré nos conventions, vous lui avez donc parlé?—Point du tout, j'ai seulement dit devant lui les choses dont nous étions convenus, que vous iriez demain à Rouen. . . . .—Eh bien? —Eh bien, là-dessus il est sorti du salon, dix minutes après il est rentré en annonçant qu'une lettre qu'il vient de recevoir l'oblige à partir sans délai, il a envoyé chercher des chevaux. . . il n'a reçu ni lettre ni courier; il est clair que d'après votre accueil il a deviné la vérité. . . . . —Mon *accueil*, dites-vous; mais il me semble qu'il a été fort simple. . . .—Ah! vous aviez un air! . . . .—Je serais au désespoir que l'on pût, avec justice, m'accuser d'impertinence! . . . . . Se plaint-il donc de moi? . . . .—Il n'a pas dit

un seul mot là-dessus; je n'ai pas quitté le salon, je ne l'ai point vu en particulier, je l'ai laissé au milieu de toute la compagnie qui est rassemblée.—Réellement, il a demandé des chevaux pour ce soir?—La poste est au bout de l'avenue, ainsi cela ne sera pas long.—Sans doute il est furieux contre moi? . . . . .—*Furieux!* . . . quelle fausse idée on vous a donnée de lui! . . . c'est la plus douce créature! . . . .—Et . . . . il ne vous a rien dit? . . . .—Absolument rien: seulement, en me disant adieu en présence de tout le monde, il m'a serré la main d'une maniere significative, et il avait un air pénétré qui m'a fait de la peine. Je l'avoue, mais la chose est faite, il n'y a plus de remede, n'y pensons plus. A ces mots, madame de Nelfort regarda fixement le président; elle le connaissait pour un homme simple et franc; cependant elle eut quelques soupçons que l'on avait formé une espece de complot pour l'engager à rester et à retenir le chevalier; et voulant s'éclaircir: si j'avais prévu tout ceci, dit-elle, je me serais conduit différemment. Mon cher président, conseillez-moi, que puis-je faire? . . . .—Rien du tout à présent. Le chevalier a pénétré votre aversion pour lui, et le motif qui

vous

vous décidait à partir ; mais, au fait, vous ne lui avez rien dit de choquant, et il n'a le droit de se plaindre ni de vous, ni de moi ; et si vous lui faisiez dire quelque chose d'obligeant pour le retenir, ce serait avouer qu'il a deviné juste ; cette espece de réparation, ridicule pour vous, impertinente pour lui, serait pire que l'offense. Laissons le donc partir sans avoir l'air de nous douter de la raison qui le décide ; vous nous restez, voilà l'essentiel. Cette réponse, en dissipant totalement les soupçons vagues de madame de Nelfort, augmenta l'espece de repentir qu'elle éprouvait. J'espere, dit-elle, que votre sœur le retiendra.—Oh ? son parti est pris, et bien pris, soyez en sûre.—Je voudrais, pour toute chose au monde, n'avoir rien dit. . . ." Comme madame de Nelfort prononçait ces paroles, on entendit claquer des fouets, et des chevaux de poste entrer dans la cour. . . . Madame de Nelfort se leva avec agitation : " Mon Dieu ! s'écria-t-elle, croyez-vous que ces chevaux soient pour lui ? . . . . En disant ces mots, elle sonna, et faisant la même question au domestique qui entra, on lui répondit que c'étaient les chevaux qu'avait demandés M. le chevalier de Luzi, et qu'on allait mettre à sa voiture.

Il faut que je vous quitte, dit le président, pour l'aller embrasser encore. . . . Réellement, reprit madame de Nelfort, je suis désespérée d'être cause de tout ceci . . . votre sœur m'en voudra . . . cette idée me fait une peine extrême. . . . . Président, allons chez elle . . . je veux lui parler. . . —Je la crois encore dans le salon. . . .—Allons toujours dans sa chambre, nous la ferons demander. . . —Mais si elle est dans sa chambre, nous risquons d'y rencontrer le chevalier. . . ." C'était bien là ce que désirait en secret madame de Nelfort. " N'importe, dit-elle, en prenant le bras du président, je dois cette démarche à l'amitié que m'a toujours montré la baronne." A ces mots, elle sortit précipitamment, en entraînant le président. Elle traversa deux grands corridors, presqu'en courant ; le président, beaucoup moins leste qu'elle, arriva à la porte de sa sœur, très-essoufflé et en nage. . . . On ouvre la porte, on passe rapidement dans l'antichambre, et l'on entre dans la chambre de la baronne, que l'on trouve en pleurs, assise à côté du chevalier qui tenait une de ses mains avec l'expression la plus touchante de la reconnaissance et de la sensibilité. . . . En appercevant madame de Nelfort, le

chevalier

chevalier se leva brusquement, fit une profonde révérence, baisa la main de la baronne, en lui disant d'une voix un peu entrecoupée : *Adieu, madame!* et il s'élança vers la porte... Madame de Nelfort, vivement émue (et pour la premiere fois de sa vie), perdit la tête ; elle se précipita sur les pas du chevalier, et saisissant, pour l'arrêter, la basque de son habit : " Non, monsieur, s'écria-t-elle, non, vous ne partirez point.... A ce premier mouvement succedent aussitôt la confusion et l'embarras le plus insurmontable, elle rougit et resta immobile ; le chevalier s'arrêta en la regardant avec l'air d'une extrême surprise ; le président et la baronne, debout aussi, les considéraient l'un et l'autre, en silence... On fut un moment sans parler ; enfin, le chevalier s'adressant à madame de Nelfort : " Auriez-vous, madame, lui dit-il, quelqu'ordre à me donner ?" Cette question, faite du ton le plus doux et le plus respectueux, ranima l'attendrissement de madame de Nelfort : " J'aurais une priere à vous faire, répondit-elle, mais j'ai besoin d'être encouragée.... " Allons, mon ange, s'écria la baronne, en courant se jeter au cou de madame de Nelfort, venez vous expliquer ici avec une aimable franchise, et vous,

chevalier, venez l'entendre...." En parlant ainsi, elle les prend chacun par la main, les ramene près de son fauteuil, et les fait asseoir à ses côtés; le président se plaça auprès de sa cousine, dont il saisit une des mains qu'il baisa avec transport; tous les quatre avaient les larmes aux yeux... Dans cet instant, un domestique vient dire que *les chevaux de M. le chevalier sont mis*.... "Eh bien, qu'on les ôte, s'écria la baronne. N'y consentez-vous pas? demanda madame de Nelfort, en regardant le chevalier avec un sourire enchanteur...." Le chevalier fit signe au domestique d'aller l'attendre, et lorsqu'il fut sorti, se tournant du côté de madame de Nelfort: "Je sens, madame, lui dit-il, tout le prix de la bonté que vous daignez me montrer en ce moment, un mot de vous répare tout.... Mais je dois partir ce soir, quand je sais que vous devez partir demain, et quand je ne puis m'abuser sur le motif qui.... Elle ne partira pas, interrompit la baronne; d'après la grâce qu'elle a pour vous, ne comprenez-vous donc pas qu'elle veut rester aussi?... Mais elle a voulu partir, reprit le chevalier..... Oui, monsieur, dit vivement madame de Nelfort, et je m'en repens, j'avoue mon tort; je fais mieux,

je

je le sens, je me le reproche, ne le pardonnerez-vous pas? Ah! répondit le chevalier, puis-je mieux reconnaître cette bonté touchante, qu'en me soumettant à votre premiere volonté : vous daignez sacrifier vos préventions, mais vous n'avez pu les perdre en si peu de tems... Non, monsieur, interrompit madame de Nelfort, j'ai cru trop légérement des gens qui ne vous connaissent point, et je sens que je dois croire, de préférence, vos amis et les miens... A cette réponse aimable, madame de Nelfort fut encore embrassée par la baronne. Le président était transporté de joie; le chevalier montra beaucoup de sensibilité, mais avec mesure. On sonna pour donner l'ordre de renvoyer ses chevaux, et un instant après, on vint avertir que le souper était servi. " Bon Dieu! s'écria mamame de Nelfort, que répondrons-nous à toutes les questions qu'on va nous faire?.... Le chevalier dira qu'il a changé de dessein, répondit la baronne, et tout le monde en sera charmé, et puis nous conterons en particulier, toute l'histoire à trois ou quatre personnes, et tout le monde la saura demain. Nous n'avons rien à cacher, car jamais injustice n'a été supportée

avec plus de douceur, de dignité, et n'a été réparée avec plus de franchise et de grâce.

Tout étant ainsi convenu, le président donna la main à sa cousine ; la baronne triomphante, prit le bras du chevalier, et l'on se rendit au salon. Le chevalier ne se mit point à table. Après le souper, il ne joua point de proverbes ; la baronne en donna pour raison à madame de Nelfort, qu'il était encore trop ému. Il fut silencieux toute la soirée, ne s'approcha point de madame de Nelfort, et se retira de bonne heure. Madame de Nelfort veilla assez tard, tête-à-tête avec la baronne ; elle parla du chevalier ; elle convint qu'il avait des manieres nobles et une tournure *intéressante*. Elle s'affligea des torts qu'on lui imputait, la baronne le justifia de toutes les choses qui indignaient le plus madame de Nelfort, et cette derniere, en rentrant dans sa chambre, avait la tête si occupée de l'homme qu'elle avait le plus haï quelques heures auparavant, qu'en se couchant elle ne parla que de lui à sa femme de chambre.

Le lendemain matin, madame de Nelfort se rendit à dix heures chez la baronne, où l'on se rassemblait pour déjeûner ; en approchant de sa

chambre,

chambre, elle entendit qu'on y fesait un vacarme extraordinaire, et en entrant elle vit le chevalier et le jeune Alexis se roulant par terre, en criant l'un et l'autre de toutes leurs forces; le chevalier en voyant madame de Nelfort, se releva précipitamment, comme si elle lui en eût imposée... Le séducteur! il la connaissait déjà parfaitement, et sans qu'elle s'en apperçût, il la flattait de la seule maniere qui pût lui plaire. Elle sourit, elle lui adressa plusieurs fois la parole. Le chevalier lui répondit avec grâce, mais briévement et se tint toujours à une *distance respectueuse*. Madame de Nelfort caressa beaucoup Alexis, elle le prit sur ses genoux, et entr'autres questions, elle lui demanda s'il apprenait bien. " Oh oui, répondit Alexis, car j'ai déjà appris aujourd'hui, huit couplets de chanson que mon ami (il appelait ainsi le chevalier) a faits pour vous ce matin, je les sais presque. Alexis fut bien grondé de cette indiscrétion; mais le mal étant fait, la baronne dit qu'en effet la chanson avait été composée et apprise par cœur, en moins de trois heures. Alexis ajouta qu'il la chanterait le soir. Madame de Nelfort éprouva la plus vive curiosité de voir cette chanson, et de savoir comment le chevalier la louerait;

louerait ; c'est pour les femmes une maniere de juger qui les trompe rarement sur le sentiment qu'elles inspirent.

Après le dîner, on lui annonça qu'Alexis lui donnerait une petite fête dans son jardin particulier, nouvellement fait, et qu'elle ne connaissait pas. A neuf heures, on la conduisit à l'une des extrémités du parc où se trouvait le jardin d'Alexis, dont l'enceinte était fermée par une pallisade de roses, et éclairée par une illumination brillante ; sur le haut d'un portique de fleurs, on lisait cette inscription tracée en lampions : *Asyle de l'Amour fugitif.* On entra dans le jardin, et après avoir traversé une allée de peupliers, on apperçut un temple champêtre. On s'arrêta, une symphonie douce se fit entendre, le temple s'ouvrit, et Alexis, avec le costume de l'Amour, parut. Il portait un flambeau, mais il n'avait ni ailes, ni bandeau, ni carquois ; il s'avança, et s'adressant à madame de Nelfort, il chanta la romance suivante :

Toujours timide et sans espoir,
Je puis du moins me laisser voir
Sans exciter votre colere ;
Fugitif, proscrit, malheureux,
Minerve m'a banni des cieux,
J'erre tristement sur la terre.

Mais

Mais dans ces bosquets enchanteurs
Je viens oublier mes douleurs
En cherchant celle qui m'évite. . .
J'y vois Minerve, ou la vertu,
Et tout l'Olympe m'est rendu,
Je le trouve aux lieux qu'elle habite.

J'oserai me plaindre de vous;
Qui peut causer ce grand courroux?
Vous m'avez jugé sans m'entendre;
Ah! pour médire de l'Amour
Et le condamner sans retour,
Il faudrait au moins le comprendre.

Ingénu, tendre et confiant,
Voulant toujours aveuglément
Chérir et croire ma maîtresse,
Je mis un bandeau sur mes yeux;
Je l'ai quitté pour aimer mieux,
Dès que j'entrevis la sagesse.

Il est vrai, trompé dans mon choix,
Je pris des ailes autrefois
Pour fuir la coquette volage;
Je n'en ai plus, et pour jamais
Fixé sur vos pas désormais,
Pourrais-je en regretter l'usage?

On se plaint des maux que j'ai faits,
Mais on m'impute des forfaits

Dont

Dont je ne fus jamais coupable :
Des torts de la légéreté,
Des erreurs de la vanité
L'Amour est-il donc responsable ?

Soumis à de nouvelles lois,
Enfin, j'ai brisé mon carquois :
Ah ! l'on doit cesser de me craindre !
Consumé par de vains regrets,
A quoi me serviraient mes traits
Puisqu'ils peuvent vous atteindre ?

Sans but, sans arc et sans bandeau,
Mon sort encor est assez beau ;
Près de vous je n'ai plus qu'une âme ;
Et dans cet-état si nouveau,
J'ai pourtant gardé mon flambeau,
Mais vous en épurez la flâmme.

Alexis chanta cette romance avec une grâce qui la fit valoir ; madame de Nelfort la trouva charmante, elle embrassa mille fois *l'Amour*, et elle cherchait des yeux le chevalier, mais il était à cinquante pas d'elle et caché derriere un buisson : quoiqu'on ne pût l'appercevoir, il voyait à merveille madame de Nelfort et ne perdait aucun de ses mouvemens. . . . . . . On appela *l'auteur* qui vint et reçut les complimens d'usage, avec modestie

modestie et simplicité. Madame de Nelfort lui demanda la chanson par écrit; elle fut distraite tout le reste de la soirée; le chevalier, toujours aussi réservé, se tint constamment éloigné d'elle. A minuit, elle se retira. Aussitôt qu'elle fut seule dans sa chambre, elle tira la romance de sa poche et la déploya avec émotion, elle était écrite de la main du chevalier, et même, il l'avait signée. Il y a une espece de charme magique dans l'écriture et dans le nom écrit d'un objet qui intéresse vivement...... Madame de Nelfort, sans rien lire, fixait les yeux sur ces dangereux caracteres, et surtout, sur ce nom de *Luzi*.... .. Après l'avoir contemplé quelques minutes, elle se mit à lire la romance et à méditer sur chaque couplet. Elle remarqua que la chanson était faite de maniere que tout ce que disait l'Amour pour sa défense et pour sa justification, pouvait s'appliquer au chevalier de Luzi, en supposant qu'il fût amoureux d'elle; supposition qu'une femme hasarde toujours facilement. Mais ce qui charmait madame de Nelfort, c'était la maniere délicate dont elle était louée dans ces couplets, où l'on ne disait pas un seul mot de sa figure. Voilà, disait-elle, un hommage véritablement flatteur; jamais un jeune homme n'a

fait

fait pour une femme une chanson de meilleur goût; je la conserverai toute ma vie.

Les jours suivans, le chevalier ne chercha pas davantage à se rapprocher de madame de Nelfort. Tandis qu'elle jouait tristement au wisk avec trois personnages bien graves, le chevalier, à l'autre bout du salon, faisait la partie de réversi de la baronne, partie fort bruyante que des éclats de rire interrompaient souvent; quelquefois, au lieu de jouer, le chevalier contait des histoires, et alors, la gaîté n'en était que plus animée. Madame de Nelfort tournait souvent la tête, renonçait, désolait son partner, et quand son wisk était fini, elle se reprochait de la baronne, qu'elle paraissait aimer plus que jamais.

Un jour, après le dîner, tout le monde partant pour la promenade, madame de Nelfort qui brodait une veste pour son frere, voulut la finir dans la journée et résta dans le salon à travailler et à causer avec la baronne. Madame de Nelfort prit un écheveau de soie pour le dévider; dans ce moment, le chevalier entra et offrit de tenir l'écheveau, ce qui fut accepté. La baronne se leva et sortit en disant qu'elle allait revenir, et madame de Nelfort, pour la premiere fois, se trouva tête-à-tête avec le chevalier: alors,

ce

ce dernier, tenant toujours l'écheveau, se mit à genoux devant elle, comme pour lui épargner la peine de tendre les bras. Asseyez-vous donc, monsieur, lui dit-elle en rougissant. Non, madame, répondit-il, je suis beaucoup mieux ainsi : madame de Nelfort, n'osant répliquer, dévidait précipitamment, brouillait la soie et gardait le silence; le chevalier reprenant la parole: oserait-on, madame, lui dit-il, vous demander à qui vous destinez cet ouvrage charmant? (il le savait, mais il fallait entrer en conversation) Madame de Nelfort sourit; voilà, je crois, dit-elle, la premiere fois que vous m'ayez fait une question, et même que vous m'ayez adressé la parole; vous avez encore un peu de *rancune*, convenez-en? A cette question, le chevalier soupira et regarda fixement madame de Nelfort qui baissa les yeux, et dans son trouble, cassa sa soie..... Je suis bien maladroite aujourd'hui, dit-elle : mais laissons-là cet écheveau, vous devez être fatigué... ..—Ah ! daignez continuer, je suis si bien!... Madame de Nelfort, d'une main tremblante, reprit son peloton, et le chevalier soupirant encore, vous seule ignorez, dit-il, à quel point vous êtes imposante..... quelle imprudence et quelle ridicule présomption il faudrait avoir pour oser

s'approcher de vous, et pour chercher à fixer votre attention !. . . . A propos, interrompit madame de Nelfort, je vous dois une réponse, vous m'avez demandé pour qui je travaille. . . Eh bien, madame ?—Eh bien. . . . . . c'est pour l'homme du monde que j'aime le mieux. . .—Comme cela est injuste !. . .—Comment ?—Quel don peut ajouter au bonheur de cet heureux mortel !. . . . Mais l'homme infortuné *qui vous aime le mieux*, c'est celui-là qui est à plaindre. Il ne goûtera jamais le charme de l'espérance; ne serait-il pas généreux de lui offrir au moins une consolation ? . . . Il est vrai que vous ne le connaissez pas, et qu'il ne se nommera jamais. . . . . .—Vous faites-là une supposition extravagante, je vous assure que personne au monde n'a pour moi l'espece de sentiment dont vous voulez parler. Ce serait une si grande folie !. . . . —Oh, cela, j'en conviens et je vous le disais. Mais cependant vous devez bien penser que dans le nombre des gens qui vous connaissent, il en existe un, surtout qui vous aime passionnément.—On n'aime point ainsi sans espérance.—Hélas ! qu'en savez-vous? . . Croyez-moi, ce malheur, le plus grand de tous . . . . . . est possible. Il prononça ces paroles avec un ton de vérité si touchant que le peloton de

soie

soie échappa des mains de madame de Nelfort et alla rouler à l'autre extrémité du salon. Le chevalier fut obligé de se relever pour l'aller ramasser; dans cet instant, la baronne rentra. Le chevalier proposa une promenade dans les champs, on y consentit; la veste qu'on était *si pressée* de finir, fut laissée là, et l'on sortit sur-le-champ. Au bout d'une demi-heure de promenade, on se trouva en face de *la montagne des deux amans*, montagne célebre par une tradition romanesque qui lui donna son nom, et par la vue ravissante que l'on découvre du haut de son sommet. La baronne et madame de Nelfort ayant dit qu'elles n'avaient jamais eu la curiosité et le courage de la gravir, le chevalier les conjura de tenter cette grande entreprise, et après quelques difficultés, on s'y décida. Au bout d'un quart d'heure de marche, on se trouva à quelques pas d'une espece de précipice, dans lequel la petite chienne de madame de Nelfort tomba tout-à-coup. Madame de Nelfort fit un cri lamentable, et le chevalier la quittant pour s'approcher du bord de cet endroit escarpé, tressaillit de joie en appercevant *Rosette* sur ses quatre pattes au fond du précipice. Elle vit, sécria-t-il, elle marche sans boiter, elle remue la queue, mais elle ne peut re-

monter et je vais l'aller chercher. En disant ces paroles, il s'assied sur le rebord du chemin, se laisse glisser et disparaît. Arrêtez, arrêtez, s'écria madame de Nelfort éperdue.... mais le chevalier ne l'écoutait pas, il glissait avec une excessive rapidité sur un plan uni et presque à pic et d'une longueur effrayante, il arriva au fond sans accident, mais avec ses vêtemens déchirés, et il tomba en roulant sur des buissons d'épines qui lui écorcherent un peu les mains et le visage. Cependant, madame de Nelfort, pâle et tremblante, se traîne, ainsi que la baronne, sur le bord du précipice où elles arriverent au moment où le chevalier touchait le fond. Comme il était étourdi de la chûte, il fut un moment sans se relever. Madame de Nelfort l'appelait à grands cris, en versant un torrent de larmes : enfin, il se releva, et cria qu'il n'était point blessé ; madame de Nelfort se pencha sur l'épaule de la baronne, ses yeux se fermaient, elle se trouvait mal : la baronne la conduisit à quelque distance, au pied d'un arbre. Elle revint à elle, et aussitôt, elle retourna avec la baronne sur le bord du précipice ; elle y vit avec attendrissement le chevalier qui caressait Rosette. Il s'agissait de remonter, chose infiniment plus difficile que de

descendre.

descendre. Le chevalier tenant Rosette, fit plusieurs tentatives infructueuses qui ne servirent qu'à le fatiguer. Il prit le parti de crier qu'il avait absolument besoin d'une corde, et comme on n'etait pas très-loin du petit couvent de religieux, situé sur la plate-forme de la montagne, madame de Nelfort et la baronne s'acheminerent de ce côté, en appelant du secours de toutes leurs forces. Leurs cris répétés par les échos de la montagne, furent enfin entendus. Deux religieux accoururent; on leur demanda des cordes, et au bout de quelques minutes, ils revinrent en apporter. On parvint à tirer le chevalier du précipice : il en sortit, en tenant sur son sein la petite chienne, et se mettant à genoux sur le bord, il déposa Rosette aux pieds de sa maîtresse. La baronne et madame de Nelfort lui tendirent la main, il serra ces deux mains dans les siennes : « Aimable créature! s'écria la baronne, embrassons-le. Oh! de tout mon cœur, dit madame de Nelfort en se jetant dans ses bras. Elle fit cette action sans embarras et même sans émotion; elle ne songeait qu'au péril qu'il venait de braver pour elle. Ce tendre baiser fut aussi pur qu'affectueux; l'amour en conserva le souvenir, mais la reconnaissance seule le donna.

Grand Dieu ! vous êtes blessé, dit madame de Nelfort, en voyant son visage et sa chemise ensanglantés. Il répondit que ce n'étaient que de petites égratignures.

Madame de Nelfort voulait retourner au château, mais on était plus près du couvent, et l'on se décida à y aller. Le chevalier, pour préserver Rosette d'un nouvel accident, voulut absolument la porter toujours; il la caressait, il avait l'air de la remercier; en effet, il lui devait beaucoup. On passa plus d'une heure sur le sommet de la montagne : on s'était établi sur la terrasse tournante qui entoure le couvent et la petite église. Les bons religieux apporterent de la crême et des fraises; l'un d'eux conta qu'un valet qui les servait, étant tombé la nuit dans le même précipice d'où l'on avait tiré le chevalier, s'était cassé la jambe. A ce récit, madame de Nelfort regarda le chevalier avec des yeux pleins de larmes, et le chevalier baisa Rosette, c'était répondre. Ensuite, on causa, on parla *des deux amans* de la montagne, afin de parler *d'amour* : on disserta, on s'attendrit, on s'embarrassa, et durant cet entretien, le chevalier, plus d'une fois, caressa Rosette avec transport. Il fallut retourner au château, on y arriva très-fatigués. Le chevalier

valier fut se r'habiller. Madame de Nelfort entra dans le salon, et y conta son aventure, avec enthousiasme. Le chevalier revint plus brillant, plus gai, plus aimable que jamais : il joua des proverbes, il se surpassa, et charma tellement tout le monde, que l'on ne tarissait point sur ses louanges. Madame de Nélfort n'écoutait pas seulement ces éloges, elle les recueillait. On pénétra facilement ce qui se passait dans son âme, et dès ce soir-là, il se forma une conjuration de toute la société pour favoriser les desseins du chevalier, qui, sans avoir de confident, fut parfaitement servi et secondé, surtout par les femmes. A la vérité, personne n'imaginait (à l'exception de la baronne) que la fiere, la froide, la prudente madame de Nelfort pût faire la folie d'épouser un jeune homme de vingt-six ans, étourdi, léger, dissipateur, et ruiné. Mais on se disait malignement : il sera plaisant de voir une prude, à trente-trois ans, prendre pour premier amant, un homme de cette tournure !.. .Depuis longtems, l'excellente réputation de madame de Nelfort importunait tant de femmes !....
Madame de Nelfort était loin de soupçonner cette espece de complot tacite, elle ne voyait dans tout ce qu'on lui disait du chevalier, que de

la vérité et de la justice. Mais elle commença à s'effrayer des sentiments qu'elle éprouvait. Il m'aime, disait-elle, je n'en saurais douter. . . . il a exposé sa vie pour me rendre Rosette, que ne ferait-il donc pas pour moi !.. Pauvre jeune homme ! qu'il est touchant !.. Je n'ai pas besoin de m'armer de rigueur avec lui, il ne prétend à rien, il n'a nulle espérance, je lui en impose tant !.. Ah ! s'il avait dix ans de plus !.. Mais vingt-six ans.. et la réputation d'une telle légéreté !. . . . On le connait si mal ! que le monde est injuste !..

Ce jeune homme, si craintif, si dénué de prétentions, se mit enfin à table à côté de madame de Nelfort, et pendant tout le souper, trouva le moyen de lui dire, de mille manieres, qu'il était passionnément amoureux d'elle.

Le lendemain, deux ou trois personnes, montrant le désir d'aller à Dieppe pour voir la mer, cette partie s'arrangea. Madame de Nelfort consentit à en être, *par complaisance pour la baronne* ; et le chevalier fut du voyage. Rien n'établit ou n'augmente l'intimité comme un petit voyage fait dans la belle saison. On est si rapproché les uns des autres ; on a tant de bienveillance, de bonne humeur ; les repas d'auberge

sont

sont si gais ; l'étiquette et les cérémonies si parfaitement oubliées !.. et toutes ces choses servent si bien l'amour !.. Au bout de tout cela, se trouver sur le bord de la mer, admirer ce magnifique spectacle, à côté de l'objet qui intéresse, s'embarquer dans le même vaisseau, voguer ensemble, se retrouver sur le rivage, s'y promener, y causer, y rêver avec lui ; que de dangers quand on est libre, jeune encore, sensible et présomptueuse ! qu'on se répete, je n'ai rien à redouter, je suis sûre de moi ; mais lui ! qu'il est à plaindre, que deviendra-t-il ?..

Le chevalier qui avait montré, pendant tout le voyage, la gaîté la plus aimable, parut tomber dans une profonde mélancolie au retour, en approchant du Vaudreuil. Se trouvant seul un soir dans une chambre d'auberge, entre madame de Nelfort et la baronne, cette derniere lui reprocha sa tristesse. « Je regrette Dieppe, repondit-il, en regardant madame de Nelfort, vous y étiez si charmante ! mais au milieu de vingt-cinq personnes, vous allez reprendre votre maintien sévere.. .*Mon maintien sévere !* reprit la baronne en riant, cela me peint à merveille. Je serai confondu dans la foule, poursuivit le chevalier, je n'y verrai que vous, et je n'obtiendrai

pas un regard.... déjà même vos yeux évitent les miens...Quelle folie ! s'écria la baronne ; je vous regarde et c'est vous qui détournez la tête. Mais consolez-vous, mon pauvre chevalier, je vous promets de jouer au reversi tous les soirs, avec vous." Pendant ce dialogue, madame de Nelfort eut toujours les yeux baissés. Elle fut plus embarrassée que surprise, en entendant le chevalier s'expliquer aussi clairement devant la baronne, car elle savait que la baronne était sa confidente ; mais respirant à peine pendant cet entretien, elle écoutait attentivement, et gardait le silence. Le chevalier poussant un profond soupir, et s'adressant à la baronne : " Que vous êtes cruelle, dit-il, de plaisanter ainsi, quand vous savez que dans cinq ou six jours !...." Il s'arrêta, mit ses deux mains sur ses yeux, se leva brusquement et sortit. " Que veut-il dire ? demanda madame de Nelfort. Il m'a confié, répondit la baronne, qu'il a le projet de faire un grand voyage.—Comment ?—Oui, il ira passer deux ans en Angleterre.—Deux ans ! —Ce dessein m'afflige ; je l'aime comme s'il était mon fils, mais l'intérêt même que je prends à lui, me fait approuver cette résolution.—Pourquoi ?—Oh *pourquoi*, vous le savez bien. Parlons sans

feinte :

feinte : il vous aime éperdûment ; que voulez-vous qu'il fasse d'une passion si extravagante !— Et quand part-il ?—Le lendemain de la Saint-Louis, jour de votre fête.—Dans cinq jours !. . . Pauvre jeune homme !. . —Réellement, le plaignez-vous un peu ?—En doutez-vous ?—Beaucoup.—Vous avez tort.—Quand on plaint un homme aimable, et qu'on n'en aime pas un autre . . .—Eh bien ?—Eh bien. . .on le console.— Mais que feriez-vous à ma place ?—Moi ? je l'épouserais.—Ah ! je ne m'attendais pas à ce brusque conseil. L'épouser ! grand Dieu !. . . . —Pourquoi pas ?—Et son âge ?—C'est un âge charmant.—Et le mien ?—Votre visage a vingt ans.—Et sa réputation, sa légéreté ?—Vous n'y croyez pas.—Le monde ?—S'agit-il de perdre son estime, est-ce un crime de se remarier ?— Dans ce cas, ce serait une si grande folie !. . — Mais si douce !. . "—Dans cet endroit de la conversation, quelqu'un survint, madame de Nelfort soupira et tomba dans une rêverie qui dura tout le reste du jour.

On arriva au Vaudreuil, le chevalier reprit toute sa réserve avec madame de Nelfort, et, en outre, un air mélancolique, qu'il garda constamment. Cependant il ne s'en occupait pas

moins

moins de la fête que l'on devait donner à madame de Nelfort, et dont il avait encore imaginé tout le plan. Madame de Nelfort vit arriver ce grand jour avec un chagrin extrême, car la baronne lui répéta plusieurs fois que le chevalier était irrévocablement décidé à partir le lendemain. La fête ne commença qu'à sept heures du soir. Le président entra dans le salon, en disant à madame de Nelfort qu'on venait de l'avertir que des corsaires qui l'avaient vue sur la mer, rôdaient autour du château dans le dessein de l'enlever, et il finit par lui conseiller d'aller se réfugier dans le *temple de Vesta*. (C'était l'une des plus belles fabriques du jardin.) Madame de Nelfort se leva et suivit le président qui la conduisit au temple dans lequel elle trouva toutes les femmes de la société habillées en vestales ; alors, l'Amour placé derriere elle, s'avança et lui chanta le couplet suivant :

Hélas ! pourquoi prendre la fuite,
Et chercher un nouveau séjour ?
Tu n'éviteras point l'amour
Puisqu'il est toujours à ta suite. . .

Dans ce moment on entendit des cymbales et les sons d'une musique turque. Les vestales parurent s'effrayer, et quelques minutes après,

l'épouvante

l'épouvante fut générale en voyant *les barbares* accourir, investir le temple, et malgré leurs cris, leur résistance, enlever toutes les vestales. Le chef des musulmans, jeune, beau comme le jour, vêtu d'un habit d'or couvert de pierreries, s'élança vers madame de Nelfort, mit un genou en terre, et, avec tout le respect possible, la saisit dans ses bras, l'emporta, et traversa ainsi un long parterre, tandis qu'elle se débattait vainement. Enfin, on arrive dans une allée où l'on retrouve toutes les vestales assises sur des palanquins, madame de Nelfort est doucement posée dans le sien. On se met en marche, au son de la musique, et l'on parcourt ainsi tout le parc magnifiquement illuminé. Madame de Nelfort regardait, en souriant, son ravisseur qui marchait à côté de son palanquin; apprenez-moi, lui dit-elle, si c'est vous qui avez imaginé cette fête? Oui, madame, répondit le chevalier; et, comme vous pouvez facilement le deviner, c'est moi qui ai distribué les rôles.... Mais ne m'enviez pas quelques instans d'illusion, demain, au point du jour, tout l'enchantement sera détruit, il ne me restera que le souvenir d'un songe rapide.... — Est-il donc vrai que vous partiez demain?—Me conseilleriez-vous de rester?—J'ignore.... par quels motifs....—Ce n'est pas de l'espérance

que je vous demande.... mais du moins, l'approbation d'une conduite si désintéressée, si soumise....—Je ne trouve point de soumission dans ce départ, au contraire.... je vous verrai partir avec tant de peine.....—Retenez-moi, si vous l'osez......—Ce serait donc une action bien hardie? Vous m'effrayez—Que me diriez-vous pour me retenir? Un seul mot: *Restez*.—Il suffirait, car ce mot dans votre bouche, et dans la situation où je suis, exprimerait, promettrait tout.—J'allais vous le dire sans en prévoir la conséquence.... —Mais à présent que vous êtes avertie du sens que j'y attacherais, vous vous en garderez bien?—Il faut au moins y réfléchir.—Tous vos premiers mouvemens me sont contraires, je n'attends rien de mieux de vos réflexions.... ainsi, demain, avec l'aurore, je serai sur la route de l'Angleterre....Je m'embarquerai à Dieppe, j'ai retenu le vaisseau dans lequel nous avons fait une promenade ensemble, je veux m'y retrouver encore!.... Cet entretien fut terminé là, parce que tous les palanquins se rapprocherent et s'arrêterent sur les bords d'un immense canal entouré d'acacias, et couvert de barques dorées, illuminées avec des lanternes de couleur, et conduites par des hommes habillés en turcs. Le chevalier, commandant de cette flotte,

flotte, et chef de la troupe, demanda la parole, et s'adressant à toutes les dames captives, il chanta, avec la plus charmante voix, les vers qu'on va lire :

L'Amour sans cesse rebuté,
S'irrite et croit dans le silence,
Pardonnez à sa violence
Un instant de témérité.
C'est à nous de porter des chaines,
C'est à vous de donner des lois ;
Vous proclamer nos souveraines
Ce n'est que vous rendre vos droits.

Pour nous punir de notre offense,
Parlez, voulez-vous nous bannir ?
Victimes de l'obéissance,
C'en est fait, nous allons partir ! . .
Mais en prononçant la sentence
De cet exil si rigoureux,
Songez combien il est affreux
De s'embarquer sans l'espérance ?

Au dernier vers de cette ariette, toutes les dames, à l'exception de madame de Nelfort, s'écrierent, à la fois, qu'elles consentaient à s'embarquer aussi. Ce qui fut exécuté avec une gaîté très-bruyante, au moment même. Dans ce tumulte, le chevalier s'écarta un peu de la

foule

foule pour conduire madame de Nelfort à la barque qu'il lui destinait et qui ne pouvait contenir que deux personnes avec le conducteur. Vous seule, madame, lui dit-il, vous seule avez gardé le silence.... j'en sais trop la raison !.... j'offrais de partir.... Voulez-vous donc que ce soit sans délai.... Oh ! non, *restez*, reprit vivement madame de Nelfort.... Grand Dieu, s'écria le chevalier, quel mot prononcez-vous !... Ah ! si ce n'est qu'un jeu, si tout ceci n'est qu'une illusion, que voulez-vous que je fasse désormais d'un tel souvenir et de la vie ?..... *Restez*, répéta madame de Nelfort d'une voix basse, mais distincte.... Le chevalier, au comble de ses vœux, saisit la main qu'elle appuyait sur son bras, en s'écriant : *Vous êtes donc à moi !*... Il entra dans le bateau, et là, tête-à-tête avec elle, il fit éclater, sans contrainte, tous les transports de sa joie.... Les sermens furent prononcés, les paroles données, le jour indiqué.... Madame de Nelfort répétait bonnement : Comme la baronne et le président seront surpris !...... Et le soir même, quand elle leur confia ce grand secret, ils lui dirent : *En vérité, nous l'avions prédit.*

Le mariage se fit, quelques jours après, dans

dans la chapelle du château. Madame de Nelfort fut critiquée, désapprouvée, chansonnée, mais justifiée dans la suite, par la conduite de son mari : elle eut la gloire de le corriger, de le fixer ; et l'on oublia son imprudence, car une épouse heureuse est toujours estimée.

LES PÂTRES
DES PYRÉNÉES.

LES PÂTRES

DES PYRÉNÉES,

Ou Fragment d'un Voyage fait en 1778.

Je voyageais il y a environ douze ans; après avoir traversé une partie de nos provinces méridionales, j'arrivai à cette grande chaîne de montagnes qui nous sépare de l'Espagne. Je m'arrêtai là, dans une solitude charmante; j'y louai une jolie petite habitation, et je me décidai à y passer tout l'été. Ma maison située sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, de plantes et de verdure, était entourée de rochers et de sources d'une eau pure et transparente; je dominais sur une vaste plaine entrecoupée de canaux formés par les torrens qui s'y précipitaient du sommet des montagnes; je n'avais pour voisins que des cultivateurs et des bergers; là, mes rêveries n'étaient point troublées par ce fracas

tumultueux des villes; ce bruit importun de chevaux, de voitures, de crieurs publics, qui ne rappelle que les vaines agitations produites par l'intérêt, par l'orgueil et l'activité turbulente de la frivolité, ou du vice et des passions. Dans ma paisible cabane, je n'entendais que la voix majestueuse de la nature; la chûte imposante et rapide des cascades et des torrens; le mugissement des troupeaux dispersés dans la prairie, les sons rustiques du flageolet, des cornemuses, et les airs champêtres que répétaient les jeunes pâtres assis sur la cîme des rochers. Dans ces lieux où la campagne est si belle, je consacrais la plus grande partie du jour à la promenade. Je parcourus d'abord toutes les montagnes qui m'environnaient; j'y rencontrais souvent des troupeaux; les bergers qui les gardaient, étaient tous des enfans ou des jeunes gens dont les plus âgés avaient tout au plus quinze ans. Je remarquai que ces derniers occupaient les montagnes les plus élevées, tandis que les enfans, n'osant encore gravir les roches escarpées et glissantes, se tenaient dans les pâturages d'un accès moins difficile. A mesure que l'on descend ces montagnes, on voit les bergers diminuer de taille et d'années, et l'on ne trouve sur les collines qui bordent

bordent les plaines, que des petits pâtres de huit ou neuf ans. Cette observation me fit imaginer d'abord que les troupeaux des vallées avaient des gardiens encore plus jeunes, ou du moins de l'âge de ceux des collines. Je questionnai un des enfans: "Conduisez-vous quelquefois vos "chevres là-bas? lui demandai-je.—J'irai quel-"que jour, me répondit-il en souriant, mais "avant cela, il se passera bien du tems, et il "faudra que je fasse bien du chemin.—Com-"ment donc?—Il faudra d'abord que je monte "tout là-haut; et puis, après cela, je travaillerai "avec mon pere; et puis dans soixante ans, j'i-"rai dans la vallée.—Quoi! les bergers des prai-"ries sont donc des vieillards?—Mais vraiment "oui, nos freres aînés sont sur les hauteurs, et "nos grands-peres sont dans les plaines." Comme il achevait ces mots, je le quittai et je descendis dans la fertile et délicieuse vallée de Campan. Je n'y distinguai d'abord que les nombreux troupeaux de bœufs et de brebis qui en occupaient presque tout l'espace; mais bientôt j'apperçus les vénérables pasteurs assis ou couchés sur les lisieres de la prairie. J'éprouvai un sentiment pénible en voyant ces vieillards isolés, livrés à eux-mêmes dans cette solitude. Je venais de

 contempler

contempler le plus riant tableau, ces montagnes peuplées d'habitans si jeunes, si lestes, si bruyans, séjour heureux de l'innocence et de la gaîté, dont les échos ne répéterent jamais que des chants joyeux, des rires ingénus et les doux refrains des musettes ! je quittais ce qu'il y a de plus aimable sur la terre, l'enfance et la premiere jeunesse, et je ne me trouvai qu'avec une sorte de saisissement, au milieu de cette multitude de vieillards. Ce rapprochement des deux extrémités de la vie, m'offrait un contraste d'autant plus frappant, que ces bons vieillard, nonchalamment étendus sur l'herbe, paraissaient plongés dans une rêverie mélancolique et profonde. Leur morne tranquillité rassemblait à l'abattement, et leur méditation, à la tristesse causée par un cruel abandon ; je les voyais seuls, loin de leurs enfans, je les plaignais, et je m'avançai lentement vers eux, avec un sentiment mêlé de compassion et de respect. En marchant ainsi, je me trouvai vis-à-vis un de ces vieillards qui fixa toute mon attention ; il avait la figure la plus noble et la plus douce, des cheveux d'une blancheur éblouissante tombaient en ondes argentées sur ses larges épaules ; la candeur et la bonté se peignaient dans ses traits, et la sérénité de son

front

front et de ses regards exprimait l'inaltérable tranquillité de son âme. Il était assis au pied d'une montagne coupée à pic dans cet endroit, et tapissée de mousse et d'herbages, une énorme et prodigieuse masse de rochers placée perpendiculairement au-dessus de lui, débordait le haut de la montagne, et formait, à plus de deux cents pieds d'élévation, une espece de dais champêtre qui garantissait sa tête vénérable de l'ardeur du soleil. Ces roches étaient couvertes de guirlandes naturelles de lierre, de pervenche et de liseron couleur de rose qui retombaient de tous côtés en gerbes touffues et en festons inégaux, distribués et groupés avec autant d'élégance que de profusion. A quelques pas du vieillard, on voyait deux saules inclinés l'un vers l'autre, mêler ensemble leurs branches flexibles en ombrageant une fontaine qui descendait des montagnes. L'onde écumante à sa source, franchissait impétueusement du haut des monts, tout ce qui semblait s'opposer à son passage ; mais paisible dans son cours, elle serpentait mollement parmi l'herbe et les fleurs, passait aux pieds du vieillard, et allait se perdre, avec un doux murmure, au fond de la vallée.

Après avoir obtenu du vieillard la permis-

sion de m'asseoir à côté de lui, je lui contai ce que le petit berger des montagnes venait de me dire, et j'en demandai l'entiere explication. Dans tous les tems, me répondit le vieillard, les hommes de ces contrées ont consacré à la vie pastorale les deux âges qui semblent surtout faits pour elle ; ces deux extrémités de la vie, l'enfance qui sort des mains de la nature, et la vieillesse prête à rentrer dans son sein. Les enfans, comme vous l'avez vu, conduisent les troupeaux sur les hauteurs ; c'est là qu'ils acquierent cette vigueur, cette agilité, cette hardiesse qui distinguent particulierement l'habitant des montagnes ; ils s'exercent à gravir les rochers, à franchir les torrens ; ils s'accoutument à contempler, sans effroi, la profondeur des précipices, et souvent, à courir sur le bord des abymes pour atteindre et ramener une chevre fugitive : mais à quinze ans, ils quittent l'état de berger pour devenir cultivateurs ; à cette époque, le jeune homme, fier de s'associer aux travaux de son pere, abandonne, sans regret, ses montagnes, il remet avec joie sa houlette en de plus faibles mains ; désormais, la pioche et la bêche exerceront plus dignement ses bras nerveux. Cependant, avant de descendre dans la plaine, il jette un triste regard sur son troupeau, unique objet jusqu'alors,

jusqu'alors, de toutes ses sollicitudes, et il ne reçoit pas sans attendrissement les dernieres caresses de son chien fidèle. Admis dans la classe des laboureurs, nous y restons jusqu'au déclin de nos forces; mais quand nous ne pouvons plus nous livrer aux travaux de l'agriculture, nous reprenons humblement la pannetiere et la houlette, et nous venons dans ces prairies passer le reste de nos jours. Le vieillard cessa de parler, un léger nuage obscurcit un moment la sérénité de son front: je vis qu'il se rappelait avec une sorte de peine, l'instant où la vieillesse l'avait forcé de se consacrer sans retour à la vie pastorale; il se taisait, et je n'osais plus l'interroger; mais bientôt, rompant le silence: au reste, reprit-il, notre vieillesse est parfaitement heureuse, elle s'écoule dans une douce tranquillité.... Cependant, interrompis-je, une longue habitude du travail ne rend elle pas ennuyeux ce repos éternel?—Non, répondit-il, parce que ce repos est utile. L'ennui me consumerait si j'étais oisif dans nos cabanes; qui ne se rend pas utile aux autres, est surtout à charge à soi-même; mais gardien de ces troupeaux, assis tout le jour sous ces rochers, je sers aussi bien ma famille que dans le tems où je pouvais labourer

bourer la terre et conduire une charrue ; cette pensée suffirait seule pour me faire aimer ma paisible condition. D'ailleurs, croyez que lorsqu'on a pendant plus de cinquante ans exercé sans relâche, et ses bras et sa force, il est doux de n'avoir plus d'autre devoir à remplir, que celui de passer ses journées mollement couché sur le gazon des prairies.—Et dans cette inaction totale, jamais vous n'éprouvez d'ennui ?—Comment pourais-je m'ennuyer au milieu des objets qui m'environnent, et qui me retracent des souvenirs si chers ! ces montagnes en amphithéâtres qui nous entourent, je les ai toutes parcourues dans ma premiere jeunesse, je reconnais d'ici, par la disposition des groupes de sapins et des masses de rochers, les lieux où j'allais le plus souvent : ma vue affaiblie ne me permet pas de distinguer tout ce que vos yeux découvrent, mais ma mémoire sait y suppléer ; elle me représente fidélement ce que mon œil ne peut appercevoir, cette espece de rêverie demande une certaine application d'esprit qui en augmente l'intérêt. Mon imagination me transporte sur ces monts élevés qui se perdent dans les nuages ; d'ineffaçables souvenirs me guident à travers ces routes tortueuses, ces sentiers escarpés et glissans

glissans qui les coupent et les unissent; quelquefois, cependant, ma mémoire chancelante m'abandonne tout-à-coup, tantôt sur les bords d'un torrent, tantôt sur le penchant d'un précipice : je m'arrête, je frémis. . . . et si, dans cet instant je puis me rappeler le chemin que j'ai perdu, mon cœur palpite encore de joie, comme au printems de mes jours. C'est ainsi que, sans sortir de ma place, m'élançant sur ces montagnes, je les reconnais, je les parcours, et que je retrouve les vives émotions, les plaisirs de ma jeunesse. Comme le vieillard achevait ces mots, nous entendîmes dans le lointain et du sommet de la montagne, derriere nous, les sons d'un flageolet. Ah ! dit le vieillard en souriant, voici Tobie qui vient sur le rocher; il répete l'air que j'aime tant, c'est la romance que je jouais si souvent à son âge ! En disant ces paroles, le bon vieillard marquait doucement la mesure avec sa tête, et la gaîté brillait dans ses yeux. Qu'est-ce que Tobie ? lui demandai-je.—

C'est un berger dans sa quinzieme année; il aime Lina, ma petite fille, ils sont de même âge; puissé-je, avant de mourir, les voir unis ensemble ! Voici l'heure où nos petites filles viennent chaque matin nous voir et nous apporter

porter des rafraîchissemens. Tobie alors, rapproche toujours ses chevres du rocher sous lequel il sait que je repose. Le vieillard parlait encore lorsque j'apperçus de loin, à l'autre bout de la vallée, une nombreuse troupe de jeunes filles, qui s'avançait lestement, et qui bientôt se dispersa dans la plaine. Au même moment, tous les bergers placés sur les hauteurs, accoururent à la fois, et parurent sur les bords escarpés des montagnes qui nous environnaient. Les uns, le corps penché en avant sur l'extrémité des précipices, donnaient l'inquiétude de voir s'écrouler, sous leurs pieds, la terre qui les portait, les autres avaient grimpé au faîte des arbres, afin de découvrir de plus loin, la troupe aimable et brillante, attendue tous les jours à la même heure. A cette époque de la journée, les troupeaux des montagnes, abandonnés un instant, pouvaient errer en liberté; tout était en mouvement sur les monts et dans la plaine; la curiosité, l'amour naissant, la tendresse paternelle, produisaient une émotion générale parmi les jeunes bergers et les vieux pasteurs. Cependant, les villageoises se séparant les unes des autres, allaient dans la prairie chercher leurs grands-peres, pour leur porter, dans de jolis paniers d'osier, des fruits et des

des fromages, elles couraient avec empressement vers ces bons vieillards que leur tendaient les bras : j'admirais la grâce et la démarche légere de ces jolies paysannes des Pyrénées, qui toutes sont remarquables par l'élégance et la beauté de leur taille ; mais mon cœur s'intéressait surtout à Lina. Elle était encore à cent pas de nous, lorsque son grand-pere me la montra au milieu d'un groupe de jeunes filles, en me disant : *c'est la plus jolie* ; et l'amour paternel ne l'abusait pas ; en effet, Lina était charmante. Elle vint se jeter dans les bras du vieillard qui la serra tendrement contre son sein, ensuite, elle le quitta pour aller lui chercher son panier que tenait une de ses compagnes. Dans ce mouvement, Lina leva des yeux timides vers le sommet de la montagne, et Tobie, sur la pointe du rocher, recueillit ce regard, ce touchant regard impatiemment attendu depuis le lever de l'aurore, et douce récompense de tous les travaux du jour ! Dans cet instant, Tobie jette un bouquet de roses qui tombe à quelques pas du groupe formé par Lina et ses compagnes. Lina rougit et n'ose ramasser le bouquet ; le vieillard jouit de son trouble, et les autres jeunes filles en riant, avec un peu de malice et beaucoup de gaîté, s'écrient

toutes

toutes à la fois : *C'est pour Lina, c'est pour Lina.* Enfin, Lina est condamnée à s'emparer du bouquet ; d'une main tremblante, elle l'attache sur son cœur, et pour cacher son embarras, elle vient se réfugier sous la roche de son grand-pere, et s'asseoir auprès de lui. Je les laissai goûter le charme d'un entretien plein de tendresse de douceur, et la tête remplie, et du respectable vieillard, et de Lina, et de Tobie, je regagnai ma petite habitation, en disant, si le bonheur existe sur la terre, voilà les mœurs, voilà les sentimens qui doivent en assurer la possession.

....

.............On a vu que la vie d'un paysan des Pyrenées est divisée en trois époques très-remarquables : il est d'abord berger des montagnes, depuis l'âge de huit ans jusqu'à quinze ; ensuite il entre dans la classe des cultivateurs, enfin, parvenu à la vieillese, il devient pâtre des vallées. La plus brillante de ces époques est celle où le jeune homme est élevé au rang de laboureur, aussi, la célebre-t-on avec solemnité.— Aussitôt que le berger des montagnes a quinze ans accomplis, son pere va le chercher pour le conduire dans les champs ou dans la vigne qu'il doit désormais cultiver ; ce jour mémorable est

un

un jour de fête pour la famille du jeune homme. Je voulus voir cette cérémonie champêtre. J'en parlai à mon bon vieillard, le grand-pere de Lina, qui m'apprit que Tobie devait, dans un mois, quitter, pour jamais, les montagnes, et ce rocher sur lequel son amour pour Lina l'avait conduit si souvent; une circonstance assez singuliere, ajoutait encore à l'intérêt de cette cérémonie: le pere de Tobie, âgé de soixante-dix ans, devait, le même jour, renoncer à la classe des cultivateurs pour rentrer dans celle des bergers; il rassemblait autour de lui quatre fils d'un premier mariage, Tobie était enfant d'un second lit, et le plus jeune de ses freres avait au moins trente ans.

Le jour fixé pour la cérémonie arriva enfin, je me rendis dans la plaine, trois heures avant le coucher du soleil; j'y trouvai tous les vieux pasteurs rassemblés au pied de la montagne où Tobie gardait ses troupeaux. Bientôt après, nous vimes accourir une foule de paysans et de villageoises de tout âge, attirés par la curiosité. Lina, conduite par sa mere, vint se placer près de moi, et, sans doute, n'était pas celle qui prenait le moins d'intérêt à la fête. Cette troupe précédait le vieillard, pere de Tobie, qui s'avança gravement,

gravement, entouré de ses quatre fils ; le vieillard portait une bêche, et marchait appuyé sur le bras de l'aîné de ses enfans. Arrivé au bas de la montagne, toute la multitude s'ouvrit pour lui laisser le passage libre ; mais le vieillard s'arrêta, en regardant tristement la route escarpée qui conduisait au sommet de la montagne; il soupira, et après un moment de silence, je devrais, dit-il, suivant l'usage, aller moi-même chercher mon fils, mais j'ai soixante-dix ans, et je ne puis que l'attendre! .... Eh bien, mon pere, s'écrierent ses enfans, nous allons vous porter, venez. La multitude applaudit à cette proposition, le vieillard sourit, et ses fils, formant, avec leurs bras entrelacés,une espece de brancard, l'enleverent doucement et se mirent en marche aussitôt. Toute la troupe villageoise resta dans la plaine ; pour moi, je suivis le vieillard, car je voulais être témoin de son entrevue avec Tobie. Nous marchions lentement, et, de tems en tems, le vieillard faisait arrêter ses porteurs pour leur faire reprendre haleine, pour considérer les lieux que nous parcourions, et qui lui retraçaient le doux souvenir de sa jeunesse ; il tressaillait en entendant de toutes parts les sons argentins des clochettes suspendues au cou des brebis et des

chévres,

chévres, et qu'on ne fait porter qu'aux troupeaux des montagnes; souvent il nous annonçait, d'avance, les objets que nous allions voir; mais souvent aussi, le tems avait détruit ou changé ce qu'il nous avait dépeint. Il considérait tout ce qui s'offrait sur notre passage, avec le double intérêt du sentiment et de la curiosité: à mesure que nous avancions dans notre route, l'expression de sa physionomie devenait plus vive et plus animée; la joie étincelait dans ses regards; il semblait reprendre une nouvelle vie, en respirant encore, pour la derniere fois, l'air actif et pur des montagnes. Enfin, nous arrivons au terme de notre course; on pose le vieillard sur un rocher; il se leve, et s'appuyant sur sa bêche qu'il tenait toujours, il contemple avec ravissement le pays immense qu'il domine! Dans cet instant, Tobie abandonnant son troupeau, vient se jeter aux pieds de son pere, et le vieillard l'embrassant avec attendrissement: « Tiens, mon fils, lui dit-il, prends cette bêche qui m'a servi pendant plus d'un demi-siecle, puisses-tu la garder aussi long-tems! Pour la remettre moi-même en tes mains, j'ai prolongé, au-delà du terme ordinaire, des travaux pénibles à mon âge; je quitte aujourd'hui, pour toujours,

nos champs labourés et nos vignes; mais tu vas m'y remplacer . . . . ."—En disant ces paroles, le vieillard donna sa bêche à Tobie, et lui demanda sa houlette en échange. "O! mon pere! dit le jeune homme attendri, recevez encore ce chien fidele qui m'obéit depuis sept ans; qu'à l'avenir, il vous suive et vous défende, il ne m'aura jamais plus utilement servi." A ces mots, le vieillard ne peut retenir quelques larmes qui coulent doucement sur ses joues vénérables; il caresse le chien que son fils lui présente, et l'animal se débattant dans les bras de Tobie, semble exprimer, par ses gémissemens, la crainte de changer de maître. Cependant, nous reprenons tous ensemble le chemin de la vallée; nous y retrouvâmes tous les villageois, et la fête se termina par un bal champêtre, où j'eus le plaisir de voir danser Tobie avec Lina. Les jours suivans, je retournai dans la prairie; j'y trouvai toujours mes deux bons vieillards, assis, l'un à côté de l'autre, sous l'abri du rocher, s'entretenant de leur jeunesse, et surtout, de leurs enfans. Lina leur apportait exactement, à l'heure accoutumée, des fruits et du laitage. Tobie n'y était plus; mais Lina jetait toujours les yeux sur le rocher, et voyait, avec un vif intérêt,

térêt, l'amitié mutuelle des deux vieillards, c'était pour elle un doux présage. En effet, j'ai su depuis, que les vieillards avaient joui du bonheur de célébrer les noces de Lina et de Tobie, et que Lina est aujourd'hui la plus tendre, la plus heureuse des épouses et des meres.

HYMNE

HYMNE A L'ADVERSITÉ.

TOI qu'on redoute et qu'on abhorre,
Toi que l'indiscrete Pandore
Fit sortir du chaos, quand ses coupables mains
Ouvrirent la boîte fatale,
Fille de l'imprudence, ô déesse infernale,
Adversité ! l'effroi des timides humains,
Des volontés du ciel terrible exécutrice,
Sur ton autel de fer reçois mon sacrifice !
Je subis, sans gémir, ton inflexible loi ;
Je ne réclame point contre ton injustice,
Et j'ose t'invoquer : *Frappe, mais instruis-moi !*
Non, je ne prétends point de ta rigueur extrême
Arrêter ou borner le cours ;
Epargne-moi dans ce que j'aime,
Et je t'abandonne mes jours.
Je me soumets, le ciel l'ordonne ;
Mais ne viens plus épouvanter mon cœur,
Sous le hideux aspect d'une affreuse Gorgone.
Oh ! ne me livre plus à l'aveugle fureur
Du cortége, rempli d'horreur,
De Megere et de Tisiphone !
Eloigne de mes yeux le poignard destructeur,
Et les serpens d'une furie :
Garde cet appareil vengeur,

Et les tourmens de la terreur,
Pour le méchant et pour l'impie.
Sous des traits plus doux désormais
Viens m'éclairer, viens ennoblir ma vie :
Tu peux à tes rigueurs joindre tant de bienfaits!
C'est par toi que l'âme agrandie,
Et s'élève et se purifie :
Ton bras d'airain, ministre redouté
De l'éternelle et suprême justice,
Renverse en un moment le fragile édifice
De l'humaine félicité ;
Mais en portant un glaive, une massue,
Il tient encore et montre à notre vue
Le miroir de la vérité,
Qui dissipe à jamais la dangereuse ivresse
De l'aveugle prospérité,
Tandis que ta main vengeresse,
Mais propice toujours aux esprits généreux,
Nous offre le secours heureux
Du bouclier de la sagesse.
Je le sais, aux cœurs délicats
Tu fais de profondes blessures ;
Tu les rends les jouets des plus vils scélérats ;
Tu leur fais supporter l'outrage et les injures
Des plus absurdes impostures,
Et tu démasques les ingrats ! . . .
Des faux amis la cohorte nombreuse
A ton premier aspect ne s'épouvante pas ;
Le doute, la pudeur, l'espérance trompeuse,
La font paraître courageuse ;
L'infortuné te bénit dans leurs bras ;

Il

Il sourit sous le poids de ta chaîne pesante;
Il croit, hélas! que, bienfaisante,
La tendre et fidelle amitié
Avec lui pour toujours en porte la moitié;
Il s'endort mollement dans cette douce attente:
Oh! quel réveil affreux succede à cette erreur! . . .
Des amis la troupe inconstante,
Bientôt lasse de son malheur
Cessant enfin de se contraindre,
Sans pitié comme sans remord,
L'abandonne à son triste sort.
Infortuné, garde-toi de te plaindre!
Les malheureux ont toujours tort! . . .
Il a perdu l'espoir et le courage,
Et privé de tous ses appuis,
Hélas! dit-il, que m'importe l'orage?
Du moins, dans l'état où je suis,
Il n'est plus pour moi de naufrage;
Sans boussole, sans gouvernail,
Je suis quitte du vain travail
De lutter contre la tempête. . . .
C'est ainsi que son cœur s'apprête
A supporter les plus vives douleurs,
Sans avoir une main pour essuyer ses pleurs;
Mais cette main compatissante
Vient s'offrir contre son attente,
Et c'est un inconnu, sensible à ses malheurs,
Qui tout-à-coup la lui présente.
Inutile bienfait et secours superflus! . . .
Le noir chagrin, la sombre défiance,
Ferment son âme aigrie à la reconnaissance.
Retirez-vous, dit-il, on ne me trompe plus!

—Moi,

—Moi, te tromper! ô ciel! et dans quelle espérance!
 Oh! pourquoi ce reproche amer?
—Si vous parlez sans art, ah! fuyez ma présence;
Retirez-vous toujours, je ne puis plus aimer! . .
Juste ciel! que dis-tu? que fais-tu? malheureux!
Ah! ne repousse point cet ami précieux,
  Et ne crains pas qu'il t'abandonne.
Oui, tu peux t'y livrer avec sécurité,
  Quand c'est la seule Adversité
  Qui te l'attache et te le donne.
  Ce n'est qu'à ta sévérité.
 Ce n'est qu'à toi, déesse redoutable,
 Que nous devons le bien inestimable,
Ou de connaître, ou d'acquérir
L'ami fidele et vrai qui ne saurait trahir.
  Tes bienfaits sont d'un prix immense;
  Nous ne comptons que tes rigueurs,
 Qui trop souvent, fruits de notre imprudence,
  Sont les suites de nos erreurs.
  Je veux être plus équitable,
 Et j'avoûerai que le sort qui m'accable,
 Est dû surtout au funeste penchant
Q m'entraîna jadis dans la route épineuse
Où l'émulation et la gloire trompeuse
  Promettent un prix séduisant.
  Mais le laurier de la victoire,
Remis entre les mains des Filles de Mémoire,
Pour mon sexe est toujours difficile à saisir:
  Soit prudence, soit jalousie,
Les Muses à regret nous le laissent cueillir.
Aux hommes avec grâce elles daignent l'offrir,
 Tandis que nous, victimes de l'envie,

On

On nous force de conquérir
Ce prix éclatant du génie.
Sans doute, je le sais, on peut avec le tems,
De l'injustice et de la calomnie
Braver les traits les plus perçans.
Tel souvent on a vu, dans sa course savante,
Le botaniste voyageur
Hâter, sans trouble et sans frayeur,
Sa marche toujours bienfaisante,
Malgré tous les bourdonnemens
Des vils insectes voltigeans,
Qui, croyant l'accabler de profondes blessures,
Ne lui font, en dépit de leurs vœux malfaisans
Et de leurs vains efforts, que de faibles piqûres,
Que sans s'émouvoir il reçoit,
Et dont à peine il s'apperçoit.
Tandis qu'ils exhalent leur rage
Par des assauts infructueux,
De Linné le disciple heureux
Poursuit son utile voyage
En récoltant sur son passage,
Les fleurs qui s'offrent sous sa main,
Le laurier, l'immortelle et l'odorant jasmin :
Il les cueille avec choix, et toujours il préfere,
Aux herbes sans vertus, la plante salutaire.
Il ne dédaigne point la fleur
Que la beauté rend seule remarquable,
Mais il rejette avec horreur,
Quel que soit son éclat et sa forme agréable,
Celle qui dans son sein d'un poison destructeur
Porte le germe détestable.
Dans ces travaux si doux et si charmans

Il doit avoir un zele infatigable :
(Quels plaisirs ici-bas d'épines sont exempts !)
Chaque fleur n'est pas sans épine ;
De la ronce et de l'églantine
Peut-il ne pas sentir les aiguillons piquans ?
La passion qui le domine
Lui fait braver les dangers renaissans.
Sans qu'il chancelle ou qu'il frémisse,
Il se trouve souvent au bord d'un précipice,
Il gravit les rochers et les monts menaçans ;
Et dans son ardeur téméraire,
Dirigé par d'heureux destins,
Il parvient à la cime altiere
Des Alpes ou des Apennins.
Je n'ai ni cette ardeur, ni cette noble audace ;
Ma faible main, jamais n'a disputé
Les lauriers brillans du Parnasse.
Ne cherchant que la vérité
Dans la carriere dangereuse
Que le sort m'a fait parcourir,
Sans nul effort j'ai pu me garantir
D'une espérance ambitieuse.
O toi qui sais désabuser
Des plus séduisantes chimeres,
Adversité ! tes coups séveres,
Ont dû m'apprendre à mépriser
Un frivole renom, cette palme flétrie
Par le souffle impur de l'envie,
Qui semblable au cyprès, triste emblême du deuil,
Embellit seulement la tombe et le cercueil !
Oui, c'est à toi que je confie
Le soin de m'éclairer au déclin de mes ans ;

Austere déïté, tu m'épargnas long-tems :
J'ai goûté le bonheur, et du champ de la vie
J'ai parcouru, sans te connaître encor,
Cette route glissante, agéable et fleurie,
Où l'âme, séduite et ravie,
Croit retrouver de l'âge d'or
L'image riante et chérie.
En approchant du but, le reste du chemin
Est moins pénible sous ta main ,
Ta rigueur alors salutaire
Nous epargne du moins des regrets douloureux,
En ôtant à la mort tout ce qu'elle a d'affreux ;
Tu tiens lieu de courage au bout de la carriere,
Tu nous détaches de la terre,
Et vers un séjour plus heureux
Tu portes nos regards, tu diriges nos vœux ;
Et nous te bénissons à notre heure derniere !
Sans doute sous tes coups pesans,
L'infortuné, dans son printems,
Se débat, s'irrite et succombe,
Mais près du dernier terme on te voit sans pâlir,
Et ton bras désarmé daigne nous soutenir
Sur le bord affreux de la tombe.
Ah ! dans le sentier du trépas,
Dans ce ténébreux labyrinthe,
Viens, déesse, affermir mes pas
Et ranimer ma force éteinte !
Loin de vouloir avec effroi
Lutter contre tes coups, éviter ton atteinte,
Je t'embrasse et me livre à toi !
Fais-moi marcher en assurance
A l'abri de l'erreur et de l'iniquité ;

Oh! donne pour jamais à mon cœur agité,
La vertu, la douceur et l'humble patience,
Et dans les bras, de l'espérance,
Guide-moi vers l'éternité!

Giblet, Imprimeur, Salisbury-square.

